**L’étendue des façades**

**Marek Corbel**

*« On parle du courage d’un condamné à mort qui marche jusqu’au lieu de l’exécution : il en faut parfois autant pour garder une façade acceptable en allant au devant de la souffrance quotidienne. »*

**Graham Greene. « Le fond du problème ».1948.**

*« Et ces mots que je croyais nôtres,*

*Tu les diras dans d’autres bras. »*

**Charles Aznavour. « Désormais ». 1969**

*« Il y a tellement d’endroits déserts dans ce pays, on n’imagine pas. »*

**Le Kâa « Silhouettes de mort sous la lune blanche ». 1984**

**Prologue :**

J’embrasse de mon regard distant l’ensemble du quartier Saint-François. Je m’avance au niveau du buste de l’ancien Conventionnel du coin, Levasseur. Celui-là même qui a trahi Robespierre durant les dernières heures de la Terreur. Je n’y peux rien de cette déformation professorale qui me hante en tout lieu. Un raie de soleil irise la place en ce début de soirée. Des venelles aux murs décrépis voisinent les immeubles à colombage mis en valeur par de récents acquéreurs.

Comme si ces derniers entendaient rassurer les villiers-sagriens du cru quant à leur souci de préservation du patrimoine local. La vieille ville versus le Villiers authentique que se disputent sarthois pur jus et néo-arrivants, toujours plus nombreux depuis la pandémie. David appartient à la seconde catégorie. Difficile de résumer en quelques lignes notre relation qui remonte à près de quatre décennies. En somme, à l’âge qu’aurait Ludovic aujourd’hui.

Il me semble que je l’ai aperçu, la première fois, au congrès de Metz. Déjà, nous cabotions auprès de rivages opposés au sein de la famille socialiste. J’ai d’ailleurs commencé à consigner avant le drame des souvenirs, réflexions sur cette période. Je conserve les paragraphes, en question, dans mon carnet en Moleskine, celui qui ne me quitte jamais. Un éditorialiste de « L’Obs », plutôt proche de mes idées au gouvernement ou quand j’émargeais encore au PS, s’était même mis dans l’idée d’écrire une biographie autorisée au moment de ma prise de fonctions, rue de Varennes.

L’envie de m’y remettre me taraude depuis quelques semaines. Même pas pour essayer de surmonter quoi que ce soit. La transpiration imbibe le Jersey de mon tricot tandis je me hâte. J’ai trouvé David inquiet tout à l’heure, au téléphone. Ma mise volontairement décontractée nourrit un besoin d’anonymat relatif. L’ancien député-maire, l’ancien ministre, que je demeure parvient encore à vous rendre un service. Parfois.

Dans cette France où plus grand monde ne sait à qui se vouer, je surnage avec quelques autres sans doute. La défiance collective contre les élus oriente un peu plus chaque jour le pays vers les dérives populistes, complotistes de toutes sortes. Des violences inédites de part et d’autre durant le mouvement des gilets jaunes ou lors des récentes mobilisations sociales sont passées par là. Pour ma part, je daterais ce point de bascule du scrutin de mai 2005. Personne, dans le parti, n’a mesuré à quel point nous avions tout perdu avec la campagne référendaire qui s’achevait.

Je progresse sur la rue aux pavées partiellement descellés. J’en parlerai à Olivier, le maire, à l’occasion. S’il daigne me rendre visite, celui-là. Les quelques terrasses des bistrots de la place sont déjà bondées avec leur lot de débardeurs chamarrés, d’éclats de voix, alcoolisées pour certaines. De jeunes personnes moins insouciantes que je ne l’étais, à mon époque, ricanent, braillent. Les moins expressives pianotent sur leur Smartphone.

Demain, on vote. Personne ne paraît s’en soucier. Je chausse mes solaires de marque. Une des seules coquetteries que je me suis autorisée après cette sinistre nuit. Bientôt trois ans. David demeure le seul ami qui me reste. Je crois que je peux le formuler aussi nettement. Rien ne prédisposait pourtant l’ancien responsable des Jeunesses Etudiantes Chrétiennes du département que je fus à se rapprocher de ce fils de communistes staliniens d’une banlieue parisienne, encore rouge.

Sans le PS et cette aspiration de millions à rompre avec la France rance des années 70, jamais nous nous retrouverions dans cet établissement sélect à l’intérieur duquel il me convie. « Le Grand Louis ». Je me souviens, autrefois, d’un dancing que j’ai assidument fréquenté avant que les choses ne deviennent sérieuses avec Françoise. J’atteins les portes vitrées de la bâtisse.

* Ah, excusez-moi !

Une grande brune à la salopette cotonneuse vient d’heurter mon talon sur le perron de l’établissement. Le mouvement de ses lèvres naturelles me désappointe. Je remarque le tatouage celtique sur son épaule bronzée. Je bredouille un.

* C’est rien !

J’ai longtemps aimé plaire partout, à tout propos. Rien ne me résistait ni politiquement, ni sur le plan personnel. Cette époque bénie, je la situe entre 83 et 2002. Les dates m’ont toujours obsédé depuis l’Ecole Normale. Elle me répond d’une œillade rieuse. Je décroche de ses yeux foncés non sans difficulté. S’est-elle arrêtée sur moi parce qu’elle m’a reconnu ? Bien qu’elle ne s’en soit vraiment ouverte, je suis persuadé que Françoise met sur le compte de ce narcissisme politique notre éloignement, mon isolement. David s’impatiente sans aucun doute. 19 heures, a-t-il insisté. Alors que la quadragénaire s’éloigne, je relève, à peine, de dos ses hanches alourdies.

Cela me plairait de musarder, qui sait de séduire dans le quartier. J’aime cette place Saint-François baignée de soleil. Elle m’apaise quelque peu me dis-je en rentrant. Je suis chez moi. Au bled, comme le claironnent les plus jeunes de mes anciens administrés du quartier des Tilleuls. Au fond de la brasserie, David est adossé à l’acajou vermeil de la banquette.

Il est penché sur un canard local et ne me voit pas approcher. Je mets le lieu désert sur le compte de l’entregent policier de mon hôte. Il a du privatiser l’endroit considérant l’importance et l’indispensable confidentialité de notre échange. Une habitude qu’il cultive. Il se redresse enfin. Une expression de gravité lui mange le visage. Les sillons sous ses yeux gris sont davantage creusés que d’ordinaire.

Il se lève et m’enlace. Il arbore un blazer sur une chemisette dégrafée. Il se considère encore et toujours en activité. Une drogue encore plus dure que la politique m’a-t-il souvent confié.

* Comment vas-tu, Jean-Marie ?

Sa voix chevrotante m’inquiète. Elle ne se résume pas à la sollicitude qu’il m’a témoigné dès le début de cette épreuve inéluctable que Françoise et moi traversons. Le deuil. Je m’attable en silence. Je feins de psalmodier ma question.

* Que se passe-t-il ?

David soupire. J’ai appris à interpréter cette gêne durant mes cinq années à Beauvau. David travaillait alors au cabinet de Chevènement, son mentor. De sa main limite adipeuse, il interpelle le type en tablier à l’autre bout de la salle.

* Deux pressions, s’il vous plaît !

Il se déride à peine. Il chuchote en me détaillant.

* Au début, je ne l’ai pas vraiment relevé. Mais hier, encore, j’ai aperçu deux têtes connues du SIAT qui traînaient en ville. Ce qu’une connaissance du commissariat de Villiers m’a confirmé.

Le sigle m’apparaît familier. Service Interministériel d’Assistance Technique. Je me souviens d’ailleurs avoir intercédé en tant qu’ancien Secrétaire d’Etat pour que David y trouve un point de chute après 2002. De ce que j’en ai compris, à cette période, derrière l’acronyme d’une division informatique quelconque se cachait une antenne d’infiltration de la police nationale notamment concernant la lutte contre le trafic de stupéfiants.

Dans un déhanchement étrange, le type au tablier s’approche. Puis, il dépose sur la table les deux bocks au contenu ambré.

Une fois le serveur à une distance convenable, je reprends d’une voix presque étouffée.

* En clair, ça veut dire quoi ?

Le ton de David est empreint de doute presque de reproches.

* Que si enquête, il y a, c’est du lourd. Qu’ils ne sont pas que sur les Tilleuls, à mon avis, si c’est pour de la came. Le maire t’a parlé de quelque chose ?

Je me sens presque honteux. C’est moi qui ai convaincu David de venir de profiter de sa retraite dans mes pénates sartoises. Sa jeune épouse, ergothérapeute en free-lance a adhéré au projet. Non, Olivier Nélac, le maire, président de la communauté d’agglomération, ne m’a tenu au courant ni de cela, ni du reste. Il pense certainement avoir pris son envol politique. Pour de bon.

Je me contente d’un mouvement de tête afin de répondre par la négative. David tire sur le col du Blazer en plantant ses yeux gris dans les miens.

* Tu devrais te renseigner, Jean-Marie, quand-même. Ca te dit qu’on fasse quelques pas en ville après le verre ?

Ais-je le choix de toute manière ? Voilà quelques semaines que j’émerge tout juste de l’horreur.

**Chapitre 1**

**Avugny. Seine Saint-Denis. 12 juin 2022.**

Les baies vitrées d’en face réverbèrent les premiers rayons de la journée. Une pancarte « bail à céder » jaunie pare l’immeuble en question, plutôt récent. Steve Munoz, un discret rictus à la commissure gauche des lèvres, goûte le spectacle. Il se lève, puis chaloupe en direction de ces lignes dorées qui transpercent la pièce. Le seul moment qui le sécurise depuis son arrivée. Quatre mois, déjà ! Il agrippe, en passant, le bédo éteint qui trône sur un plateau instable. Il ouvre la fenêtre et découvre le balai dominical avugnisien. Des deux côtés des rails.

Il graillonne dès les premières lattes. En bas, des femmes voilées, accompagnées de leur progéniture, succèdent sur la voie aux deux gros asiatiques qui viennent d’entamer leur gymnastique matinale. Les silhouettes braillardes s’haranguent à coup de « Abdullah », de « Inch Allah ». Accoudé, Steve Munoz clôt ses paupières tombantes.

Il recrache les volutes de cannabis au moment où le tramway freine. Le baume tabagique se diffuse dans tout le corps à mesure qu’il tire sur le papier froissé. A plusieurs reprises. Le stress de la soirée paraît se dissiper. Steve Munoz en profite pour humer, encore une fois, les odeurs chaudes des marronniers qui encadrent l’avenue.

Un son familier dans le studio percute soudain le rituel en cours. Il inspire une ultime bouffée. Il écrase le mégot sur l’arête pierreuse avant de se retourner. Puis, il plonge vers la couverture maculée. Il empoigne l’I-Phone afin de consulter les messages. Nada sauf une notification sur Tinder d’une charmante rousse qu’il a croisée au « Printemps » la semaine dernière. Pendant le boulot.

Mais Ashrad, toujours rien ! Le lascar ne s’avère pourtant pas coutumier des faux plans. Il a toujours tenu parole jusqu’ici qu’il s’agisse du logement, du taff, de la moula. Un vrai ange gardien y compris pour le bisness de hier. Les 2500 boules passent crème. Juste ces gamins black qu’il a croisés en cavalant dans l’escalier après. Encore faudrait-il qu’ils le remettent.

Enfin bon, Steve Munoz maîtrise les systèmes automatisés qu’il s’agisse d’ascenseurs ou de n’importe quoi d’autre. Des restes du C.A.P. maintenance qu’il a quand même obtenu entre les fugues du foyer et les petits trafics. Bref, il a géré. Ashrad l’a remercié et lui a promis de le tenir au courant. Il s’allonge sur le matelas fripé. Il fixe les lambeaux de peinture au plafond de longues secondes. Il en parlera à son pote s’il y pense.

Même la perspective, en fin de journée, de retrouver la gadji rousse ne le motive plus. Malgré les bzez prometteurs qu’il a distingués sous la chemisette aux reflets saures. Tu parles, il va devoir allonger du bif pour espérer quoi que ce soit. Il n’aurait jamais cru que ce trou de Villiers-Sagrie puisse un jour le tirailler à ce point. Mais, avec la pression que lui ont mis les frangins El Mekkhi, les menaces de Fabrice, puis enfin la condamnation, pas le choix. Cette fausse identité en carton. Soan Leblanc, tu parles! Après tout, il a été pris en main, ici, grâce aux trois autres.

Steve Munoz nuance la malveillance de ses anciens patrons et complices.

Steve Munoz regrette vraiment sa connerie autant que les bords de la Sarthe où il s’est si souvent enjaillé. Avec des mecs du foyer ou du collège. Il charbonnait pourtant tranquille jusqu’ici aux ateliers municipaux. Fabrice justement l’avait à la bonne. Dépité, il se love au centre du lit. Il jette un œil éteint aux quelques Mangas qui jonchent le linot. Ces lectures, seules, lui rappellent un peu de ce passé tourmenté.

Un père en zonzon, dès la naissance, et une daronne aux abonnés absents avant de supporter les affres de l’aide sociale à l’enfance, les éducs tordus. La vie qui se dessèche à mesure que les emmerdes s’aggravent. Le regard d’un des petits black de la cité Camélinat, hier, l’assaille encore. Le gamin l’a fixé au moment où le dénommé SD s’éloignait vers le centre-ville. Pour tout dire ce qui en tient lieu. Steve Munoz ne connait personne à Avugny. Du moins, il lui semble.

Steve Munoz regrette.

Séphana, la nouvelle bibliothécaire bénévole de la médiathèque. Au final, il n’a pu l’aborder autrement que pour échanger sur Tanigushi et « Quartier lointain ». Une frappe métisse, la quarantaine. Séphana, la première s’est intéressée à ses lectures, l’a même conseillé. Lors d’un pot en mairie, un Fabrice, bien chargé, a juré l’avoir d’ores et déjà ken. Tu parles !

Steve Munoz renifle. Il examine encore son portable. Ashrad vient de lui lâcher un vu sur Wahttsapp à l’instant. Il maugrée en s’asseyant sur le lit. Il l’appelle. Messagerie direct. Ashrad Najari s’est vendu comme ayant ses entrées dans toute la ville.

Que ce soit le bisness, les élus et même chez certains hendecks du coin. Steve Munoz est censé se tenir à carreau et rendre service si besoin. Il enfile son bermuda en molleton. Il se glisse dans un polo déteint et s’avance vers le plan de travail. Il lance d’un doigt hésitant la bouilloire, puis vide le sachet dans une tasse encrassée.

Steve Munoz regrette, s’en veut.

Au-delà des pains de coke chourés aux El Mekkhi, il aurait du se méfier quand Ashrad lui a parlé du plan de la veille. Soit disant carré. Pourquoi éviter de l’aborder au téléphone, alors ? Les enfants de Camélinat l’envahissent de toute part. Ce regard putain ! Les choses avaient commencé tranquillement à Avugny malgré tout. Il a assuré des coups de main à des associations de la ville, des contrats de quelques semaines à droite, à gauche .

Chaque fois le tout était organisé par Ashrad. Steve Munoz vide d’un trait la tasse. Le liquide chaud ne parvient pas comme d’habitude à le fouetter. Ashrad lui a menti. Il en est convaincu. Ce type se croit devenu un de ces poucaves de politiques. Il l’a remarqué dans certains de ses comportements, les expressions qu’il balance parfois. Ashrad est persuadé de pouvoir carotter tout le monde. Steve Munoz appuie rageusement sur la télécommande. Une présentatrice au chignon plaqué égrène les éléments obligés de l’actualité principale de la journée.

« *L’incertitude principale demeure, comme souvent, le taux de participation de ces législatives qui déterminera en grande partie le résultat de l’élection. Plusieurs choses seront à examiner cependant. Emmanuel Macron et les siens arriveront-ils, comme cela semble de moins en moins probable, à disposer d’une majorité absolue à l’assemblée ? Est-ce que la gauche rassemblée dans la NUPES concrétisera dans les urnes les bons sondages ? Si oui pour quelle politique ? Enfin, les scores du Rassemblement National de Marine Le Pen, de Reconquête, le parti d’Eric Zemmour, seront scrutés à la loupe par tous à commencer par des Républicains à la peine dans les dernières études ».*

Steve Munoz éteint la télévision. Il soupire en préparant sa sacoche en tissus. Il abandonne définitivement l’idée de retrouver sa michto du « Printemps » aux Halles, comme prévu. Ashrad lui doit des explications. Il met une de ses casquettes à la visière suffisamment large. Impossible que l’un des mioches de la cité puisse même le localiser.

Steve Munoz s’est appliqué à ne pas zoner en ville. Les courses de la semaine, c’est tout ! Quant à la bicrave, Ashrad l’a mis en garde. Pas dans le quartier. Uniquement sur Paname et en mode livraison. Steve Munoz approche de la porte blindée. Il se racle une gorge encombrée autant par le shit que le médiocre café.

Steve Munoz regrette l’ensemble de son existence, en fait.

Il hésite concernant Séphana. Qu’est-ce qu’il cherchait ? Ses yeux en amande, ce qui se cachait sous ses pulls serrés ? Ou simplement la voix langoureuse d’une mère ? Son pouls s’accélère. Trois coups secs contre l’acier.

Quand il ouvre, un type, brassard orangé de circonstance, le toise. Deux de ses collègues l’entourent tout aussi hostiles. Le type aux cheveux gras débute.

* Monsieur Steve Munoz ?

La cage thoracique de ce dernier se comprime. Mutique, il acquiesce.

* Il est 9H06. Vous êtes placé en garde à vue concernant des faits de dégradation de biens appartenant à autrui sur la base de l’article 322-1 du Code Pénal. Je vous épargne la condamnation à laquelle vous vous êtes soustrait depuis février. Vous aurez le droit de contacter un avocat si vous le souhaitez….

Ce qui suit, Steve Munoz l’appréhende parfaitement et fait partie de ses nombreux regrets.

**Avugny, toujours. Mi-journée.**

Décidée, tu pénètres dans la pièce. Tu as opté pour un tailleur olive avec une encolure ouverte qui laisse paraître le grain de beauté. Celui qui en affole encore quelques-uns. Au Palais Bourbon en tout cas, y compris chez les plus jeunes collègues de toutes obédiences. Toi, tu préfères les militants encore verts. Certains d’entre eux veulent ainsi apprendre aussi bien l’histoire des droites en France, selon René Rémond, que la position de la chaise magique.

Une dépendance concomitante au pouvoir et au sexe te serre. Cette drogue dure te fait tenir depuis trente ans au moins. Affronter. Rapports, procédures, enquêtes. Comme tant d’autres. Procédures, enquêtes. Christian Graff, les mâchoires serrées, se tourne. Il tient un papier griffonné de chiffres, de colonnes sommaires. Son nez plat se fronce. Tu comprends son expression. Sa voix nasillarde est couverte par les grésillements de la chaîne d’information qui tourne sur l’ordinateur portable.

* Plusieurs choses à voir. Rien de bien réjouissant pour le moment. Je viens de faire le point avec mes deux bureaux test.

Tu bouges tes lèvres ourlées pour te donner un début de contenance. Le chirurgien du Marais t’a déconseillé les mimiques trop brutales. Christian a, sans doute, remarqué l’accélération de battement des cils. Ce tic trahit ton état de tension d’ordinaire. Tu rétorques d’un assuré.

* Et alors ?

Ton directeur de cabinet se dresse au-dessus de l’écran. Son front se ride. Il te murmure d’une voix neutre.

* A peine 12% de participation dans celui que je surveille d’habitude, et ici 17% au bureau central de la mairie.

Tu ébauches crânement un sourire.

* Depuis quand l’abstention, Christian, est un danger pour la droite dans le 93 ?

Il appose soudain son index presque décharné contre la bouche. Un signe complice entre vous. Il fait pivoter l’ordinateur de ton côté. Il appuie sur le clavier. Le reportage devient audible. Le journaliste affiche une mine gourmande à l’écran.

*« Oui, Charlotte, je me trouve en ce moment à la mairie d’Avugny où on vote depuis 8 heures. Comme le savent les spécialistes de la politique en Seine Saint-Denis, nous sommes dans la circonscription de Nathalie Moreira, réélue députée-maire, ici, depuis près de vingt ans. Nathalie Moreira occupe depuis 2014, de plus, les fonctions de présidente de L’Union Libérale et Démocrate. La formation de centre-droit qui pourrait jouer un rôle déterminant en cas de majorité relative. Il s’agit d’un scrutin à fort enjeux car la campagne, comme souvent à Avugny, a été très disputée entre notamment Madame Moreira et Anne Reboh, la candidate Insoumise, soutenue par le PC et la NUPES. Des violences présumées, des plaintes déposées. Nous allons suivre cela de près ».*

Christian met en pause le programme. Il grommelle. Tu ne le reconnais plus. Celui que tu surnommes le « Nonce ». En souvenir du personnage de « l’Héritier » réalisé par Philippe Labro. vous adorez le film tous les deux sans doute parce vous n’avez hérité de rien. Surtout pas en politique et encore moins dans ce département. Les joues creuses du Nonce s’empourprent d’inquiétude.

* Eh ben non Nath, justement ! Pas les barres HLM ! Le score dont je te parle, c’est celui du quartier résidentiel des Primevères. Là où tu fais un tabac habituellement. S’ils se bougent pas plus les retraités qu’on dorlote à coups de repas des anciens, d’excursions au Mont Saint-Michel, on est dans la panade.

Tu esquives la nouvelle d’un grincement de dents discret. A cause des coups qui pleuvent, certaines défections se multiplient. Tu inhales l’air poussiéreux du bureau de campagne. Tu mets tes mains dans les poches olive.

Puis, tu considères en te déplaçant les affiches électorales des campagnes passées. Sur celle 2002, tu apparais plus joufflue mais tellement conquérante. Vingt ans. Six mois après la naissance des jumeaux. Le Nonce reste muet. Il escompte une réaction de ta part, une idée. Il rêve à un truc qui puisse tout faire basculer. Tu y es souvent arrivée.

* Arrête s’il te plaît! On y sera au second tour de toute manière. Nous avons pas mal de cartes encore. Celles mises en place et celles à venir…

Le Nonce desserre la cravate d’un bleu cobalt. Il te dévisage, préoccupé. Il mâchonne ensuite le bout de son pouce avant de reprendre. Dans un débit saccadé, il commence.

* Justement en parlant de cartes à jouer, Ashrad m’a laissé un message. Il y a eu un problème concernant ce dont on avait convenu à Camélinat.

Des soucis avec Ashrad encore ? Tu boues cette fois-ci. Tu t’assois sur le tabouret disposé face au Nonce. Tu ne penses quand même pas que le Parquet National Financier soit parvenu à sonoriser ton local de campagne. Les vigiles, payés sur ta réserve parlementaire, ne quittent plus les lieux. Ils auraient repéré quelque chose. Tu en profites froidement.

* Me dis pas qu’ils ont foiré leur affaire, quand même ?

Le Nonce mordille ses lèvres avant de se lancer.

* Non ! Ca a été fait. Mais l’autre, d’après Ashrad, a disparu de la circulation. Il a essayé de le joindre toute la matinée. Rien. Pas chez lui.

Tu croises les jambes. Tu frottes frénétiquement ton poignet mais pas du côté où tu portes le bracelet de perles émeraude. Un bijou à haute valeur sentimentale qu’a confectionné Marius au CAT l’an passé. Tu enchaînes limite essoufflée.

* Mais c’est qui ? D’où il vient ?

Le Nonce s’agace. Tu le sens à la limite. Il hoquette quasiment.

* Tu te rends compte, Nath ? Si le mec est allé tout balancer ? Aux flics, à Reboh ou son équipe ? C’est terminé, là.

Tu réussis à ne pas fulminer. Tu te surprends. Oui, cette dépendance te porte. Cela remonte à si longtemps.

* Je te le demande à nouveau. C’est qui ? D’où Ashrad le connaît ?

La gravité l’emporte sur l’énervement. Le ton de Christian baisse légèrement. Il hache ses mots.

* Pas un gars d’Avugny, ni du département en tout cas. C’est une connaissance de son pote Ali. De ce que j’ai compris.

Tu ironises à peine.

* Ali Camara ? Notre ami qui s’est « occupé » de la réhabilitation des HLM de Luxemburg ? Voilà qu’il s’engage en politique !

Tu pousses par ta bouche ouverte le Nonce à s’esclaffer, une gageure. Il se contente de sourire.

* Il a surtout compris que ses multiples activités rencontreraient plus de difficultés sans toi.

Tu ordonnes sans préavis.

* Il faut qu’on voit Ashrad au plus vite. Savoir où est passé le type.

Par son air satisfait, le Nonce donne l’impression de te retrouver. La vraie Nathalie Moreira. Celle qui a arraché avec les dents Avugny aux communistes. La ville puis la députation. Le portable vibre dans la veste du tailleur. C’est Jean-Philippe. Il s’en tient à une saillie railleuse.

* Marius veut te parler, si tu peux..

Tu tentes d’éclairer ta voix.

* Oui, mon chéri, qu’y-a-t-il ?

En retour, une prononciation hésitante.

* Je, je veux que tu viennes pour le concours de cuisine au centre. Tu ais. A 16H ?

Tu retiens les larmes sur le point de te submerger. Tu halètes.

* Je vais tout faire pour, mon prince.

Quand tu coupes la communication, Christian paraît décomposé.

**Chapitre 2**

**Villiers-Sagrie. Département de la Sarthe. Domaine d’Yrbon. Au même moment.**

Elle me hèle de sa voix humide.

* Jean-Marie ? Olivier est arrivé. Tu viens ?

Françoise conserve la même dolente élocution depuis le drame. J’ai travaillé sur mes notes, mes souvenirs jusque tard tant dans la nuit. Mes réflexions commencent à prendre forme. De là à intéresser un éditeur ? je subis, comme à chaque fois, des douleurs dans les côtes. Une fois dressé sur le lit, j’inspire. Mon torse, mes épaules malingres se rehaussent. Un exercice censé canaliser quelque peu mes palpitations. Celles qui m’agitent depuis…. Ce qui est arrivé. Je me satisfais de cette chemise à carreaux dominicale glissée dans le pantalon en velours. N’est pas David qui veut ! Olivier Nélac ne m’a jamais imposé quoi que ce soit qu’il s’agisse de bienséance ou de n’importe quoi d’autre.

En tout cas, c’est lui que j’ai choisi, il y a des années avec le soutien du Parti Socialiste. Je parviens y compris à tempérer mon mépris, à doser mes reproches. Si je n’y arrivais pas, là aussi j’aurais tout raté. Je chausse les mocassins. Je me lève et sors de la chambre. Je me voûte en avançant dans le couloir lambrissé de l’étage. Une photo de Ludovic est disposée sur le coffre à droite. Sa mèche rebelle de lycéen d’alors me frappe. Tout, à cette période, nous souriait. Françoise s’emploie à conjurer comme elle peut l’indicible. Notre seul enfant, je tiens ferme la rambarde cette fois. Le timbre de Françoise s’est un peu réchauffé.

* Eh ben qu’est-ce que tu fais ? Olivier n’a pas la journée. On vote aujourd’hui.

Comme si je l’ignorais ! Je n’ai pourtant jamais aussi peu suivi une campagne législative. La fièvre électorale, celle des collages, des réunions publiques, des affrontements réels ou par voie de presse, des bureaux de vote s’est dissipée. Un sinistre soir d’octobre 2019, tout s’est figé. J’ai appelé Emmanuel Macron le lendemain. Pour une fois, il s’était affranchi de sa voix de contre-ténor.

* Prend soin d’abord de toi, Jean-Marie ! Nous perdons un très bon ministre. Merci pour ce que tu as fait.

J’ai présenté ma démission à Edouard Philippe dans la foulée. Pour convenances personnelles. Tu parles ! Cela a du le changer des conflits d’intérêt de tous ordres. A l’origine de bien des départs de son gouvernement. J’atteins la première marche en pin de l’escalier.

Tout demeure d’origine dans ces murs. L’ancienne ferme des grands-parents de Françoise nous a vu grandir puis vieillir. Elle se trouve idéalement placée sur les hauteurs du canton.

Nous n’avons pas hésité à accepter la proposition familiale. Nous en étions encore aux entretiens paroissiaux d’avant-mariage. Je n’ai jamais regretté cette vue imprenable sur le Perche sarthois. Le petit domaine reste synonyme de tant de moments heureux. Avant cette tragédie.

Dans un dernier effort, je pose le pied sur le sol carrelé de la salle de séjour. De dos, Françoise s’affaire autour de la cafetière. Elle a proposé quelque chose à celui qu’on présente comme mon héritier politique, local s’entend. J’en ai toutefois la certitude. Jamais, il ne pourra devenir ministre de l’agriculture, lui.

Olivier Nélac se tient les hanches sous les poutres en noyer. Il a forci depuis la dernière fois. Sa fausse décontraction ne m’abuse pas. En dépit de la fatigue, du chagrin qui m’encerclent, aussitôt que je vois un homme dans les âges de Ludo, rien ne m’échappe. Ils se sont finalement assez peu fréquentés durant l’enfance, l’adolescence. Du moins, pour le peu que je m’y intéressais alors. Il m’embrasse virilement.

* Comment tu vas mon Gué ?

Françoise refoule un sanglot en posant le plateau sur la table basse. Il veut s’assurer de quelque chose. J’exhibe un visage fermé. Plusieurs collègues et amis élus de la communauté d’agglomération m’ont alerté cependant. Malgré ma retraite, mon exclusion du PS en grandes pompes, je n’ai pas renoncé à me tenir informé. Des postures qu’on ne connaissait pas à Olivier. Des propos définitifs, violents au sein des instances communautaires filtrent dans la presse locale.

Des positionnements étranges sur plusieurs sujets font écho aux mises en garde de David, hier. J’aimerais en savoir davantage. Même cette eau de toilette inédite qui empeste la salle, elle dissimule je ne sais quoi. Une moue amusée marque son visage ovale quand il m’interpelle.

* J’ai appris que tu t’étais déplacé quand même pour voter ce matin.

L’espace d’un instant, je considère les cheveux courts, ses lunettes cerclées. Olivier Nélac s’est, dès l’université, mis en quête d’être adoubé comme notable de province par le plus grand nombre. Lors de sa première élection, il a ainsi déclaré que j’étais son modèle. Dire que pour obtenir son investiture comme candidat aux régionales, j’ai même été obligé d’asséner, un jour, à mes camarades du conseil national du PS que je me considérais comme son père politique. Le bougre ! Je reste convaincu qu’il y croit encore. Il caresse son menton charnu quand je me lance.

* Comme je le fais depuis mes 21 ans, cher camarade ! Mais sans doute pas pour le même candidat que toi ce coup-ci.

D’un mouvement presque relâché de l’avant-bras, Olivier montre son irritation.

* Tu ne vas pas revenir là-dessus Jean-Marie ? La NUPES a investi cette avocate écolo inconnue au bataillon. Elle n’a aucune chance par ici.

Je ne cille pas dans ma réplique.

* Était-ce une raison pour se pavaner avec elle et quelques autres lors de son dernier meeting ?

Je songe à Sorin. Fabrice Sorin. Le premier adjoint d’Olivier à la mairie. Le fils d’une famille respectable de pharmaciens de la rue du Emile Zola. Mais lui également a changé. Il est revenu des Antilles en 2012 où il aurait fait des affaires. Olivier bredouille maintenant.

* Mais, mais enfin, le Gué, pas le choix ! Je paye toujours mes cotisations à ma section. La communauté d’agglo reste majoritairement à gauche. Comment tu veux que nous fassions ?

Il me cache des choses. Son expression faciale qu’il espère compatissante reste celle de son père dans ce genre de situation. Marc. Je connais ce dernier depuis toujours. Famille paysanne, pieuse tout comme la mienne. Il s’en est même fallu de peu que le paternel du gaillard qui me fait face rentre au séminaire. Je donne l’impression d’acquiescer. Je me baisse pour attraper le plateau. Je lui désigne d’une rotation du cou la véranda. Je cherche un air plus détaché pour formuler ma proposition.

* Nous serons mieux là-bas pour aborder les choses dont je souhaitais te parler.

Ainsi que je le redoutais, il pâlit. Les cafés de ma ville, ses clubs sportifs, l’amicale laïque, ce qui reste de patronage catholique bruissent de la même rumeur. Une gestion solitaire et désinvolte de Villiers-Sagrie tend à durer. Françoise s’apprête à fermer la porte de la véranda. Ses cernes ont comme disparu. J’avais oublié. Clara doit passer avec les gosses en fin d’après-midi.

Tout ce que nous conservons. Mes petits-enfants, Ludo me manque. J’ai vécu le confinement, près de quatre mois après, comme une épreuve redoutable, seul face à notre chagrin. Les quelques moments de relatif apaisement correspondent aux polars dans lesquels j’ai replongé. Comme si j’y cherchais un placebo de fortune. Je songe notamment aux excellents romans noirs de Thomson, Hammett sans parler des auteurs de ma génération. Le néo-polar français. La politique, je n’en pouvais plus. A la rigueur uniquement mon « Profession Education », le journal de la CFDT m’a tenu compagnie. Mon syndicat. Celui où je cotise toujours bien que cela fasse quarante ans que je n’ai pas enseigné. Je m’assois enfin devant Olivier, résolu.

* Qu’est-ce que c’est cette dispute encore lors de la dernière réunion sur le Territoire de Sécurité ?

J’observe qu’il se raidit. Dans un souffle, il tente de se justifier.

* Les nouvelles vont vite ! Juste des analyses divergentes. Je ne pense pas non plus que tu défendes des barbelées partout dans notre territoire ?

Il improvise mal ses réponses. Il n’est pas venu demander conseil. Il faut que je me renseigne. Vite.

**Paris. Assemblée Nationale.12 juin 2022. 10 H.**

Ashrad se glisse derrière la porte capitonnée entre-ouverte. Il coince une Dunhill entre ses lèvres fines. Il t’apparaît élégant comme toujours dans sa veste à revers crantés. Les montures épaisses de ses lunettes peinent, par contre, à lui donner la densité intellectuelle après laquelle il court.

Il t’adresse un de ses airs goguenards. Celui qui les fait toutes fondre. Les quinquagénaires des deux principaux quartiers résidentiels d’Avugny, ou d’autres, ici à l’assemblée quand ce n’est pas dans les locaux du mouvement. Tu ne résumes pas uniquement cela à un besoin tardif de se lâcher de la part des fausses proies en question.

Les manques d’attention, de considération des conjoints en titre contribuent plus largement à cette facilité que nourrit ton protégé à baiser la bourgeoise de centre-droit. Tu affectionnes également la politique à cause de cela. Le mélange des genres, le retournement des positions officielles des partis, de leurs adhérents, de leurs cadres. Tu mesures que tu as gravis les échelons électoraux et partisans à cause de cette hypocrisie collective dans ton camp.

Tu demeures encore aujourd’hui et quoi qu’en pensent les commentateurs officiels, les bêcheuses de l’Union Libérale et Démocrate, la Présidente. Celle qui dirige, il est vrai, davantage un club de notables qu’une formation politique. Toi la portugaise, l’étrangère.

Il a fallu, certes, que tu recours pour ton élection de cheffe de parti aux méthodes communistes que tu as pu observer dans ta jeunesse. Nul besoin de bourrages d’urnes contrairement aux fantasmes de cette droite bien mise que tu incarnes. Imaginez, du peu, la Seine Saint-Denis, première fédération de cette formation centriste en termes d’effectifs. Bien entendu, que tes adversaires à commencer par Hervé Morin, surnommé monsieur 1% depuis la présidentielle de 2012, ou Fromentin, maire de Neuilly, ont contesté ta victoire.

Tu continues de mépriser autant le centriste normand que le représentant des serre-têtes de l’ouest parisien. Ils n’ont jamais compris, à la différence des gaullistes, l’importance des partis même à droite.

Tu as échafaudé progressivement, à l’aide du Nonce, ce regroupement d’adhérents réels ou fictif, sur la base d’associations dirigées par tes obligés, de tes partenaires religieux à commencer par l’Imam d’Avugny. Depuis, les médias, la presse prétendument d’investigation, déblatèrent sur le système Moreira. Ta construction politique, tes réseaux, sentiraient ainsi le souffre.

Rien de bien différent de ce qui existe dans les strates les plus éminentes du pouvoir, ironise souvent le Nonce. Les abdominaux joliment sculptés, sous la chemise en soie, t’excitent. Tu aimerais qu’Ashrad te prenne, là, en levrette sur le bureau. Tu te lèves. Le tailleur olive ne le laisse pas insensible. Tu l’as compris. Tu l’as testé, une seule fois, pourtant, le soir d’une réélection à la mairie d’Avugny. Il y a huit ans environ.

Les choses se dégradaient déjà avec Jean-Philippe à propos de Marius notamment. Tu avais abusé sur le champagne. Sans compter cette dépendance qui te poursuit. Une irrépressible envie de baiser quand tu veux. Cigarette au bec, Ashrad serre brutalement ses coudes en forme de contrition. Tu demandes d’une voix ferme.

* Il est où le deuxième lascar, s’il te plaît?

Ashrad tousse avant de se reprendre.

* Aux abonnés absents depuis ce matin. J’ai essayé de le joindre. J’ai pris des risques, tu sais, Nath.

Tu poses nonchalamment ta fesse droite sur l’arête du bureau. Tu plaques ton talon contre le bois laqué. Tu choisis une pose davantage castratrice que suggestive. Celle qui impressionne l’ancien animateur municipal qui te scrute. Tu assènes froidement.

* Rien d’autre ?

Il frotte d’une main leste les quelques morceaux de cendre répandus sur son costume. Puis, il ânonne un semblant de confidence.

* Des gamins de l’avenue Louise Michel l’auraient vu se faire embarquer par les Schmidts.

Tu te contiens d’un sourire méprisant. Tu parviens même à contrôler ton tic oculaire.

* Et ça dit quoi s’il est en garde à vue, Ashrad ? En pleine campagne électorale ?

Embarrassé, il frotte son menton saillant.

* T’inquiète Nath ! Il est réglo. D’après Ali.

Ashrad aspire, ensuite, goulûment sur sa cigarette. Tu ne cilles toujours pas.

* En parlant d’Ali et de l’avenue Louise Michel, justement….Il me semblait que c’était sur le point d’être réglé pour la copro du 24.

Ashrad bégaye en recrachant la fumée.

* Mais, mais comment ça ? Ben oui c’était carré selon les services de l’habitat.

Tu persifles en te redressant.

* En plus, Pégase-Immo, ceux qui s’impatient, qui nous mettent la pression, c’est bien des contacts à Ali ? Eh ben, non, figure toi que les membres du syndic ont demandé une administration provisoire qu’ils ont des chances d’avoir.

Ashrad blêmit. Il mesure, lui aussi, le temps qui nous est compté. Nous avons pris des engagements non seulement vis-à-vis de ses rapaces immobiliers qui spéculent sur la gentrification de la petite couronne à l’approche des JO mais aussi auprès de connaissances encore moins recommandables d’Ali. Ces loustics n’ont pas pour habitude régler leurs litiges devant les juridictions civiles ou les tribunaux de commerce.

Ashrad promet, décidé.

* Je vais voir ce qu’on peut faire. Après tout, c’est également pour lui qu’on fait ça.

Tu remarques « Le Manuel Pratique pour radicaux réalistes » d’Alinsky, en petit format, qui dépasse de la poche latérale du costume. Tu adoucis ta voix en désignant le bouquin.

* Excellent choix, Ashrad ! Tu verras…

Il se contente, en retour, d’une question de pure civilité.

* Et la campagne, sinon ? Besoin d’aide ?

Tu rappelles tes instructions avant qu’il ne parte.

* Je te dirai. Concentre-toi sur cette histoire d’ascenseur et sur la copro du 24 pour le moment !

Une fois qu’il a quitté la pièce, tu tombes presque sur le siège mobile. Tu cliques sur le lien de la chaîne d’information. Un filet de voix émane de l’ordinateur portable.

« *C’est Jean-Luc Mélenchon qui s’est présenté le plus tôt à son bureau de vote de Marseille. En présence de Manuel Bompart son successeur désigné à l’assemblée nationale. Marine Le Pen a voté, elle, dans son fief d’Hénin-Beaumont vers 11H. Le chef de l’Etat vient d’accomplir son devoir, accompagné de son épouse, au Touquet à la mi-journée.*

*La participation s’élevait à 18.43 % à midi. Soit un point de moins que lors du scrutin de 2017. Cette forte abstention si elle venait à se confirmer renforce l’incertitude quant au résultat du premier tour de ces législatives….. ».*

Tu fermes la page. Tu songes à la première règle d’Alinsky que tu connais par cœur.

« *Le pouvoir n’est pas seulement ce que vous avez, mais également ce que l’adversaire croit que vous avez ».*

**Forêt de Sillé. Mayenne. 14H30.**

* Sur réquisition d’un juge parisien, tu plaisantes, j’espère ?

Je n’ai pas dérogé à ma déambulation digestive dominicale avec David. Je m’accroche, comme je peux, à ce qui s’apparente à une tentative de cautérisation. Même si le chagrin m’imprègne toujours autant. Ce coup sec dans le plexus me surprend à n’importe quel moment de la journée. Françoise arrive, elle, à gérer d’une autre manière. Elle range les affaires de Ludo, brique sa chambre d’éternel adolescent. Sa sœur doit passer au domaine, cet après-midi. Nous avançons dans le sentier délimité par d’imposants résineux. Je m’y suis souvent rendu durant les premières années du gamin avec ma chère et tendre.

Je songe même que c’est ici qu’il a appris précisément à marcher entre des épicéas de plus en plus clairsemés. Avec les années et le dérèglement climatique. A l’époque, les mandats de maire, député, n’avaient pas encore, à ce point, dévoré ma vie personnelle. Le programme commun de Mitterrand avait encore vocation à s’appliquer dans ses grandes lignes. Nous autres, les rocardiens, étions gentiment remisés dans les travées du jeune pouvoir socialiste.

Je savais bien, toutefois, que nos figures morales et intellectuelles d’alors ruaient officieusement dans les brancards de la relance par la consommation, de la possible sortie du système monétaire européen. David me répond dans une intonation presque solennelle.

* Un des seuls contacts qui me reste au SIAT me l’a confirmé. Une affaire de stups qu’ils prennent très au sérieux.

Je plisse mes yeux, ahuri. Une telle débauche de moyens pour Villiers-Sagrie? Peu m’importe, au final, d’où viennent les sources policières de David. Il baguenaude, sans nul doute, entre ses vieilles affinités chevènementistes, au sein de la maison poulaga et ses entrées dans la loge maçonnique qui convient. J’entends déjà vos cris d’orfraie. Comment un catholique de gauche comme votre serviteur fraye chemin avec un Frère de longue date ?

Je ne vous servirai pas le couplet du rempart contre l’extrême-droite au ministère de l’Intérieur. Un passé politique et personnel commun. Cela vous suffit ? David tripote une de ses joues tombantes avant de reprendre.

* Et, toi, tu as trouvé quelque chose ? Le maire ?

Les branches des hêtres avoisinants entretiennent la chaleur pesante qui nous enserre. Je me dois de reconnaître l’échec de mes premières investigations.

* A part quelques échauffourées sur la politique de sécurité au niveau de la communauté d’agglo, pas grand-chose !

David s’est complu depuis quelque temps, dans un relâchement physique complet. Il enfle un peu plus à chaque fois. Il persiste dans ses craintes.

* Tu comprends que c’est toi qu’on va viser s’il y a un truc derrière tout cela ?

Mes chaussures de marche crissent soudainement sur les feuilles jaunies. David exagère. Je ne gêne plus personne dans le sérail macroniste, ou ailleurs. Ni la ville, ni la communauté d’agglomération ne m’appartiennent. Tout juste si j’ai soutenu mollement, par un communiqué poli, le candidat de la majorité présidentielle à l’élection du jour.

Je lui objecte mes réserves.

* Qui pourrait avoir intérêt à cela de toute manière ?

David triture de ses phalanges des cheveux ruisselant de sueur. Il esquisse un rictus.

* Là, tu sors de mon champ de compétences, Jean-Marie. Tu n’as plus personne à ton ministère, ni à Beauvau qui pourrait te renseigner ?

Je lui indique m’y atteler au plus vite. Mon décrochage de la vie ministérielle, le Covid, m’ont éloigné de l’essentiel. Ressentir les gens, palper un territoire. David Loupian ne s’intéresse plus, lui non plus, à la chose publique, depuis des lustres. Certes, après le naufrage électoral de son champion, en 2002, il est revenu au PS. Il a seulement émargé à propos du traité constitutionnel européen, dans une pétition publique pour le non avec d’autres socialistes dissidents, en 2005.

Rien de grave pensais-je avant le scrutin en tant que tel.

J’ai, y compris, argumenté auprès de Hollande concernant le risque que ce dernier faisait courir au parti, à la social-démocratie en diabolisant les opposants à cette constitution dont Giscard revendiquait la paternité. Le temps de Maastricht était passé. Les journaux d’opinion ne sous soutenaient plus automatiquement. La gauche au pouvoir avait trop déçu, Jospin compris.

Il n’a rien voulu entendre. Pire, il m’a chargé, en partie, du sale boulot. J’ai écrit quelques notes, là-dessus, cette nuit, d’ailleurs. David s’affranchit de sa pudeur habituelle tandis que nous atteignons nos véhicules.

* Et sinon, comment tu vas ?

Je maugrée la parade d’usage.

* Pas le choix !

Je lui claque une bise. Il conclut en s’engouffrant dans sa Capture.

* On se tient au jus, Jean-Marie !

L’habitacle, pour une fois, ne diffuse pas ce remugle de caoutchouc qui me serre d’ordinaire le cœur. L’odeur citronnée d’une vie révolue me secoue autrement. Je me remémore l’arbre magique que s’employait à accrocher au rétroviseur Françoise avant les rituelles semaines de vacances, à Pornic. Je discerne sa présence. La quantité exagérée de gel sur les cheveux. Le jazz auquel j’essayais de l’initier pendant le trajet estival.

Françoise m’appelle. Elle ne s’encombre plus des mots délicats d’avant 2019. Oui, cette maniaquerie des dates, des frises historiques ne me quittera plus désormais.

* Je vais voter puis me balader un peu avec ma sœur. Lance le café si tu rentres avant nous, s’il te plaît !

Elle exorcise par ces cérémoniaux indigestes les douleurs inexprimables.

* Oui pas de problème ! A tout.

J’allume la radio. Le «  Beyond the sea » de Benson alourdit davantage l’atmosphère à l’intérieur du véhicule. Le seul morceau qui lui plaisait en la matière. Celui de l’enterrement. Plus de doute possible, Ludo est assis là.

**Chapitre 3**

**Commissariat d’Avugny. Une heure plus tard.**

* Et donc, tu ne sais rien d’autre sur le proprio qui t’a prêté ce taudis ?

Steve Munoz murmure une vague confirmation. Il se recule dans la chaise rembourrée. Il pense difficilement tenir cette version sur le long terme. Il se souvient, à la télé, du gars de Saint-Denis qui prétendait ne pas s’être rendu compte d’avoir logé les terroristes du Bataclan dans un de ses gourbis. Oui, Jaouad, c’est ça, était devenu la risée des réseaux sociaux. Des heures que les hendecks le saturent des mêmes questions. Ils veulent remonter le fil jusqu’à Ashrad, Fabrice ou seulement peut-être ce SD, le keum qui l’a accompagné aux ascenseurs. Le deuxième flic se lève et éructe dans un Polo trop ample.

* Pourtant, Munoz, c’est bien ton nom ? C’est quoi ce blase alors, Soan Leblanc ?

Le visage de Steve en rosit quelque peu d’aise. Il maîtrise parfaitement la partition à jouer sur ce plan. Tant Fabrice qu’Ashrad se sont montrés plus qu’explicites.

* Ben c’est à cause de la condamnation. Je ne voulais pas faire ma peine. C’est tout, msieur !

Le fonctionnaire, aux cheveux gras, plus assuré, reprend le manche de la garde à vue.

* C’est pour ça que tu t’es tiré de ton bled de la Sarthe ?

Steve Munoz répond d’une voix amorphe.

* Oui, tout à fait.

Le lieutenant Omar Belkchich piaffe de l’autre côté de la vitre sans tain. Il arpente, depuis le début de matinée, le sol carrelé de ce misérable commissariat. Lui, l’officier des stups parisiens, nouvellement promu. Il ne renie pas pour autant ses vingt années de voie publique dans des taules de banlieue analogues à celle-ci. Des affectations sans relief qui vous laissent à la merci d’une bavure ou d’un coup de surin d’un crapaud de cité. Belkchich, en chti besogneux à la tâche, se raisonne en se disant que c’était le prix à payer.

Omar Belkchich ne s’est pas beaucoup ménagé, en effet, depuis son recrutement dans la police nationale. Il ne disposait pas, lui, du sésame de la réussite scolaire, des diplômes. Il a même devancé l’appel pour le service national, c’est dire. Il a usé toutes les cordes possibles pour se forger sa propre méritocratie, républicaine forcément. L’époque Sarkozy voulait ça. Belkchich n’a, toutefois, pas mangé de ce pain politique là. Il a trouvé d’autres moyens autrement plus efficaces de monter en grade. Aujourd’hui, quand il contemple le pavillon à Courtry, Inès en irréprochable maîtresse de maison sur la terrasse, le printemps venu, il ne regrette rien. Comme Piaf. La seule chanteuse hexagonale que sa mère supportait.

L’interrogatoire l’interrompt dans ses digressions familiales. Le collègue de la BAC du 93 se fait plus menaçant.

* Avant qu’on te ramène à la maison d’arrêt, vaudrait mieux que tu nous dises comment tu as chopé tous ces contacts, Steve ! Pourquoi, Ashrad Najari t’as aidé ?

Steve Munoz ne lâche rien. Il bredouille le couplet retenu avec les autres.

* Comme ça, le hasard ! J’étais en galère. Il avait un studio de dispo et connaissait du monde pour le travail.

Omar Belkchich n’y croit pas non plus. Le trentenaire, condamné pour trafic de coke, calcule ses tirades, prétexte le besoin de boire, ou de se reposer quand les questions des collègues s’aiguisent. Il est préparé. A force, Belkchich a pris le pli. Ses pommettes burinées s’en réhaussent d’agacement. Il n’attend pas grand-chose de cet interrogatoire.

Il ferme une porte comme on dit dans le jargon. La présence avérée du fameux SD, Sofiane Drenaoui de son vrai nom, un proche du chef du réseau de trafiquants qu’il traque, l’interroge. D’ordinaire, ce dealer ne donne pas dans la casse d’ascenseurs.

Il lance un coup d’œil furtif à la femme bedonnante avachie dans le siège dont les accoudoirs sont couverts d’une nappe de salpêtre. Puis, il fixe la vitre graisseuse.

* Commandant Letica, de la Financière, c’est bien ça ?

La femme à la tunique sergée plaque un mouchoir de papier contre sa tempe moite. La chaleur de la pièce la liquéfie quasiment. Elle réplique de son timbre rauque.

* Oui, la BRDE plus précisément. Brigade de Recherche de la délinquance économique si tu préfères.

Belkchich porte bien, lui, sa quarantaine traînante. Les quelques heures de salle, le rééquilibrage alimentaire initié par Inès limitent les effets de son début d’embonpoint. Omar Belkchich a été élevé à la dure par un ancien militaire devenu un des cadres du MNA, lors de la guerre de libération algérienne. Une appartenance partisane, lors de son enfance, qui suscitait parfois des tensions, durant les vacances au bled, pendant les discussions de grands.

Même s’il n’a pas fait les études rêvées par les parents, sa mémoire ne lui a jamais fait défaut. Il triture sa main gauche avant d’embrayer.

* Je ne comprends pas le rapport du type avec ton groupe.

Florence Letica applique maintenant le mouchoir sur son cou complètement humide. Elle lâche un dédaigneux.

* Les relevés du portable de ce client, d’après les collègues, montrent qu’il communique souvent avec Ashrad Najari. Et tout ce qui concerne ce dernier m’intéresse, à priori.

Elle épargne à Belkchich la trame générale de l’affaire. Elle présume, à juste titre, que son homologue des Stups se moque du rapport accablant de la Chambre Régional des Comptes concernant la gestion du parc HLM d’Avugny, des suites qu’y a réservé le parquet national financier. Les traits de Belkchich se raffermissent. Il a effectivement entendu parler au Bastion d’un gros dossier en cours sur la maire de la ville en question. Moreira lui semble-t-il. Belkchich n’entend pas, pour autant, se laisser griller la politesse procédurale.

Des semaines qu’il se frappe avec ses hommes le secteur. Planques, faire marcher les indics, surveillance. Il n’a même pas réussi à empêcher le trafiquant en chef de se mettre en cavale.

Aux dires de plusieurs tontons, Ali Camara se la coulerait douce dans une suite classieuse de Dubaï. Belkchich est décidé à circonscrire tout le réseau avant de lancer, peut-être, un jour, les hostilités. A force de travail, de recoupements avec les collègues, il a y compris sollicité le SIAT pour cibler un des lieux de stockage de la came de Camara. La seule possible entrée, selon lui, pour les faire tomber.

Florence Letica affiche une relative ironie dans sa question.

* Et vous c’est Najari qui vous stimule également ?

Un sifflement nasal accompagne les mots choisis. Les policiers de la BAC ne permettent pas à Belkchich de rétorquer quoi que ce soit.

* Tu le connais ou pas à la fin ce Ashrad Najari ?

La commise d’office en glousse d’indignation sur sa chaise usée. Steve Munoz souffle un hésitant.

* Comme ça !

Le baqueux, aux cheveux gras, s’emporte.

* Continue de nous balader, Steve ! Après tu règleras le problème avec le juge. C’est quoi le nom de ta ville d’origine, déjà ?

Munoz se saisit de la perche tendue.

* Villiers-Sagrie.

Le nom de la localité fait chavirer Omar Belkchich. Il ouvre un large bec. David, le divisionnaire Loupian. Son patron à la Crim autrefois. Il lui doit tant à commencer par son grade de lieutenant, pas forcément de la manière la plus statutaire qui soit. Villiers-Sagrie, il s’agit bien de la bourgade où son ancien mentor s’est enterré pour la retraite.

**Avugny. Milieu d’après-midi.**

Tu approches de la brique rouge de l’élémentaire Marie Curie. Le Nonce reste le portable vissé à l’oreille. Il accélère d’un pas décidé. Il gère l’agenda de la journée. Un peu d’effervescence à l’entrée. Un reporter politique de France 3 Ile-De-France veut quelques plans silencieux. Il commence à filmer.

Tu as donné ton accord. Tu approches bien que tu ais remarqué la pigiste du Parisien au chandail ajouré, debout sur le trottoir. Comme si elle contrôlait le bureau de vote, le tiens en plus. Elle est toujours prête à te sonder, celle-là, concernant les bricoles électorales de dernière minute. Le Nonce coupe la communication. Puis, il te suit sur les dalles en enfilade. Le fumet de son parfum daté t’amuse presque.

La commissure de ses lèvres ondule quand il atteint enfin ton niveau. Il parvient difficilement à te l’annoncer.

* Je viens d’avoir Ashrad. C’est certain maintenant, le gars des ascenseurs de Camélinat est bien en garde à vue.

Ashrad n’a pas chômé depuis l’assemblée nationale. Ton protégé ne mégote pas sur ce qu’il te doit. Tu ne l’as pas utilisé politiquement, toi, avec les années. La gauche d’obédience socialiste ou communiste pendant des décennies, a, elle, baisé « les jeunes issus de l’immigration », pour reprendre l’expression consacrée.

A coup de « SOS Racisme », de « Ni Pute Ni Soumise », une ascension politique pouvait leur être assurée mais graduée. Mesurée et sous contrôle. Toi, tu n’as pas chipoté. Tu leur as confié des responsabilités, de vrais mandats. Le sénateur Landy, ton modèle en la matière, parlait d’or. La politique consiste d’abord à diviser et à ensuite gérer des frustrations.

Oui, alors cette drogue dure, un besoin de plaire que tu ne peux plus lâcher.. Il faut gagner. Peu importe les moyens. Le Nonce n’a pas encore perçu l’accélération du battement de tes cils. Tu portes une main discrète sous ton nez.

* C’est chaud ou pas ?

Une suée sur le front ridée du Nonce se précise. Il détourne le visage. D’un ton sobre il énonce.

* D’après Ashrad, il a de quoi tenir. Du moins pour ce qui nous touche.

Tu cherches à conserver le même port de tête. Tu ne perds pas ton assurance. Les quelques personnes autour, alliés comme ennemis, auscultent la moindre expression de doute. Tu aimes trop ça pour abandonner. Ces décharges intérieures te portent. Tu pèses, ton avis compte. Tu as tant attendu ces moments, durant l’adolescence. Le Nonce consent, à son tour, enfin à dissimuler partiellement son visage.

* Le plus important, c’est aujourd’hui. Le reste en découle, crois-moi !

Tu opines du chef, comme pour le rassurer. Tu essayes de garder à distance les messages nombreux qui se succèdent sur ton téléphone. Tu constates les traits fatigués du Nonce. Tu l’as connu autrement plus insouciant quand il a pointé son nez de directeur de cabinet de grandes mairies de droite en banlieue. Des jours si lointains. Pour en revenir à Ashrad, quoi que disent les journaux à son propos, à commencer par cette salope du Parisien, il t’a sacrément aidée. Pour enlever cette ville aux cocos.

Les mêmes de droite comme de gauche qui lorgnent aujourd’hui sur ta circonscription ne se bousculaient pas au portillon à cette époque. Le maire stalinien old-school était jugé inamovible par les spécialistes politiques de toutes sortes. Mais, toi, tu as osé, quitte à te taper les années d’opposition. Les ricanements de la gauche triomphante en conseil municipal, tu as connu. Les cadres de ton Parti raillaient également ton obstination municipale, lors des congrès.

Mais toi tu n’es ni Pécresse, Copé ou Edouard Philippe. Tu n’es pas née avec une circonscription en or, réservée. Tu y es allée seule. Certains voudront toujours te le faire payer. D’autant plus à droite. Les terres de conquête conservent une saveur particulière. Le Nonce te l’a confirmé.

La loge qui marque l’entrée de l’école se précise. Ashrad a, lui, cru à ton discours. Au projet que tu lui apportais. Le Nonce t’interpelle limite inquiet.

* Nath, on doit accélérer ! Il y a des rendez-vous après.

Le seul rencart qui t’importe ensuite c’est Marius ! Sa mine réjouie quand la directrice du CAT lui décernera un prix. Il n’y a que pour ces moments que tu penses réussir à décrocher, un jour. Tu tends une main sûre à la pétasse du Parisien.

* Vous allez bien ?

Sans même baisser la voix, elle mitraille.

* On pourra faire un point juste deux minutes s’il vous plaît, Madame la députée ?

Tu répliques d’un air faussement enjôleur.

* Je suis désolée. Vraiment. J’ai beaucoup d’obligations aujourd’hui comme vous vous en doutez.

Elle joue de son menton carré.

* Vous ne souhaitez pas réagir à la plainte déposée contre X par Anne Reboh, la candidate de la NUPES ?

Tu t’arrêtes sur le seuil d’entrée. Tu t’esclaffes avec conviction.

* Laquelle de plainte, je vous prie ?

Elle serre ses dents jaunies par le tabac avant de reprendre.

* Celle concernant les ascenseurs bloqués à la cité Camelinat ! Cela date de hier soir.

Tu lui réponds d’un soupir irrité avant de pénétrer dans la salle de vote. Tu prends chacun des bulletins y compris celui de cette grosse tête de Reboh. Polytechnicienne, tu parles. Tu l’as assimilé dès le début, grâce à Landy, ce vieux sénateur du nord qui t’avait pris en particulière amitié.

La politique ni ne s’apprend, ni ne se potasse. Elle se vit. A peine quelques secondes dans l’isoloir, et tu embrasses le président du bureau. Le trésorier de l’association des italiens de d’Avugny te montre, une nouvelle fois, son respect. Il reste, lui aussi, à son niveau, un électeur fidèle et un rabatteur efficace.

Tu sors enfin. Le Nonce te dépasse. A sa mine enjouée, tu comprends qu’il entend te faire plaisir. Il te cite un dialogue du film que vous chérissez tant.

* Je vais exposer au moins un scandale par semaine, ça ne devrait pas être trop difficile dans la France d’aujourd’hui !

Tu te marres franchement au moment d’ouvrir la voiture de fonction.

* Commençons par la semaine qui arrive et limitons-nous au parcours professionnel d’Anne Reboh !

Plus sérieux au moment de se glisser dans le véhicule, le Nonce explique.

* Le contact que nous avons dans la banque confirme que c’était un emploi fictif en 2012. Au moment où elle bossait encore pour Hollande.

Tu te rengorges d’aise. Il reste à convaincre le plumitif du Figaro de s’intéresser à ce dossier.

**Villiers-Sagrie. Département de la Sarthe. Milieu d’après-midi.**

Je me suis finalement fait violence. Mon journal grand ouvert sur la table en chêne m’attendait comme tous les dimanches. Après le retour de ma balade forestière avec David, j’ai ainsi parcouru rapidement *« Le Maine Libre »*

Histoire de me rendre à une manifestation publique où je serais susceptible de rencontrer un ancien collègue. Un élu du conseil départemental, régional voire avec un peu de chance de l’agglo... Tailler une bavette sur ce qui se dit dans les conclaves municipaux voisins. J’éprouve une étrange sensation. Un trouble croissant vient du regard de plus en plus insaisissable, des ellipses fuyantes de celui que j’ai fait élire édile, en 2014 pour la première fois.

Quelque chose échappe à mon entendement. Olivier Nélac, monsieur le maire comme il aime à être nommé, souvent dans les cadres les plus confidentiels ne m’appartient plus. Je l’ai fabriqué après tout. Certes, il a préféré, pour sa part, rester au bercail socialiste en 2017 mais sans jamais s’opposer frontalement au camp présidentiel. Même pas pour la gamelle en plus. Son poste de directeur d’agence bancaire au Crédit Rural, son profil de gendre idéal d’un dentiste du Mans auraient dû de toute façon lui suffire.

Je n’ai jamais procédé comme tous ces caciques nationaux du PS y compris quand je suis devenu ministre. A quoi bon piocher dans les réseaux de syndicalistes étudiants, de jeunes de science-po tout justes sortis des jupes de leur mère ? De la graine de frondeurs, Hollande a reçu ce qu’il méritait au final. Dans l’Ouest de la France, au sein du PS, nous avons toujours organisé nos propres rites initiatiques, si je puis dire. La nécessité était de rassurer un électorat majoritairement démocrate-chrétien surtout quand ce dernier se réclamait vaguement de la gauche du christ.

Olivier, je l’ai pris en main dès la terminale. Il cochait toutes les cases. Une histoire familiale sans tare connue, une personnalité lisse mais sérieuse. Sa licence en économétrie c’est moi qui l’ais même suggérée à ses parents. Un relief universitaire qu’il m’importait de ne pas surévaluer pour autant. En effet, des condisciples de lycées, par des confessions tardives, auraient pu un jour gâcher la belle histoire. Un conte individuel et électoral qu’il me fallait raconter.

Les cabinets de communicants aux honoraires affolants et le « Story Telling » n’existaient pas encore.

Je lis, à l’instant, sur la page locale du quotidien régional que le critérium cycliste des 24H de la Percheronne débute dans une demi-heure. Comme tous les deuxièmes dimanche du mois de juin, au centre de Villiers-Sagrie. Cela se déroule en soirée. J’arrive, comme vous le constatez, à en oublier les obligations électorales qui m’ont si longtemps tenu. La mort de Ludo l’explique peut-être.

Je chausse les classieuses solaires et un espèce de couvre-chef. Bien que beaucoup aient d’ores et déjà oublié que j’ai occupé le mandat de député-maire puis le titre de ministre, il arrive qu’au détour d’un café où je m’attarde parfois, de menus services me soient encore demandés. Et non pas en tant que professeur agrégé de géographie.

J’étais un vrai élu de terrain quitte à me faire ridiculiser par les éléphants parisiens du PS, quitte à tout sacrifier, quitte à perdre tôt son enfant. Oui, Ludo, jeune, me l’a fait payer. Mes absences, l’ombre d’un père encombrant. J’ai compris mais trop tard.

Certains médias nationaux quand ils consentent encore à s’intéresser à ma modeste personne, me réservent le même sort qu’à Le Drian, Jean-Yves, un ami cher. Ils nous affublent des habits du parfait traître. Pourtant si Hollande et avant lui Jospin sont parvenus à rassurer dirigeants européens, acteurs économiques, c’est principalement grâce à des socialistes comme nous. La deuxième gauche restait quoi qu’on en pense la plus responsable.

C’est cette sensibilité qui a finalement persuadé Mitterrand de renoncer à ses folies économiques dès 1983. Merci Delors ! Un courant de pensée qui vaille que vaille s’est employé à calfeutrer toutes les velléités d’aventures programmatiques en dehors des critères de convergence du traité de Maastricht. Cette gauche a toujours porté le projet de décentralisation. Elle a remis en selle la famille sociale-démocrate après le funeste référendum de 2005 quoi qu’on en pense.

Je ne rougis pas de mon parcours. Mais est-ce vraiment de notre faute si Emmanuel Macron a su, le premier, incarner cette sensibilité en 2017 ? Je m’égare. Je dois aller aux infos.

J’explique rapidement à Françoise mon besoin d’escapade. De l’étage, elle me sermonne quant à mon hypothétique retard. Clara et les enfants dînent ce soir à la maison. J’ouvre déterminé la porte. Je me pose sur le tissu encore brûlant du siège. Je démarre, moteur vrombissant. La C4 patine quelque peu sur le gravier.

Je lance la radio d’un pouce expert. Je passe la clôture du domaine. La C4 rejoint la départementale au bout d’une centaine de mètres. Je descends vers la ville. Cela me revient. J’ai amené une fois Ludo à la Percheronne. Entre deux réunions politiques, une inauguration très certainement, Françoise avait insisté. Je me souviens de sa bouille satisfaite, du chocolat sur les lèvres. Il devait être en élémentaire.

*«  Le taux de participation à 17H, sur le plan national, était de 39.42%. Plus d’un point en dessous du scrutin de 2017. Les responsables des différents partis en présence rejoignent progressivement leurs états-majors. Les analyses des chiffres de ce premier tour ne sauraient tarder. La fébrilité du camp présidentiel risque de se confirmer au regard des incertitudes liées à cette abstention importante. »*

Je change de station. Je ne supporte plus ces commentateurs qui ne savent rien. La nuée de Jazz qui suit m’apaise un peu comme pour les personnages de Jean-Patrick Manchette. Des romans que je lisais à l’Ecole Normale. Mai 68 était passé, les affres du gauchisme également. Overney avait déjà été assassiné. Nous respirions enfin. Rocard venait de nous faire entrer collectivement au PS, 1974.

Je savoure par la fenêtre ouverte le fumet âcre des hêtres qui bordent la départementale. Non pas que j’en ai manifesté la moindre envie mais aucun membre du gouvernement, pas un seul élu local « En Marche » n’a pris le soin de me tenir au courant. Le président et les siens ne se projettent plus dans un temps politique long.

C’est l’époque qui veut cela. Je ne leur en tiens pas grief. A l’heure des réseaux sociaux, des mises en causes virtuelles multiples, la réactivité est devenue une valeur cardinale. Le véhicule plonge sous les branches nues qui couvrent la route. Villiers-Sagrie se précise. Le visage enchanté de mon fils me brusque.

*« Nous allons donc écouter ce « Berlin 1959 » inédit de Duke Ellington. .. »*

Oui, je voudrais rester quelques minutes seulement avec eux. Duke et Ludo. Lui parler du Jazz, si j’avais pris le temps.

**Chapitre 4**

**Commissariat de police d’Avugny. 16H40.**

* Villiers-Sagrie, tu es sûr, Omar ?

Loupian esquisse un bref mouvement de ses lèvres tombantes. Il est comme figé sur le siège de la Capture. Il n’a pas pris le soin de se garer à l’endroit dédié dans l’allée attenante à la maison. Il déclenche mécaniquement ses feux de détresse. Il ne note même pas la déférence de l’homme qui l’a servi à la Crim durant les deux années qui ont précédé la retraite.

* Oui, patron. C’est sur les papiers du prévenu ! J’ai immédiatement pensé à vous.

Omar Belkchich s’est toujours montré loyal et dévoué à l’égard du divisionnaire Loupian. Il s’est isolé dans cet espèce de réduit de la taule avugnisienne. Il n’a pas prêté attention aux murs décolorés, ni au couloir désolé qu’il surplombe. Il gratte le casque spartiate tatoué qui dépasse du T-Shirt indigo. Oui, Belkchich doit énormément au divisionnaire Loupian. Il ne s’étend pas sur le sujet devant les collègues, encore moins après sa promotion au grade de lieutenant. L’ancien supérieur veut en savoir davantage.

* Mais les collègues du SIAT que j’ai aperçu, hier, c’est en rapport avec ton affaire alors ?

Belkchich corrobore d’un timbre presque effacé l’intuition de Loupian.

* Il y a des chances, Monsieur. Après vous savez mieux que moi qu’ils travaillent en free-lance et qu’ils ne tiennent informés que le magistrat. Nous, nous arrivons dans un second temps.

Loupian s’irrite des manières de son interlocuteur.

* Je t’ai déjà dit de m’appeler David et de pratiquer le tutoiement. Je ne fais plus partie de la maison. Pas moyen d’en savoir davantage malgré le juge ?

Le lieutenant des Stups ne moufte pas. Il connaît l’aspect bougon du divisionnaire Loupian. Il revient sur ses pas d’une allure hésitante. Il trouve le divisionnaire drôlement secoué par la coïncidence. Il a préféré céder sa place pour l’interrogatoire à la corpulente collègue de la Financière. Belkchich se demande juste comment la commandant Letica est parvenue à insérer sa réquisition vis-à-vis de ce Munoz. Il entend se renseigner quand même plus tard. Il répond à Loupian, davantage concentré.

* Je vais voir David.

Une voiture ralentit derrière la Capture. Un voisin veut savoir si tout va bien. De dos, Loupian lève son bras flasque pour rassurer l’intéressé. Il coupe les feux. Il abrège l’échange non sans souligner l’importance de l’interrogatoire à venir.

* En tout cas, tu me téléphones dès que tu en as fini avec ce client s’il te plaît. Sinon Inès, ton fils ça va ?

Belkchich expédie les formalités en appuyant sur la poignée en laiton.

* Oui merci. Ce serait bien qu’on voit un de ces quatre non ? Vous, tu, viens prochainement sur Paris ?

Loupian a, déjà, coupé. Le divisionnaire est remué par la nouvelle. Florence Letica fronce ses sourcils charbonneux quand Belkchich pénètre dans la pièce. Au faciès rougi de Munoz, Omar Belkchich devine la tension des échanges en cours. Munoz articule mal.

* J’vous l’ai déjà dit. Je ne sais pas s’il est le propriétaire.

La bouche encore pulpeuse de Letica bouge , à peine, avant de poursuivre.

* Mais c’est quand même Ashrad Najari qui vous a amené dans ce studio ? Qui encaisse les loyers ?

Steve Munoz ne comprend pas l’obstination de la Hendeck à se rencarder sur l’appartement. Il est pris soudain d’un doute. Est-ce qu’elle a vraiment quelque chose à voir avec les deux autres qui le serinent depuis ce matin ? Omar Belkchich adresse un plat de la main à Letica en guise d’excuse de son entrée brutale. Munoz soupire, excédé.

* Mais oui, madame. Vous m’avez demandé tout à l’heure.

Letica louche de ses billes noisette en direction des murs plâtreux. Belkchich n’en rate pas une miette. Elle feint l’exaspération.

* Combien le loyer ? Vous aviez des quittances ?

Steve Munoz regrette plus que jamais son exil imposé.

* Mais c’était entre nous ! En plus, c’était pas mon vrai nom.

Letica lui oppose une respiration sonore. Elle en rajoute. Les effets de son poids, de sa consommation excessive de tabac ou d’alcool fort. Ces travers lui permettent, à elle aussi, de se soustraire, à l’occasion, aux questions embarrassantes. Belkchich est intrigué. Il s’attendait à rencontrer un mec en costume voire une collègue tout aussi coquette quand le chef de groupe lui a précisé que la Financière souhaitait auditionner ce Munoz.

L’avocate sort de sa relative léthargie.

* Madame, il me semble que nous atteignons la limite horaire de cette seconde phase de la garde à vue. Mon client a le droit de se reposer un peu quand même.

Florence Letica opine du chef avec détachement.

* Ai-je le choix, maître ? De toute façon, c’est bien le lieutenant Belkchich qui se charge de la suite.

Un policier en uniforme invite Munoz à se lever. Menotté, ce dernier quitte la salle suivi par l’avocate qui ferme la marche. Belkchich attend l’enclenchement de la porte pour questionner Florence Letica.

* Je ne comprends pas bien cette obsession pour Najari. Ce n’est même pas un élu, comme la mairesse après qui vous courez.

Florence Letica n’estime pas nécessaire de s’appesantir sur ses motivations. Elle s’est construit une idée assez précise de ce Ashrad Najari. Letica maîtrise, pour sa part, les arrière-cours peu ragoutantes et délictuelles de ces ascensions sociales et urbaines tant célébrées. Mais le plus souvent, elle sonde mieux que d’autres ces fulgurantes réussites.

Ces vies s’avèrent davantage contrefaites que réussies, malgré des origines misérables et étrangères tellement scandées. Des pierres qu’une partie des décideurs politico-économiques aiment à jeter dans le jardin d’une France provinciale qui galère de plus en plus, à son tour. Letica a toujours pensé, elle aussi, que gouverner c’est d’abord diviser.

A la différence de cet arriviste de Belkchich, Florence Letica n’est, pour sa part, aucunement fascinée par ce Ali Camara dont il lui a parlé. Elle a bien croisé le type en question, par le biais d’un prête-nom, dans le dossier. Camara a bénéficié, un an auparavant, des largesses de la mairie d’Avugny qui lui a vendu deux immeubles de Luxemburg en dessous du prix du domaine public. Sur l’aimable suggestion de Najari et Christian Graff, l’âme damnée de Moreira chuchote-t-on en ville. La BRDE a été saisie par le Parquet Financier à partir de là.

Letica évacue d’une pirouette l’interrogation de Belkchich.

* Bon t’as entendu comme moi, Omar? Il ne dira rien. Munoz a continué, même pendant la confrontation avec ce SD, de soutenir qu’il avait fait le coup seul !

**Avugny. 18H.**

Christian, « Le Nonce » t’as déposé juste au carrefour. Il est censé repasser dans une heure environ. Les premiers résultats fiables seront alors exploitables. Mais cette participation en berne dans le pays comme à Avugny n’augure rien de réjouissant. Les bureaux vides, pour une fois, ne plaident pas en faveur d’un premier tour réussi. Tu le sens vraiment. Le pronostic du Nonce, une fois de plus était fondé. Au fond, tu l’admires Christian, ton Nonce !

A son propos, tu emprunterais volontiers à tes vieux rivaux communistes cette citation d’Eluard.

* Il n’y a pas de hasard, il n’y a que des rendez-vous.

Il a quelque part tout plaqué pour ta carrière de maire puis de députée. Il a quitté un poste confortable de directeur de cabinet d’une grosse agglomération, dès 2002. Il n’acceptait pas, lui non plus, l’aspiration de votre courant politique centriste par la machine UMP de Chirac et Juppé. Il a laissé son patron renégat, sa bourgeoise infidèle et ses grands enfants ingrats. Et même ce qu’il regrette parfois davantage : Sa douceur angevine. Il a refusé cette routine politique qui dévore la plupart de tes collègues. Ce besoin de fuir le risque tout en espérant les ors républicains les plus nobles.

Oui, le Nonce a essayé la rupture avec sa vie d’avant. Repartir de zéro ou presque. Il s’est installé en banlieue parisienne, à Avugny. Il s’est aventuré, à tes côtés, sur la chasse gardée de la gauche. Il a épousé la superbe Diane. Cette fille du cru d’origine gabonaise lui a donné, il y a bientôt deux ans, un très beau métis. Tu en es la marraine devant dieu. Axel.

Pourtant, les choses avaient plutôt mal commencé. Il t’a initialement sans doute pris pour une fille à robe plissée de Neuilly, le jour où il s’est présenté dans ta mairie. Toi la fille de chef de chantier portugais que tous reconnaissent comme valeureuse à la tâche !

Avec le temps, tu lui as fait découvrir et aimer le 93. La rudesse, les frustrations quotidiennes, la misère souvent. Mais aussi cette indicible chaleur humaine. Lui, non plus, ne s’en est jamais remis. Il a ce truc. Le même qui le porte, le tient. Vous pouvez y arriver encore une fois. Même si c’est la dernière.

Le Nonce ne t’a pas raccompagné, comme d’habitude, sur le pas de la porte. Il redoutait que sa présence physique n’envenime les choses avec Jean-Philippe. Le Nonce a bien compris l’essentiel. Ton mec a prétexté un rendez-vous avec d’anciens collègues après la cérémonie au CAT.

Tu sais pertinemment qu’il est allé sauter cette consultante du boulot. Une bobo qui se planque, surement, entre télétravail et développement personnel. En attendant le chaos, social ou d’extrême-droite. Socialisme ou barbarie préciseraient gauchistes et communistes de tous poils. Mais elle n’a sans doute pas lu Rosa Luxemburg. Ce nom propre reste, à ses yeux, celui d’une cité encore infréquentable du 93 dont tu assures la gestion.

Cette presque quinqua dont il t’a rebattu les oreilles occupe une bonne partie de ses pensées depuis peu. Cette femme posée, réfléchie le chamboule. Ses lèvres pincées quand il l’évoque ne trompent personne. Loin de la sulfureuse étrangère que tu demeureras pour lui et les siens. Toujours.

Ce qui compte c’est que Marius a montré sa joie en brandissant la médaille, tout à l’heure. Ton prince. L’autisme n’a été détecté que vers les deux ans. Le contraste était saisissant avec Anna, sa fausse jumelle. Vous avez consulté. Le verdict est tombé. Tu t’es effondrée d’abord. Puis, tu as fait face, comme toujours. Jean-Philippe en souffre toujours autant. Tu le vois dans ses reproches, emportements.

Tu remontes la rue Mailly, limite abandonnée. Le soleil de plomb fait presque fondre le goudron du trottoir. Les avugnisiens vaquent à leurs derniers moments du week-end. Ton index frôle les lèvres ourlées et sèches. Tu observes durant quelques secondes la suite de maisons. Cette France pavillonnaire que décrivait une des ministres de Macron comme « un non-sens écologique et social » ! N’importe quoi ! Comme si ce genre d’énergumène était prêt à lâcher sa résidence familiale en Bretagne ou dans le Lubéron.

Oui, cette France pavillonnaire que tu voulais d’abord pour toi. Tu l’assumes. Montrer aux parents, à tes frères. Cette allégorie française de la propriété tu as cherché également à l’installer à Avugny.

En banlieue, le projet allait devenir accessible à tous. Tu y as cru. Tes électeurs te soutenaient. Les Ashrad et consorts s’y sont vus. Devenir des gens respectables au-delà du périph. Ils ont oublié, un instant, le boulet des difficultés, parfois des arrangements, des montages inavouables, il est vrai. C’est avec eux que tu as gagné. Tu avais agrégé un certain nombre de soutiens. L’ambassade américaine a même financé plusieurs projets à Avugny.

Du moins au début. L’entrée déserte de la maison te donne le cafard, personne. Jean-Philippe se délecte probablement de la gâterie que lui offre sa collègue. Anna achève son année de Master en Australie. Tu refuses cette solitude. Tu pénètres dans le bouillant salon. Tu te vautres par un brusque soubresaut sur la méridienne. Au moment où tu déboutonnes la chemisette, une notification sur la messagerie sécurisée des responsables de la droite à l’assemblée te surprend.

Christian Jacob, le chef des Républicains, prend des nouvelles.

* Nath, quoi de neuf de ton côté ? Ici, les trouillomètres sont à zéro. C’est mauvais partout ! Sans compter les défections encore à venir.

Tu as brièvement échangé avec les notables de l’ULD. La plupart dans des circonscriptions de l’Ouest de la France. Des scrutins sans enjeux, relativises tu. Cette droite orléaniste tu la vomis à tellement d’égards. Tu en présides encore, pourtant, les destinées pour quelques jours. Tu te fends d’un lapidaire.

* Les candidats prévus sont en ballotage très favorable. Mounier réélu dans la 3ème du Maine Et Loire. Par contre, ici, c’est chaud, je pense !

Jacob se contente d’un smiley de soutien en guise de réponse. Tu soupires en enlevant tes chaussures. Avant que la sonnerie du portable ne fasse apparaître l’un des nombreux numéros d’Ashrad.

* Nath je te dérange ?

Tu répliques aussi sec.

* Du tout ! Qu’est-ce qu’il y a ?

Tu notes son excitation dès les premières syllabes.

* Eh, tu sais, Samir, le chef, là, de ta police ici à Avugny ?

Samir Serata eh comment ! Un ancien syndicaliste gardien de la paix. Il hantait davantage les plateaux des chaînes d’infos continues que le bitume. Avant que tu ne le recrutes et que tu ne le promeuves. Une prime donnée à la diversité, au mérite républicain, appelle-le comme tu veux ! Ce recrutement, en tout cas, fait jacasser et becqueter les éditorialistes professionnels. Tu montres un ton courroucé.

* Oui et alors ?

Ashrad ne mesure pas ou plus le danger. Il triomphe quasiment.

* Eh ben, il est chaud pour approcher le mec du Figaro. Pour le mettre en rapport avec le type qui a travaillé dans la boîte où Reboh avait son emploi fictif.

Tu enroules une boucle derrière ton oreille étonnamment froide. Tu hésites une demi-seconde avant de lâcher.

* Allez, vas-y, Ash !

Il coupe aussitôt. A peine le portable posé sur la table basse, le Nonce rappelle. Tu étouffes presque ta question.

* Alors, l’étendue des dégâts ?

Guttural, Christian assène.

* Reboh est à 39 et toi à presque 36 !

Tu susurres.

* Ton avis ?

Le Nonce se lance dans une élocution confiante.

* Les choses restent ouvertes même si il n’y a pas beaucoup de réserves des deux côtés hormis les abstentionnistes.

Tu évalues les priorités du moment : Temporiser les enquêtes et procédures qui courent sur la gestion de ton bastion électoral. Puis, tu te lanceras dans la contre-offensive.

**4 juin 2005. Conseil National du Parti Socialiste. Hôtel de la Rive Gauche.**

Une chaleur accablante couvre la grande salle de réunion. L’homme, aux tempes légèrement blanchies, visualise un ultime message sur son Nokia.

* Mes parents repartent ce soir. Tu peux finalement passer à l’appart. Tu me raconteras ce qui s’est raconté.

Il se limite à un simple « ok ». Il a même pensé à prendre quelque chose pour l’anniversaire de Ludo, demain. Il patiente depuis une dizaine de minutes à proximité de la tribune. La direction sortante du parti a minuté les choses. Personne n’a vu venir la victoire du non à ce référendum. Pour sa part, il s’est y préparé, ces dernières semaines avec les ténors du PS.

Pour en revenir à la ténébreuse Sofia, il digère, comme il peut, l’équivoque qui demeure entre lui et cette attachée parlementaire. Du haut de ses trente ans, elle est subjuguée par l’ancien secrétaire d’état de Jospin qu’il restera dans l’histoire gouvernementale, par sa culture d’agrégé hors-classe. Tout ce qui lui donne encore un relatif sentiment de toute puissance, malgré la défaite politique des siens.

Il ne saurait expliquer comment l’inenvisageable, quelques mois encore en arrière, lui est devenu possible, vital parfois. Les courbes de la créature l’affolent. Elle le flatte sur tout à chaque fois qu’ils baisent chez elle ou dans un hôtel, pas trop loin de Solférino. Il songe à reconstruire quelque chose avec qui sait peut-être un jour une femme qui le comprend davantage, l’organisation de son existence, ses engagements. La trace qu’il laissera. Il ne veut pas s’attarder dans les derniers regrets.

Françoise le comprend y compris sur ce point, il le jurerait. Le sacrifice familial ou spirituel, elle le pratique depuis suffisamment longtemps. Leurs vies se distendent maintenant, la soixantaine approchant.

Sofia lui a avoué son coup de cœur pour un jeune maire de banlieue.

Oui, même cela, il l’a avalé. Il sait d’avance que l’heureux élu, mis en avant par Fabius dans les débats référendaires, sera liquidé politiquement, au nom d’une improbable synthèse, de nouveau. Hollande lui a confirmé que les contacts avec plusieurs tenants du non se révélaient prometteurs. L’éphèbe de banlieue en sera quitte pour réintégrer la magistrature qu’il n’aurait, du reste, jamais du quitter.

La réussite politique ne se mérite pas et s’improvise encore moins. Il en parlera, à l’occasion, avec David qui appartient à la même section que le freluquet. Il plonge dans ce trauma qui le place parfois dans un état d’urgence à vouloir accélérer les évènements. Mais d’autres enjeux, passions, l’appellent à cet instant.

L’ambiance devient électrique. Les camarades s’invectivent, se narguent. Une odeur fétide émane de la veste du secrétaire de sa fédération, posté sur la gauche. Il distingue David dans l’assemblée. Faire un point ensembles. Il lui décoche un clin d’œil. Le divisionnaire Loupian, en dépit de son opposition à la constitution européenne, s’est montré discret depuis quelques temps. Et pour cause…

La direction du Parti a demandé à ses soutiens, dans la salle, d’assurer la claque après chacune des interventions des partisans du oui à la constitution européenne. Histoire de montrer à Fabius, Mélenchon ou Emmanuelli qui détient encore les clés des instances. Les ex-rocardiens, les strauss-kahniens sont mis à contribution. Il se concentre sur l’orateur qui achève son intervention d’une intonation râpeuse.

« *Je crois qu’il faudra un congrès, peut-être, mais cela doit être un congrès d’ouverture, un congrès de rassemblement, un congrès qui a vocation à refonder la ligne du Parti Socialiste, cela ne peut être en aucun cas une manœuvre d’appareil.*

*Merci mes camarades. »*

Henri Emmanuelli quitte la tribune de son allure pataude. Il ne l’applaudit pas. La bouille de François Hollande, assis auprès des membres de l’ancien secrétariat national, vire à l’écarlate. Le premier secrétaire s’apprête à faire valider l’éviction de Fabius et de ses proches de la direction du PS.

Une atmosphère de meeting se précise dans les travées. Les responsables s’interpellent en dehors des débats. Un bateau déstabilisé. Bien entendu, il a soutenu la plainte qu’ont tenté d’instruire plusieurs membres du bureau national vis-à-vis des sections associées, de près ou de loin, à des initiatives pour le non au référendum. Les opposants au traité ont tenu bon jusqu’ici.

Le président de séance annonce, enfin, la prise de parole de Jean-Marie Guérin, l’ancien secrétaire d’état de Jospin qui s’avance vers la tribune. Mais surtout, le maire de Villiers-Sagrie s’apprête à anéantir les dissidents qui ont durablement affaibli le parti. Il débute dans un espèce de spasme.

*« Juste un point d’ordre, mes camarades. Avant de reprendre nos débats de fond. Notre bureau national de la semaine a décidé de saisir notre commission nationale des conflits concernant plusieurs sections du parti qui n’ont pour leur part rien trouvé d’anormal de se montrer publiquement et dans la presse avec des adversaires avérés du Parti, qu’il s’agisse de vieux staliniens ou de trotskystes, afin de lancer la campagne pour le non au traité constitutionnel. Et ce moins d’une semaine après le résultat sans équivoque de notre scrutin interne dont François, notre premier secrétaire, a pris l’initiative.*

*Au nom de la commission des conflits que j’ai l’honneur de présider, nous allons engager des investigations dans les fédérations concernées qui donneront lieu à un rapport national et qui sera présenté à un prochain conseil national.*

*Chacun et chacune d’entre nous doit prendre ses responsabilités.*

*Pour conclure, je me bornerai juste à citer Léon Blum, à la fin du congrès de Tours « pendant que vous irez courir l’aventure, il faut que quelqu’un reste garder la vieille maison ». Oui, Laurent, Jean-Luc, Henri, une chose est de s’afficher sur des tréteaux politiques différents des nôtres avec d’autres formations de gauche, c’en est une autre de rompre instamment avec nos règles collectives aussitôt qu’un résultat ne nous convient pas et de faire cause commune avec des ennemis séculaires du Parti ».*

Guérin, non seulement, entend signifier aux dissidents les plus téméraires qu’ils n’appartiennent plus à la vieille maison, à ses putatifs dirigeants, mais surtout qu’ils demeurent de la piétaille militante. Surtout, les grandes manœuvres des chefs du oui et du non sont censées se dérouler à partir de maintenant.

Des applaudissements diffus montent de la salle.

Un peu plus tard, sur les marches en marbre de l’hôtel, au milieu de la nuée de dirigeants et de journalistes, David lui presse l’épaule.

* Bon, on va essayer d’oublier tous ces mauvais souvenirs non ? Ca te dit qu’on aille boire un verre ?

Les hanches sinueuses de Sofia l’obsèdent.

* Une autre fois, David ! J’ai rendez-vous. Tu en profiteras pour me parler de ton boulot.

Le commissaire Loupian lui lâche une grimace de reconnaissance. Sans l’intervention de Jean-Marie, il y a trois ans, le SIAT serait demeuré un objectif inaccessible.

**Chapitre 5**

**Commissariat d’Auvugny. Seine Saint-Denis. 21H10.**

*« Il apparaît souhaitable, de notre point de vue, de solliciter une nouvelle extraction du suspect, dans le cadre d’une GAV afin de le confronter aux éléments que nous aurons recensé entre temps quant aux modalités de son occupation du logement attribué à Ashrad Najari ».* Florence Letica n’éprouve pas le besoin de relire la conclusion du rapport. Elle enregistre le fichier. Dès toute gamine, elle a su composer ses textes d’un trait. Les profs de français ne l’ont jamais remarqué. Elle n’a jamais eu l’écriture laborieuse contrairement à nombre de gradés.

Elle arrive, cependant, à gérer cette énième injustice professionnelle.

Letica a investi la table et la chaise en plastique positionnées à proximité du distributeur à café. Des fonctionnaires de la taule ou de passage y sont passés sans trop y lanterner. Elle s’est affranchie des politesses usuelles, sans excès.

Elle adressera le rapport au patron, de chez elle, en espérant qu’il ne tardera pas à le ballotter à la juge. Grâce au carreau ouvert, la verrière, de l’autre côté de la rue, s’offre à son visage raviné. Le ciel rosé d’une soirée d’été enrobe la bâtisse. Elle inspire avec difficulté. L’ambiance corsetée du commissariat au moins autant que la chaleur lui pèsent. Elle a pourtant décidé d’y faire face. Elle se déride seulement quand Belkchich sort de la salle d’interrogatoire.

Le lieutenant des Stups en hoquette d’effarement.

* Tu, t’es toujours là, Florence ?

La commandant Letica affiche une moue de doute dans sa réponse.

* Je ne voulais pas traînasser pour le rapport. Tu connais la hiérarchie !

Les mains épaisses de Belkchich saisissent les extrémités de la table. Il opine de la tête sans conviction. Letica remarque les pommettes du collègue qui se creusent. Belkchich attaque d’un timbre éraillé par l’interrogatoire de Munoz.

* Et alors ? T’es satisfaite ? C’est bon pour vous ?

Florence Letica se raisonne. Son instinct la dupe rarement dans ce genre de confrontations. Derrière la façade de l’athlétique lieutenant, elle présume d’une existence contrefaite également. Elle suppute l’enfance modeste dans une banlieue sensible, le mérite d’autant plus grand de gravir les échelons de la police, sans compter la présence d’une famille en papier glacé pour les dimanches et jours fériés. Letica se contente d’une sortie narquoise.

* Pas complètement décourageant, on va dire. Je vais demander Parquet National Financier une seconde audition de Munoz.

Une suée surprend Letica entre le tissu sergé de la tunique et sa cuisse. Laissant paraître ses dents cuivrés, Belkchich questionne.

* Mais pourquoi ? Il n’a pas l’air d’en savoir davantage plus sur ton Najari que sur mon SD ?

Essoufflée, Letica parvient cependant à s’esclaffer

* Afin de connaître encore mieux les relations immobilières entre Najari et Munoz, pardi.

Le lieutenant des Stups écume devant le mépris manifesté par la commandant de la BRDE. Une goutte de transpiration perle sur la peau de son front. Il est résolu, pour de bon, à enquêter sur le parcours de la quinquagénaire faussement désabusée. De toute manière, les vérifications demandées n’ont rien donné lors de la confrontation entre ce Munoz et SD. Cela lui laisse du temps. Letica frictionne sa tempe encore brune et demande.

* Donc c’est clôt pour vous ? Tu ne m’interdis quand même pas de faire un saut dans ton burlingue au Bastion si j’ai quelque chose qui peut vous intéresser ?

Faute de mieux, Belkchich demeure, malgré tout, happé par la figure de Camara. Deux semaines que ce dernier a fui à Dubaï dans la suite qu’il s’est achetée sur zone. D’après les déclarations fiscales auxquelles a réussi à avoir accès l’officier de la brigade des Stups, les revenus de l’ami d’enfance de Najari proviennent exclusivement de judicieux investissements dans la pierre francilienne.

Pour l’essentiel, il délègue son activité principale à des petites mains bien implantées dans Avugny et ses environs, SD en tête. Camara, à l’instar de ses alliés ponctuels ou concurrents, se consacre presque exclusivement au blanchiment surtout immobilier. En parfait autodidacte, il a appris les montages, l’entregent auprès de conseillers patrimoniaux douteux, les prête-noms, sans parler des participations croisées.

Madoff n’a qu’à bien se tenir.

Selon ce qu’il a pu recomposer avec le groupe, Ali Camara mène la vie classieuse d’un nouveau riche de la rue du Faubourg Saint-Martin. Il évolue entre sa femme, deux mioches en école privée catholique et ses nombreuses maîtresses. Un homme de foi qui se respecte, ricane intérieurement le lieutenant des Stups.

Bien qu’il se déclare musulman pratiquant, Belkchich nourrit d’autres inclinaisons spirituelles pour sa part. C’est le divisionnaire David Loupian qui l’a initié à un courant philosophique dont il ignorait jusqu’à l’existence quand il végétait encore dans sa ZUP de Ronchin. Belkchich apprécie, à ce moment précis, le chemin accompli. La mère serait tellement fière. Il éponge, à l’aide d’un morceau de papier, son menton huileux avant de reprendre.

* Ca m’étonnerait mais merci de l’attention en tout cas.

Letica y va d’un furtif.

* Moi, je me rentre, alors.

Elle se lève, range l’ordinateur portable dans la sacoche à l’effigie de la Financière. Un fumet de tabac émane de ses frusques. Belkchich contient son dégoût d’un froncement nasal. Letica attaque le corridor crasseux qui la conduit vers la sortie. Munoz, Moreira, Camara, les stups, Najari. Et puis soudainement ce bled improbable s’invite dans des synapses endolories. Villiers-Sagrie. Elle ignore pourquoi. Elle s’en remet pourtant à cette pulsion naturelle.

Elle ajuste ses écouteurs en traversant le passage clouté.

*« La majorité présidentielle baptisée « Ensemble » a donc recueilli 25.76 % des suffrages ce dimanche. Elle est suivie de près par la coalition de gauche, la NUPES, qui totalise environ 25.66% des votes. Le Rassemblement National avec ses 18.68% devance très largement les Républicains et leurs différents alliés qui peinent à dépasser les 10%. Ce qui caractérise ce scrutin reste une abstention historique de 52.41%. La très faible participation risque de peser fortement sur l’issue du second tour sans qu’Emmanuel Macron soit assuré de disposer d’une majorité absolue à l’assemblée nationale. Si la première ministre, Elisabeth Borne, se trouve en ballottage favorable dans le Calvados, deux ex-ministres de la majorité Jean-Michel Blanquer et Emmanuelle Wargon ont été sèchement éliminés dès aujourd’hui… ». »*

Le dégradé de rose du ciel s’est estompé. La verrière de tout à l’heure est plongée dans la pénombre. Une nuit étouffante de plus est tombée sur Avugny. Le divisionnaire Loupian décroche à la première tonalité. Belkchich se surprend de son ton comminatoire.

* Avant toute chose, Divisionnaire, si tu peux te renseigner sur une commandant Florence Letica qui gratte à la Financière….

**Villiers-Sagrie. Département de la Sarthe. Le lendemain.10H30**

Je gare, à l’instant, la C4 à proximité de l’ancienne voie ferrée. Villiers-Sagrie a tellement changé. La rosée matinale habituelle dans le secteur s’est dissipée. Je chausse ma casquette. Je sors. Le gros bourg industrieux et agricole des années 50 s’est mué en une ville en voie de tertiairisation intégrale, d’autant plus après la pandémie. Un flot continu de bobos parisiens qui n’en peut plus des surfaces limitées dans l’est de la capitale débarque.

Cette nouvelle population voudrait renouer avec des choses simples mais sans rogner sur son sentiment urbain de supériorité. Le prix du foncier flambe. Ici, personne ne solde sa nostalgie. Même de cela, Olivier Nélac évite de me parler. Pour ma part, j’ai organisé un rendez-vous décisif. Un éclairage que j’espère obtenir, enfin, mais sans rapport avec l’évolution de Villiers. Ma ville. Celle de Ludo quoi que pensent les gens, désormais. Nous l’avons mis en terre au cimetière de La Buze, à quelques mètres d’ici. Il repose aux côtés de la mère de Françoise. Ils s’adoraient ces deux-là.

J’arrive encore difficilement à me le formuler aussi distinctement. Il ne me reste de ce jour maudit que l’accolade fraternelle de David au moment des condoléances.

Telle une défiance aux incertitudes de la période, je considère de mon point d’observation deux vestiges de temps plus anciens. Sous le ciel azur, à gauche, trônent d’abord les murs nus des anciennes papeteries Nader. Les souvenirs me saisissent. Des effluves de soude saturaient nos naseaux de chenapans d’après-guerre. Puis, bien plus tard, en 1996, je renifle l’odeur de friture des barbecues, les calicots de la CGT, l’occupation du site par les grévistes. Député de gauche dès cette époque, je me suis, bien entendu solidarisé avec les 568 salariés laissés finalement sur le carreau.

Dans les faits, j’ai seulement participé à l’accompagnement d’un schéma de réorganisation industrielle. La liquidation avait été validée de longue date sous Bérégovoy. Au nom du grand marché européen, ce mirage mort-né du fait de la couardise, pour ne pas dire plus, des gouvernements européens vis-à-vis de leurs opinions publiques. Nous en avons vérifié les résultats lors du référendum de 2005.

Ils ont toujours refusé d’expliquer, d’argumenter. Ces barons, éléphants socialistes parisiens et bien nés, se dispensaient du peuple qu’ils n’ont jamais côtoyé au final. N’est-ce pas Fabius ?

Le catho de gauche que je reste n’a jamais compris que ses petits camarades du PS aient oublié, à ce point, les enseignements du grand Pierre Mendes-France. Gouverner c’est convaincre et choisir. De mon côté, j’ai fait mine d’arracher au ministre d’alors un saupoudrage de compensations indemnitaires dérisoires, de plans d’aide de retour à l’emploi vains.

Nous l’avons payé cher depuis. A Villiers-Sagrie, comme dans le pays, les ronds-points étaient occupés les samedis, il y a moins de trois ans encore. Cette droitisation continue de la société ouvre, à plus ou moins long terme, les portes du pouvoir à la famille Le Pen.

Les Sneakers platine de mon visiteur craquent sur les cailloux blancs du sentier. Je me tourne. Il affiche sa pose moqueuse dans son costume. Nicolas Pelleter, le maire de la petite commune voisine de Broissaye approche.

* Alors, le Gué, pas trop déçu du résultat des élections ? Ca va être compliqué pour notre cher président !

Il m’adresse une poignée franche. Je l’ai toujours apprécié, Pelleter. De la même génération qu’Olivier et Ludo. Je dédramatise en lui serrant vigoureusement la main.

* Ici, ce ne devrait pas être compliqué pour notre candidat. Votre avocate, elle, elle n’a plus de réserve !

L’expression initiale d’amusement du vice-président de l’agglomération chargé des questions de la jeunesse et du sport cède la place à un air soucieux. Je l’ai interpellé, hier, juste après qu’il ait remis son trophée au vainqueur de la course cycliste. Il a confirmé que les choses n’allaient plus avec Olivier. Encore moins depuis que Fabrice Sorin avait hérité d’un maroquin à l’agglo. Il baisse la tête. Il débute d’un timbre hésitant.

* Ce n’est pas pour cela que tu voulais qu’on échange ?

Je le fixe. Puis, mon regard bascule vers l’autre vestige du Villiers du temps jadis. Des constructions autrement plus récentes pour le coup. Le lotissement des Tilleuls, ma réalisation. Là encore, le parfum d’un passé heureux me perturbe. Je récuse cette phrase, prêtée à Prévert, selon laquelle on reconnaît le bonheur au bruit qu’il fait quand il s’en va. Le mien s’est dilué à petit feu, de façon ordinaire, avant l’ultime coup. Je demande d’une voix claire.

* Qu’est-ce que c’est cette histoire de caméras de surveillance ? Pourquoi vous en demandiez tous sauf Olivier, dans l’agglo ?

Nicolas Pelleter se tait. J’ai l’impression qu’il rumine face à ma perplexité.

* Si ce n’était que ça…. Trop longtemps que ça dure !

J’attrape un galet et le jette sur la pelouse vide qui serpente vers l’ancienne papeterie.

* Explique-toi, Nicolas !

L’attaché territorial de profession triture ses moustaches torsadées.

* Les soucis ont commencé, il y a deux ans, quand nous avons appris que l’installation d’une gendarmerie à Villiers avait été annulée.

Les bras ridés m’en tombent.

* Comment ça ?

Pelleter semble excédé de raconter une énième fois la même histoire.

* Après le mouvement des gilets jaunes, avec les débordements ayant eu lieu dans le secteur, Castaner aurait proposé la mise en place d’une caserne à Villiers. Ca aurait été une très bonne chose pour le territoire !

Je me maîtrise moins qu’avant la mort de Ludo. Je peste.

* A qui Castaner a proposé ? à Olivier ?

Pelleter confirme d’un hochement de tête. J’expulse mon début de rancune sans aucune retenue.

* Il ne m’a rien dit ce petit con ! Pourquoi ?

Pelleter ouvre grand ses lèvres.

* Tu étais en fonction encore. Mais je te rassure, à nous, non plus ! Un camarade du PS a appris fortuitement l’existence du projet par la préfète en personne.

Je tente de lui dissimuler ma stupéfaction. Par des réflexions plates, un ou eux sujets de diversion quant à la situation locale. Il a appris, cependant, lui aussi, à me situer sans aucun doute possible. J’envoie les formules habituelles. Puis, je lui donne congé. Mes yeux encore humides plongent à nouveau vers Les Tilleuls. Je discerne l’enseigne de la Pizzéria qu’a cru bon d’y créer Sorin, en marge de son activité immobilière.

Oui Les Tilleuls, c’est moi entre autre. La mise en place de la mixité sociale à une échelle humaine, demeurait le projet initial, la Loi SRU du communiste Gayssot. Une époque bénie où le côté bâtisseur du maire s’alliait au vernis moral des valeurs humaines sans compter les subventions de l’Etat qui tombaient comme à Gravelotte.

Les smicards et rmistes de la région ont peuplé les premiers le quartier en question. Inauguration en grande pompe. La gauche plurielle se montrait triomphante. Un vrai succès. Le tout avant que les premières familles franciliennes n’emménagent vers 2002-2003. Je dois revenir sur ce passage de ma carrière politique dans le carnet en Moleskine. J’ouvre la porte de la C4. Je me fige dans l’habitacle. Je n’ai jamais raconté tout cela à Ludo. Des plombes que nous ne nous intéressions déjà plus l’un à l’autre. Des larmes glissent sur ma peau grasse.

Oui, je rattraperai ce que je pourrai avec son fils, Adam. Je le jure. Il est même parvenu à nous faire rire le gosse, moi et Françoise, au dîner, hier. Mais il faut que j’en sache davantage sur ce que trame Nélac. Je ne l’appelle plus par son prénom, désormais.

David Loupian déstabilise mes divagations intérieures.

* Allo, Jean-Marie ? Steve Munoz, ça te parle ?

**Avugny. 24, avenue Louise Michel. Une heure plus tard.**

SD considère le bâtiment du côté opposé de l’avenue. Il a presque oublié sa convocation de la veille. Il redoutait les questions des Schmidts. Mais le keum d’Ahsrad n’a rien craché. Son mètre quatre vingt cinq et son allure élancée, lui confèrent, dans son costume en toile, la décontraction nécessaire à l’affaire de l’heure. Son voisin Mouf, ou Mustapha Saidi pour l’état-civil, semble, lui, autrement plus boudiné dans sa chemisette nacré de chez Louis Vuitton. Le pantalon sans pince serre également Mouf. Les joues compactes s’empourprent au moins autant en raison de son obésité avérée que du fait de la température galopante. SD se concentre, sur les murs lépreux de l’immeuble. Il y va d’un autoritaire.

* C’est au troisième ! Askip, le type veut vendre. On fait genre d’être intéressés et puis on lui dit un truc du style c’est mort ton prix, là.

Le faciès de Mouff s’embrase davantage encore au moment de traverser l’avenue. Il déboutonne le haut de la Louis Vuitton. Il se contente d’un poussif.

* Despi, stp! Ca prend sa vie d’essayer les costumes, de voir avec le traiteur. Tu sais, le cousin de Nassim ?

SD ébauche une vague mimique en appuyant sur l’interphone.

* Ah c’est vrai, Frère, j’avais zappé tu te maries cette semaine ! Tu vas enfin te poser. Ta daronne doit être fière.

Les prunelles olive de Mouf s’enluminent de satisfaction. Il ajoute juste.

* T’as raison, gros ! J’suis déter avec Anissa. Fini le mode dalleux ! Un peu de moula au tiéquar et je m’achète un truc. Tranquille !

Des grésillements se font entendre dans l’écouteur avant qu’une voix fatiguée ne marmonne.

* Bonjour, c’est pour la visite ?

SD éclaire son timbre banlieusard. Il opte pour une diction rapide.

* Oui, monsieur N’Guyen ! C’est la société de courtage SPI, comme convenu. Nous venons pour le compte de notre client.

Les deux compères essuient un catarrheux.

* D’accord. C’est au troisième gauche. C’est ouvert !

Mouf et SD s’avancent sur le carrelage du passage couvert les menant à la cour exigu de l’immeuble. Ash a dressé le tableau à SD de manière sommaire. Le type, accablé par les charges factices du cabinet de syndic qui charbonne avec eux, cherche à tout prix à vendre. Mouf distingue la porte ouverte à tout vent. Il la pousse et la tient pour son complice. SD poursuit l’échange précédent d’un ton plus grave.

* Y a moyen, Inch Allah !

Ils constatent la rouille et l’humidité qui rongent le hall minuscule du bâtiment. Ils entament de leurs pas lourds l’ascension des marches de bois crevassées. SD songe que pour tous les immeubles, contrôlés par leurs soins, le montage reste identique. L’achat de quelques lots au départ loués pour un billet de la main à la main à des toxicos, à des épaves, en tous genres, du secteur, constitue la première phase du plan.

En complicité avec le patron véreux du cabinet de syndic, lui-même propriétaire de plusieurs taudis, il importe, ensuite, de faire basculer les charges générales de l’immeuble sur les « vrais » propriétaires. Les couler, enfin, financièrement avec des appels de fond démentiels demeure l’ultime étape de l’affaire.

Comme dans le cas d’espèce, ainsi, le dénommé N’Guyen n’a eu d’autre choix que de mettre en vente son studio afin d’éponger ses dettes, de calmer les huissiers.

SD et Mouf ne prêtent pas attention, en montant, aux raccords fuyards. Ils ignorent aussi les murs maculés de restes d’aliments, les fils dénudés au sol. Ils connaissent la musique. Ash et Ali, leur ont expliqué, pour chacun leur partition. Ali blanchit par l’investissement avec des associés la plus grande partie de l’oseille. Ashrad se limite, de son côté, à attirer les amis investisseurs vers ces bidonvilles verticaux de l’avenue Louise Michel afin de faire de belles culbutes financières.

Le garde-corps de l’escalier tient à peine. Un grand asiatique, vouté, se présente dans l’embrasure de l’entrée. Il tend sa main tavelée qu’aucun des présumés courtiers ne saisit.

* C’est vous pour la vente?

Les fins sourcils de SD se réhaussent.

* Oui, moi c’est Sofiane.

Mouf a, déjà, pénétré dans le studio. Le fameux N’Guyen trottine derrière lui en triturant sa queue de cheval. Mouf se retourne au bout de quelques secondes. Il affiche une moue perplexe. Puis il commence.

* Vous en demandez pour combien déjà ?

Dans ce qui s’apparente à une supplique, l’asiatique mange presque ses mots.

* 95000, négo, négociable !

SD le surprend en bombardant sa phrase.

* Vous le vendrez pas. 45000 c’est tout. Sinon y aura rien !

Mouf abonde d’un ton nettement plus familier.

* Miskine, le schlag, il est même pas au courant que la mairie va l’empêcher d’empocher la thune qu’il veut.

N’Guyen ne relève pas la provocation. Il invective Mouf de l’index.

* Ca, ça, je le sais. On me l’a dit qu’ils ne nous laissent pas vendre car c’est soi-disant trop cher. Comment je fais moi ? J’ai un avocat, vous pouvez leur dire.

SD ironise, en s’éloignant, dans le couloir.

* Eh, l’ancien, tu devrais commencer par mettre dans ton annonce que t’es en administration provisoire.

N’Guyen s’époumonne.

* Et, alors, j’ai le droit de vendre quand même.

Du pallier, Mouf conclut de sa voix forte.

* Si tu baisses pas ton prix et que tu trouves un pigeon pour acheter, la maire elle va te préempter. Tu connais ?

Quelques minutes plus tard, SD, au volant, pense encore au type, à ce Munoz. C’est du lourd. Ashrad n’a pas menti. Munoz a géré sa GAV. Mouf s’insère dans l’Audi aux côtés de son complice.

* Eh, frérot, si tu savais les bifs que j’ai du sortir pour cette salle de mariage à Ris-Orangis.

**Chapitre 6**

**13 juin 2022. Avugny. 18H00**

Tu t’es postée, droite, au centre de la salle municipale que tu as fait vitrifier, il y a un an*. « Les amis avugnisiens du Portugal*» disposent d’égards particuliers, la moindre des choses. Les plus âgés de l’assistance attendent sur leurs chaises d’osier. Ta mère secoue avec énergie un éventail aux couleurs de la mère patrie. Son visage empâté est comme imprégné de fierté en dépit du résultat de la veille. En dépit de l’incertitude sur ton couple, de ton rôle de mère et de femme. En dépit de tout, en somme. Certes systématiquement de manière discrète, elle t’a toujours soutenue dans tes entreprises.

Tu es bouleversée. Tu aimerais figer l’instant présent. La suite des évènements te paraît limite superflue. Tu choisis de t’exprimer en français pour montrer l’exemple. Comme en famille, comme à l’école, à l’université. L’intégration républicaine reste un sacerdoce chez les Moreira.

*«  Bom Dia à toutes et tous,*

*Je tenais particulièrement à être parmi vous à la veille des vacances d’été. Je sais que beaucoup s’apprêtent à partir au Portugal sous peu.*

*Un grand merci encore à l’association, à son bureau, qui font tant pour la ville d’Avugny. Nous savons, dans notre communauté, peut-être plus qu’ailleurs, le prix de l’effort, de l’investissement.*

*Nous aurons l’occasion de discuter de tout cela, tout à l’heure, dehors autour des succulentes petingas que nous a préparées Paulo.*

*Je souhaitais juste vous rappeler, en tant que députée et maire, qu’une dernière échéance nous attend le week-end prochain avant nos congés bien mérités. Si comme je l’entends, dans mes tournées, sur les marchés, lors de cette campagne électorale, les avugnisiens sont attachés à un certain bien-être dans notre ville, il importe de le préserver.*

*Bien que ces élections législatives peuvent vous paraître lointaines, elles impactent directement notre quotidien. Ici notamment. En termes de moyens, de soutiens financiers ou autres. Aussi, le moment est venu de savoir si nous voulons continuer à aller de l’avant, continuer à améliorer notre cadre de vie. Ou si l’heure est venue de retomber dans les heures grises d’une banlieue fermée, verrouillée par le Parti Communiste. C’est le choix que nous allons faire pour nous, nos enfants et petits-enfants.*

*Vous savez, mes amis, les noms de partis, de candidats, les étiquettes peuvent changer avec les années mais pas les programmes. J’espère que vous vous en souviendrez ainsi que du travail que j’ai eu l’honneur d’accomplir avec mon suppléant Christian depuis bientôt vingt ans.*

*Je vous remercie de votre attention, obrigado ! »*

Le flot des applaudissements fait plus que de te tenir. Il te porte littéralement. Tu vas la déchirer cette Reboh. Comme tous les seconds couteaux que la gauche t’a opposés depuis que tu as pris la mairie. Ta mère pleure. Ta poitrine tangue. Tu peux gagner encore.

Marco, le président, t’embrasse.

* Merci, pour tout, Nathalie !

Tu admets que tu t’es engagée en politique pour ça. Tu te souviens que tes premiers émois militants se sont d’ailleurs déroulés à cet endroit. Un dimanche d’avril, tu as vu, le jour en question, ton père et tes oncles s’émouvoir, dans la salle commune, devant ces jeunes et beaux capitaines qui distribuaient, à la télévision, des œillets au peuple enfin libéré.

Tu as palpé la politique, la vraie. Celle vous qui change. Les luttes ultérieures entre les communistes, Soares et Carvalho te sont toujours apparues, elles, plus nébuleuses. Ta mère serre d’une main tremblante son crucifix en se levant. Elle est submergée par les félicitations, les remerciements des plus anciens. Tu te retournes pour ne pas succomber. Un trentenaire, en costume traditionnel, s’adonne à sa cavaquinho. Un air grave mais plutôt plaisant se diffuse.

Le tumulte ambiant, ressassant nouvelles et anecdotes, t’invite à sortir sur le gazon où sont disposés les barbecues. Paulo et quelques amis s’affairent autour des grillades et apéritifs. Lorsque ton regard oblique vers la salle tu percutes sur le fait que le musicien à la cavaquinho ne t’a pas quittée des yeux. Tu apprécies l’effet de ce Combishort satiné que tu t’es offert, il y a peu. En dépit d’un fessier un peu trop rebondi, tu n’en es quand même pas au stade de la culotte de cheval. Tu te rassures.

Tu saisis une coupe de rosé sur la table. Tu portes le verre à tes babines humides sans quitter ton musicien des yeux. Tu as eu la dent dure avec les communistes tout à l’heure. Quelque part, ils t’ont tout appris à Avugny et ailleurs. Quand ils servaient encore à quelque chose….Ce maillage syndical, politique, culturel opiniâtre d’un territoire. Puis la gauche est arrivée aux affaires, dans les années 80. Ils ont progressivement tout laissé à l’abandon. Mais le maillage, lui, n’a pas bougé.

Tu as compris, avant tous les autres, qu’il fallait l’utiliser, en te faisant inviter aux parties de dominos des associations d’espagnols de moins en moins républicains. De plus en plus à droite pour leurs responsables. Tu as honoré les italiens d’Avugny de ta présence à leur pizza annuelle. Juste, la jeunesse de la ville t’a résisté durant un temps.

Le musicien t’adresse un net clin d’œil ce coup-ci. Tu rougis sans savoir s’il s’agit d’une réaction à cette fugace marque d’intérêt ou si ce sont les vapeurs de l’alcool. La silhouette du Nonce, en bras de chemise, se précise subitement sur le parking attenant au gazon. Il te fait signe de te rapprocher d’un mouvement de l’index. Tu titubes quelque peu en atteignant le grillage qui vous sépare. Il semble inquiet et comprends que tu vacilles. D’une élocution hésitante, tu commences.

* Ca va pas ?

Sa mâchoire se relâche.

* On dirait que tu n’as pas bu que l’eau, Nath ! Mais c’est pas de ça dont j’ai à te parler.

Tes épaules se baissent. Tu essayes de te reprendre.

* C’est-à-dire ?

Il fixe le gazon brûlé

* Le type de l’ascenseur est incarcéré depuis ce matin. Il s’agit d’un condamné pour trafic de stupéfiants qui était en fuite. Notre ami du barreau a réussi à contacter son avocate. Je ne sais rien d’autre.

Tu cherches à ne pas accuser le coup. Tu sélectionnes même tes mots.

* Mais trafic de Stups, comment ça ?

Le Nonce renifle.

* Je n’ai pas le détail. Il s’est tiré avant son interpellation en province. Et, surtout, il a été aidé manifestement.

Paradoxalement, tu te remplumes. Le nonce a oublié de t’annoncer quelque chose. Tu le vois perturbé, en proie au doute. Tu lui demandes doucement.

* Je suis certaine qu’Ali Camara fait partie des bons samaritains qui se sont portés à son secours. Rien d’autre ?

Il est secoué.

* C’est déjà bien assez! Ah si, j’allais oublier…Le mec de la banque de l’emploi fictif de Reboh, il est ok pour nous rencontrer demain.

Tu lui balances ton expression que tu crois la plus ravageuse.

* Il y a donc matière à……

**Villiers-Sagrie. Domaine d’Yrbon. 19H00.**

J’arrache les herbes sauvages à l’arrière du domaine, déterminé. Quelques chardons résistent à mes gants. Je veux terminer de remplir le dernier sac à déchet. Un soleil déclinant s’invite dans la partie. Des moments qui me soulagent, un peu. Une fois l’opération accomplie, je charge le sac dans la carriole arrimée à la C4. Des travaux de jardinage auxquels je me livre de bonne grâce. J’ai revêtu pour l’occasion la combinaison d’aviateur du père de Françoise. Il a servi dans l’armée d’Afrique. Les différentes tâches terreuses, de rouille, insérées dans la toile, témoignent à elles seules de mon statut de jardinier ou de bricoleur du dimanche.

Je n’y ai jamais dérogé en dépit des responsabilités politiques qui m’enserraient progressivement. Une façon comme une autre de donner le change aux langues vipérines locales, celles-ci devisaient sur mon éloignement de la base, des problématiques rurales. Quelque chose de très catho, finalement. Le « *Tu gagneras le pain à la sueur de ton front* » ne s’est jamais vraiment éloigné de ma personne. Comment pouvait-il en être autrement ? Les plus jeunes n’imaginent pas le poids des traditions au sortir de la dernière guerre quoi qu’on en pense.

C’est la raison principale pour laquelle, l’adolescence venue, je me suis précipité, comme Françoise, dans ce mouvement de déconfessionnalisation des organisations chrétiennes. 1964, la CFDT…. J’ai renoué avec certains auteurs inspirant notre courant comme Emmanuel Mounier. Le personnalisme, je suis devenu incollable sur le sujet.

Avec le Mozart de la Finance que nous nous sommes choisis à l’Elysée, cinq ans en arrière, nous avons quand même pris du recul par rapport à ces vieux principes. Nous la deuxième gauche comme nous nous désignions au début. La gauche américaine tâclaient les mitterrandistes dès le congrès de Metz, en 1979. J’avais vingt-sept ans.

Il me revient devant l’herbe arasée par ma tonte du jour qu’il s’agit là un des seuls moments passés que Ludo a aimé partager avec moi. Ses rires me poursuivent jusqu’au début de l’adolescence. Souvent, nous édifiions un bourrier tout une après-midi avant de l’enflammer sous le regard heureux de Françoise. L’odeur enivrante de l’herbe brûlée nous réjouissait. Des années 80 où les écolos ne nous avaient pas encore interdit légalement ces brefs instants de retrouvailles.

Oui, ce Steve Munoz qu’a évoqué David , tout à l’heure, me parle. Comme des centaines de gamins durant mes différents mandats d’édile de Villiers, le garçon a passé une partie de son enfance et toute son adolescence au foyer de la rue Jules Vernes. Je me souviens vaguement de paperasseries administratives que j’ai signées à son propos. Une jeunesse noire comme le charbon avec une condamnation à la clé pour trafic de stupéfiants mais, lui, à la différence de Ludo, est vivant.

Je me rendrai à la déchetterie demain.

J’enlève sèchement les gants. J’examine les mains ridées qui me rappellent mes soixante-dix printemps consommés depuis peu. La même douleur lancinante percute mes côtes. Mais pourquoi ai-je donc tant insisté ? Auprès de Bercy et Lemaire pour qu’il accède à une fonction de chef de bureau dans une filiale régionale de la Caisse des Dépôts? Juste après l’élection d’Emmanuel Macron.

Comme n’importe quels parents nous nous inquiétions forcément. La petite imprimerie que nous l’avions aidé à racheter au Mans ne marchait pas. D’impavides traites tombaient. Les commandes n’arrivaient pas en nombre suffisant. Clara était enceinte du deuxième enfant. Elle, seule, faisait bouillir la marmite grâce à son poste d’assistante administrative dans la coopérative agricole. J’ai du prendre les choses en main.

Il s’est, à peine, rebiffé.

Mais j’avais mésestimé ce que, au fond, j’ai toujours su. Mon gamin n’a jamais réussi à se protéger. De tout. Quand les sous-entendus journalistiques concernant ma personne de ministre ont débuté, il était déjà trop tard.

* Jean-Marie, quelqu’un au téléphone !

D’habitude, quand Françoise se dispose de la sorte sur la terrasse, c’est pour m’indiquer de sa voix contrite une des obligations ménagères dont je me suis dispensé. La transpiration irrigue la toile de la combinaison. J’avance d’un pas indécis vers la maison. Je n’attends plus de sollicitations, d’appels de quiconque depuis des mois. A moins, que Nicolas Pelleter se soit souvenu de quelque chose d’autre, concernant Nélac ? J’ai, durant la journée, tenté d’actionner les bribes de contacts qui me restent dans mon ministère, dans d’autres administrations.

Les voisins, de l’autre côté du buisson, s’égayent autour d’un barbecue. Les verres des parents et enfants s’entrechoquent. Des voix enfantines montent dans le ciel encore azur. Je me contente d’adresser un « bonsoir » cordial. J’ai aussi perdu le droit aux plaisirs aussi simples. Si je croyais encore à quelque chose, je me dirais quelle injustice !

Mais chacun pour soi et dieu pour personne. Je crois que j’ai découvert cette phrase, pour la première fois, dans « *L’Affaire N’Gustro* » de Manchette. En rentrant dans ce qui me tient lieu de bureau, j’absorbe plus que d’ordinaire le fumet du vieux bois, celui de la table et du lit-clos. L’ héritage physique de ma famille paternelle me saisit. Bretonne. Ce parfum est chargé de souffrances enfouies, là encore. J’attrape le portable.

* Monsieur le Ministre, j’ai trouvé quelque chose pour toi…

Je reconnais Guillaume Barrère, une relation parisienne. Sûre. Il gravite depuis le gouvernement Jospin dans les strates ministérielles de la gauche aux affaires. Guillaume, énarque classé dans la botte, ne s’est lui pas laissé happer par les sirènes de la politique, des élections. En cas de défaite, il pantoufle en toute logique dans la préfectorale. Longtemps de sensibilité rocardienne, il a rejoint discrètement l’entourage de DSK, vers 2006, avant que son patron ne se crashe. Je questionne limite chancelant.

* C’est-à-dire ?

Guillaume officie au Secrétariat Général du ministère de l’Intérieur en tant qu’adjoint. Il a été placé suite à notre victoire en 2017. De ce que j’en ai compris du gouvernent de l’époque, Gérard Collomb redoutait que Cazeneuve et Valls aient placé des types à eux avant de partir. Guillaume, en bon DRH, avait vocation à procéder aux mutations nécessaires. Il canarde l’info.

* En fait, Villiers-Sagrie est dans le viseur du Bureau Central des Sources de Nanterre. Depuis quelques mois.

Dans un premiers temps, je n’ose demander à mon contact la nature des activités de la structure mentionnée. David ne m’a, en effet, pas encore détaillé ses missions de l’époque. Je suis troublé. Le sujet brillant avec qui j’échange a deviné mon embarras.

* Tu veux que je précise, Monsieur le Ministre, ce qu’on reproche à ta commune ?

Je marmonne mon approbation. Guillaume se lance.

* En fait, nous ne pouvons que conjecturer sur ce qui se déroule en ce moment. Secret de l’instruction oblige. De ce que j’en comprends, un juge, à la demande des Stups parisiens, a saisi le SIAT pour qu’il se renseigne sur un trafic qui aurait notamment pour cadre Villiers-Sagrie. Je suis désolé, monsieur le Ministre, de ne pas être en mesure de t’en dire davantage.

Guillaume ne pare du titre de ministre que les patrons pour lesquels il a nourri de la considération. Nous nous sommes toujours bien entendus. Je l’aurai bien débauché pour l’agriculture si j’en avais eu les moyens budgétaires mais surtout politiques. J’halète de désarroi.

* Et ? Ils ont trouvé quelque chose ?

Guillaume énonce.

* Les investigations sont en cours. David te le confirmera mais tu en sauras plus quand le juge et le SIAT reviendront vers les Stups pour leur raconter ce qu’ils ont trouvé.….

Je cherche à écourter le supplice sans montrer ma nervosité. Je baisse la fermeture de la combinaison.

* Comment ça ?

L’énarque poursuit toujours aussi neutre.

* Les Stups ont demandé au juge en question, très certainement, un développement de l’instruction et l’aide du service qui intervient en ce moment chez toi. Pour se renseigner…

Je reprends mon souffle. Et je demande d’un trait.

* Mais qu’est-ce qui a déclenché l’enquête finalement ?

Guillaume détaille.

* Ecoute, monsieur le Ministre, je ne suis pas resté inactif même si je n’ai pas comme Loupian mes entrées aux Stups. J’ai sollicité discrètement un ponte de l’OFAST, l’office national anti-drogue, si tu préfères. Lui, il pense qu’il s’agit d’un travail de zonage.

Je bredouille.

* Un travail de zonage de la police parisienne à Villiers ? Mais pourquoi ?

Guillaume assume très gêné.

* Je n’en sais pas plus, Monsieur le Ministre. Selon mon type de l’OFAST, les Stups doivent avoir l’intime conviction qu’un trafic passe par ton bled d’une manière ou d’une autre. Par contre, il m’a soutenu une chose le grand flic anti-drogue.

J’encaisse. Nélac est au courant. Sorin également. Première certitude. Il faut sauver ce qui reste susceptible de l’être. J’essaie de progresser dans ce soudain brouillard. Je balbutie dans un dernier réflexe.

* Quoi, donc, Guillaume ?

Je présume de l’air affligé de mon interlocuteur.

* Le juge en question parait en tout cas, pour le moins, déterminé d’après mon interlocuteur. D’ordinaire, ils laissent lanterner les stups des mois quand ils font ce genre de demande. D’autant plus pour un bled comme le tien qui ne ressemble pas précisément à Medellin. Je reviens vers toi dès que j’ai du neuf mais je dois te laisser.

Je m’affranchis des politesses minimales.

* Je comprends avec le second tour en plus. Je te revaudrai ça Guillaume. Salut.

Non personne n’est fondé à me l’enlever. Cette postérité d’un élu de terrain, promu député, puis secrétaire d’état avant de finir ministre. C’est moi, le Gué ! Avec Françoise et les petits, c’est tout ce qui me reste.

**Assemblée Nationale. Paris. Une heure plus tard.**

« *Les résultats du premier tour de ces élections législatives confirment l’affaiblissement de l’ensemble des partis de droite. Bien qu’ils sauvent l’honneur au regard des 4.76% obtenus par Valérie Pécresse au scrutin présidentiel, les Républicains et leurs alliés centristes en comptant également l’Union Libérale et Démocrate perdent plus de dix moins par rapport aux législatives de 2017.*

*Les Républicains espèrent disposer de cinquante à soixante-dix députés dans la prochaine assemblée. Les choses s’avèrent encore plus compliqués pour les Centristes d’Hervé Morin et l’ULD, conduite par Nathalie Moreira, elle-même en difficulté dans sa circonscription de Seine Saint-Denis. Les deux formations de centre-droit ne seront sans doute pas en mesure de constituer un groupe parlementaire et devront s’associer aux Républicains ».*

Le Nonce coupe la télévision afin de t’épargner les développements pessimistes des éditorialistes de plateau quant à ton échec annoncé, dimanche. Trois coups secs sur la porte capitonnée. Tu te redresses face à ton bureau. Le fond de teint assorti à ton bronzage fait ressortir tes yeux bruns ainsi que tu le pressentais.

Tu te fies en la matière à la moue coquine d’un jeune collègue Républicain quand vous vous êtes croisés dans la salle des pas perdus, ou retrouvés pour ce qui vous concerne. Tu ne te souviens juste que de l’hôtel où vous avez couché ensembles la seule et unique fois, lors d’une réunion des formations de droite quelque part dans la Drôme.

Tu invites d’une voix sirupeuse.

* Oui, entrez s’il-vous-plaît !

Ashrad, dans un nouveau costume anthracite, introduit l’espèce de géant qui tripote son badge d’invité.

* Nath, voici Samir. Comme convenu. Il a rencart avec le journaliste du Figaro à 12H.

Le policier municipal salue.

* Madame la maire, Monsieur Graff !

Tu as préféré organiser la réunion stratégique dans ton bureau du Palais Bourbon. Une garantie supplémentaire de sécurité. La GAV de la connaissance d’Ashrad, l’audition de ce SD par les flics, hier, t’inquiètent. Peu de chance qu’elle débouche au même titre que la plainte de Reboh sur quelque chose avant le second tour. Mais, pour peu que le parquet de Bobigny dans cette histoire d’ascenseurs, par le plus grand des hasards, communique avec le PNF…. Cela pourrait justifier une écoute selon ton avocat.

Tu sais parfaitement que le PNF, juridiction politique créée par Hollande, n’osera jamais s’affronter avec Richard Ferrand encore président de l’assemblée jusqu’à dimanche. Le Nonce s’est levé énergiquement du fauteuil en cuir. Il attrape le dossier sur le plateau de la table basse. Il commence d’un ton familier.

* Les choses sont assez simples, Samir. Vous lui donnez les éléments contenus dans cette chemise.

Le policier balbutie.

* Mais s’il pose des questions ? Je lui réponds quoi, monsieur Graff ?

Tu évalues la panique potentielle de l’ancienne figure, spécialiste des questions de police, sur les chaînes d’informations continues avant que Drahi et Bolloré ne le congédient. Tu reprends d’une docte élocution. Cette ressource te vient tu ne sais même pas de où.

* Tranquille, Samir ! Vous n’avez qu’un rôle de transmission entre le témoin et ce journaliste. S’il a besoin de précisions, vous convenez d’une autre rencontre dans la journée. Nous vous fournirons les pièces nécessaires.

Le réquisitoire sur l’existence d’un emploi fictif d’Anne Reboh en tant que chef du pôle Etudes et Projections de la Banque Officielle Nationale entre 2010 et 2012 te paraît pourtant solide, juste avant sa première élection. Le PS, comme tous les partis, devait surement chercher des places dans le secteur privé ou public pour d’hypothétiques candidats. Ces fonctions professionnelles suffisamment évasives, ont certainement permis aux bénéficiaires de ces emplois de labourer une zone électorale donnée.

Le témoin a fourni plusieurs courriels, un organigramme provisoire de l’époque laissant peu de place au doute. Oui, la politique, encore plus à droite se fait à base de ce genre d’agissements. De coups de pieds dans les couilles reconnaissait même Charles Pasqua à la fin d’un de tes premiers meetings. Samir reprend quelques couleurs. Il est émoustillé manifestement par ta chemisette. A moins qu’il ne s’agisse de ton parfum aux notes de violette tempéré par un fond boisé.

Cet arôme, tu le sens, renforce ton épaisseur à la fois politique et sexuelle.

Il affiche la même mimique que le jour où tu as procédé à son recrutement. En dehors des clous des règles de la fonction publique territoriale bien entendu. Tu notes qu’il veut abréger l’échange mais qu’il est résolu à faire au mieux.

* C’est d’accord, je vous tiens au courant.

Il sort décidé. Le Nonce, grâce à ses multiples connexions, lui a promis, en échange, un poste de formateur dans la territoriale justement. Loin du bitume et des embrouilles, pour un salaire plus que confortable au regard des concours qu’il n’a jamais été en mesure de passer. Qu’est-ce que tu pouvais aligner de plus crédible vis-à-vis du pisse-copie du Figaro de toute façon ? Un vernis policier, y compris faisandé, produit à chaque fois son petit effet.

Le Nonce attend qu’Ashrad ait refermé la porte avant de se lancer.

* Et donc cette GAV ? L’incarcération de ce Munoz ?

Ton protégé ricane.

* Aucune possible charge contre nous. On ne le connaissait pas. Ni lui, ni sa condamnation, ni son passé. Ca veut rien dire qu’on ait échangé. Les choses sont étanches Nath.

Le Nonce fulmine.

* Où il est ce gamin justement ? Je pense que les emmerdes, ça commence à suffire.

Ashrad songe, peut-être, à cet instant, à l’une des douze règles d’Alinsky. Sans doute, envisage-t-il celle précisément qui établit le principe qu’un dirigeant, avant toute manœuvre, doit s’assurer de la confiance de ses troupes en sa stratégie et son narratif. C’est toi qui lui a recommandé ce bouquin d’un hippie américain des années 70.

Eh oui, tu l’as toujours considéré comme ta seconde bible. Il se délecte de sa lecture. Tu le sens. Ashrad s’est toujours montré le plus volontaire dans cette jeunesse avugnisienne que tu as fait évoluer à tes côtés. Il assume son statut d’autodidacte à la différence des représentants de minorités visibles dans les grands partis, du moins dans ce qui en reste. Il ne s’enferme pas, pour sa part, dans les airs hautains de congénères mettant en avant sur les plateaux et tréteaux des titres et diplômes de complaisance. Vexé par les mots du Nonce, Ashrad se fend d’un lapidaire.

* En zonz à Villepinte, pour le moment. Il n’a rien chiqué sur les ascenseurs de Camélinat, Christian.

Après tout, c’est ton rôle de cheffe, de députée. Tu t’emploies à faire redescendre la tension.

* Ce que Christian voulait dire seulement c’est qu’il faut qu’on arrête ces échanges avec Ali, pour le moment. Comme c’est tout sauf clean, on risque de le payer cher.

Ashrad approuve malgré son expression contrariée.

**Chapitre 7**

**Le Mans. 14 juin 2022. 10H**

Secoué, je longe le trottoir neuf de la rue Nationale. Des enseignes stylées, de nouveaux commerces. Mon ami Stéphane Le Foll, le maire, s’est investi dans ce projet de réhabilitation. Il convenait de remédier à la fuite en avant concernant l’implantation de ces monstrueuses zones commerciales dans nos périphéries. Ce mantra d’un libéralisme économique débridé, déshumanisé me débéquète. Ce que j’ai toujours fermement combattu au PS ou ailleurs. L’artère de la ville paraît revivre en tout état de cause

Je règle, à nouveau, le col de ma chemise. Je lisse la cravate émeraude sur mon relatif ventre. Un moyen comme un autre de conjurer ma vision d’effroi, de tout à l’heure. J’ai encore frisé la crise d’hypertension, lorsque la C4 a stationné au niveau de l’arrêt du tramway. Habituellement, je perds le peu de moyens qui me restent quand la trogne de Ludo m’attrape. Mais là, une grande taille, ses boucles, m’ont serré l’estomac comme autrefois.

Une erreur, la fatigue j’espère. Je tourne dans la rue Bigot. Là se trouve le siège du Parti Socialiste sarthois. J’ai insisté auprès de Maryline Sarzeau, la secrétaire fédérale, pour une entrevue discrète. Elle me doit tellement qu’elle ne pouvait me rembarrer.

Je comprends que mon odeur de soufre dans le Parti d’Epinay persiste, vis-à-vis des plus jeunes militants principalement. Du moins de ce que m’en a confié Maryline au téléphone, hier.

Oui, cet homme, en chemisette, plutôt élégant, colle à la vision du trentenaire que j’ai conservé. Je m’arrête. Je consulte d’une main tremblante mon portable. Je dois m’y reprendre, à deux reprises, afin de taper correctement l’identité de ce fantôme.

La plupart des liens me renvoient vers le site Légifrance. Un nombre conséquent de délégations de signature dans des tribunaux de la grande couronne parisienne, certaines plutôt récentes me submergent. J’ai juste le temps de tomber sur l’arrêté de promotion de l’intéressé à la hors-classe.

Cet ex-camarade, lui, n’a jamais dépendu ni de nous, encore moins de moi. Il s’en est retourné à sa magistrature en toute logique. Il ne s’est pas accroché à son mandat de maire non plus. Contrairement à la plupart des responsables politiques de sa génération, il avait anticipé d’éventuels revers de fortunes. Tout le contraire de la secrétaire fédérale qui m’invite, de sa voix pincée, à travers l’interphone à entrer. C’est peut-être bien la raison pour laquelle, il fallait, en 2006, traiter de manière exemplaire le problème.

Je m’en suis chargé avec quelques autres cadres nationaux du Parti. Sans état d’âme. Mais cela n’a rien empêché. Ni la défaite à ce référendum, ni le fiasco des candidatures Royale ou DSK. Encore moins l’effondrement de la présidence Hollande, cette dernière nous a médusés. Nous avons assisté, impuissants, à la crise ouverte chez les socialistes, le tout sous les coups de boutoirs de bien tardifs frondeurs ou insoumis.

Pourtant, j’ai continué d’entretenir des relations cordiales avec les autres courants du PS dont celui dont mon fantôme d’il y a quelques minutes. Peut-être, ais-je tapé un peu plus fort, le jour en question, le concernant. A vrai dire, à cette période de ma vie, je ne retenais pas mes coups face à un adversaire, encore plus un camarade. Et puis, Sofia m’avait quand même plaqué pour cet échalas. J’ai appris, à cette occasion, que même un senior pouvait revivre le dépit amoureux de sa jeunesse.

Je cogne contre l’acier galvanisé. Puis, j’agrippe le tirant de la porte.

* Entre Monsieur le Ministre ! Je suis là.

Elle se dresse quand j’approche de son bureau. Elle exécute une bise avant tout protocolaire. Ses tétons pointent dans le pull tricoté. Une poitrine prometteuse se dessine mais j’ai définitivement passé l’âge et le besoin. Mes incartades maritales avec des militantes ou responsables plus jeunes commencent à dater. Une fois même j’ai entrepris une gironde secrétaire d’état. Je vous laisse deviner. Toujours en dehors de ma région, je me servais des congrès ou réunions. Le démon de midi me dévorait comme tout homme en réussite à cette époque. L’apparente force de la gauche gouvernementale m’aveuglait.

Avant que le soufflet ne retombe progressivement. Avec comme épilogue le suicide de Ludo. Je souligne les lieux relativement déserts.

* Ca ne se bouscule pas au portillon, dis-moi !

Une affiche de Jospin 1995 émaille le dessous des moulures du plafond. Rien n’a changé depuis mon exclusion avant tout symbolique. Maryline repousse une de ses mèches de fausse blonde.

* Comme tu le sais, nous sommes en pleine campagne législative. Nous sommes mobilisés. C’est pourquoi je n’avais que peu de temps à t’accorder.

Je parierais que ses lèvres étonnamment gonflées ont fait l’objet d’injections diverses et variées. Des inclinaisons que je ne connaissais pas à l’austère ancienne permanente de la CFDT que j’ai appuyée afin de diriger la fédération en 2016. Je mime une forme de reconnaissance.

* Ah oui ! J’ai vu qu’ici vous aviez eu l’intelligence, au moins, de ne pas vous fourvoyer dans cette NUPES.

Elle paraît imperméable à la marque de sympathie. Elle soutient mon regard plus hostile que lors de mon entrée.

* Si on passait à ce qui t’intéresse ? Nélac, Sorin, leurs relations avec le Parti ?

J’abonde.

* Je te remercie encore. Oui c’est bien ça !

Sans ambages, elle attaque.

* Tu comprends qu’au regard de tes choix politiques en 2017, aucun camarade n’est venu t’en parler…. Mais ton ancien protégé nous donne du fil à retordre depuis quelques années.

Je questionne.

* Pour ces histoires de sécurité, de caméras ?

Maryline affiche une mine coléreuse sous son maquillage.

* Pas que et j’étais persuadée que tes amis de chez Macron t’en avaient informé.

Je mesure ma respiration qui s’emballe.

* C’est-à-dire ?

Furibonde, elle déballe.

* Lors des Sénatoriales d’il y a deux ans, Olivier et Sorin ont essayé de court-circuiter le parti en se lançant dans la course. Ils ont failli y arriver.

Je reste figé.

* Mais comment ?

Le fond de teint se craquelle. La secrétaire fédérale a perdu tout espèce de charme peu importe le goût musqué de son parfum. Elle en suffoque encore de rage.

* Eh bien, ils démarchaient les camarades maires ou adjoints de ton coin. A grand coups de séminaires à Villiers, de voyages d’études. Sans le vote que nous avons imposé pour l’investiture au dernier moment, c’était plié.

Je suis stupéfait. Cependant, il demeure dans mon esprit envers et contre tout la figure de ce type qui me taraude. Essayer au moins de savoir où il vit. Ce qu’il fait. Des égards qui ne m’effleuraient même pas dans mes combats politiques lointains, y compris les plus rudes. La disparition de Ludo a tout changé. La discussion fait long feu avec Maryline.

Après l’avoir remerciée et saluée froidement, je referme la porte. Je dévale les escaliers en colimaçon de l’immeuble. David répond à la première sonnerie. Je parviens, ce coup-ci, à plaisanter.

* En dehors des Stups, t’as des entrées dans la magistrature ?

Je mesure que ma voix moins grave le réjouit.

* Même pas, Guillaume te sera d’une plus grande aide en la matière.

**36 rue Bastion. Paris 17ème arrondissement. Une heure plus tard.**

Florence Letica claudique dans le couloir couvert de néons aux couleurs froides. Elle reconnaît immédiatement le chef de groupe qu’elle vient d’avoir au téléphone. Tout en entortillant sa barbe, ce dernier lui lâche un morne rictus puis désigne le bureau en question. La commandant de la financière introduit son imposante bottine à lacet dans l’embrasure de la porte. Belkchich est rivé sur son ordinateur portable. Elle se lance d’une voix manifestement encombrée.

* Je te dérange ?

Surpris, le lieutenant des Stups redresse son visage buriné. Il ne contient pas son irritation. Un plissement des lèvres résume sa contrariété. Il s’apprête à classer dans le dossier approprié la retranscription écrite de l’interrogatoire de Munoz. Après maintes réécoutes, le suspect n’a rien laissé filtrer permettant de lui opposer une proximité réelle avec Camara. D’ailleurs, Belkchich n’en a rien à secouer, lui, à la différence de cette bécasse de la Financière, des relations locatives entre Camara, Munoz et ce Najari.

Au moment où Letica s’engage dans la pièce, Belkchich appréhende le fait qu’il doive, sous peu, remettre sur le métier ses investigations, ses filoches, rapports. Il s’étire en croisant ses larges mains derrière la nuque.

* Je pense, de toute façon, que je n’ai pas le choix. Tu as vu la chose avec mon chef de groupe ?

Letica se laisse surprendre par les épaules musculeuses de Belkchich. Elle est passée depuis si longtemps à autre chose. Il y a une éternité qu’elle ne pratique plus les hommes, encore moins leurs conclaves au sein de la police nationale. Elle s’estime à l’opposé de ce lieutenant, bien sous tous rapports. Oui, une carrière et une vie contrefaites, elle ne saurait mieux dire.

Elle convient, cependant, que les dissimulations, faux-semblants ne demeurent pas, en cette époque trouble, l’apanage de son corps de métier ou même de ce Belkchich. Florence Letica trouve occasionnellement un peu de réconfort dans sa vie intime avec Claudia. Durant les quelques heures perdues qui lui restent en dehors du Bastion, elle goûte aussi la lecture de polars.

Le plus souvent, elle se réfugie dans du roman noir qui, regrette-t-elle, a perdu son éclat d’antan. Tout en le reconnaissant, elle s’en veut pourtant de verser dans les poncifs culturels de boomers. Elle les conchie ces anciens soixante-huitards libidineux, reconvertis dans la police, l’édition ou ailleurs.

Des hommes, désormais décatis et appareillés, qui, tout au long de leur vie professionnelle, n’ont eu de cesse de vouloir sauter la jeune femme qu’elle fut avant de sabrer sur la fin ce qui lui restait de carrière. Mais Letica est forcée de convenir que la littérature relative au crime organisé ou non sur un fond social donné, c’était aussi mieux avant. Elle précise d’une élocution nasillarde.

* Oui, oui, mais mon divisionnaire est également au courant. On aurait besoin d’en savoir davantage sur l’environnement de ce Camara, sa relation à Avugny, si tu veux.

Belkchich claque brusquement ses mains contre le verre trempé du bureau. Non seulement, il en est quitte pour repartir de zéro. Mais, de plus, servir la soupe de ses bribes d’infos à cette dinde de Letica lui apparaît pour le moins difficile. Il tente de gagner du temps.

* Encore faudrait-il que tu me détailles ce que tu cherches vraiment à son sujet et qui soit en rapport avec ton Najari.

Florence Letica sort furtivement la langue de sa bouche pâteuse avant de mitrailler.

* Non, je n’ai juste qu’une question. Pourquoi il vous obsède tant ce Camara par rapport à ses petits camarades ?

Belkchich réprime un soudain remugle. Faute de parade qui lui vienne, il chuchote presque ce qui ressemble à une confidence.

* Eh ben, dans le groupe, on est certain que Camara a son propre système d’approvisionnement en came. Et qu’il est même le fournisseur d’autres réseaux. Dans le Val de Marne, l’Oise etc….C’est pour ça qu’il est monté si haut.

Florence Letica aimerait soutirer davantage d’éléments à Belkchich avant de devoir, elle-même, abattre ses cartes. Elle entend au moment judicieux appâter le collègue. Elle astique, nerveuse, son nez retroussé avant de reprendre.

* Il aurait une zone de stockage, à lui, sécure ?

Letica a pris place sur la chaise molletonnée ramenée du Quai des Orfèvres par le lieutenant des Stups, au moment du déménagement. Belkchich agite frénétiquement ses phalanges sur la table.

* Eh ben chaque fois qu’on tape des Go-Fast venant du Maroc par l’Espagne ou qu’on immobilise avec les douanes une cargaison havraise, on sent immédiatement une baisse d’activité chez tous les trafiquants parisiens. Sauf pour Camara !

Florence Letica ressent l’excitation de Belkchich dans ses explications plutôt concises. Mais la gêne persiste. Elle appréhende, en effet, le carriérisme de l’officier qui risque d’obstruer l’avancée de ses propres recherches. Elle est résolue, cependant, à se servir de ce concours de circonstances. Son patron et le juge ont validé, pour le moment, l’échange de bons procédés qu’elle s’apprête à signifier au collègue. Ce dernier entend, pour sa part, écourter l’échange.

* Bon c’est tout ce que tu voulais savoir ? Si tu veux bien, moi je dois m’y replonger. J’ai un magistrat plutôt insistant.

Omar Belkchich déplore que le divisionnaire Loupian de sa retraite sarthoise n’ait pas encore pris le temps de se renseigner sur cette emmerdeuse. Pourtant, il ne lui en veut pas. Loupian, le premier, l’a initié, l’a introduit dans sa loge au moment le plus approprié de son parcours au 36. Loupian, à la différence de nombre de ses homologues, n’a jamais considéré que la franc-maçonnerie était réservée à des petits blancs couperosés. Il s’est servi du cadre d’un aparté syndical d’alors afin d’échanger avec Belkchich sur des questions générales.

Omar Belkchich ne s’est jamais senti aussi important et nécessaire que ce jour-là. Comme tous les autres Frères, il s’est tu et a écouté lors des premières réunions. Il en parlé à Inès qui voyait de la sorte grandir son homme. Il a ensuite planché sur plusieurs sujets afin de leur montrer à tous que sa scolarité en ZEP, son absence de diplômes ne le condamnaient pas à de la voie publique à vie.

Florence Letica le sort de sa relative torpeur.

* Eh ben figure-toi quand même que j’ai peut-être, moi aussi, quelque chose qui pourrait t’intéresser.

Belkchich esquisse une espèce de rotation des lèvres pour manifester son impatience.

* C’est-à-dire ?

Letica débite sa phrase à une cadence accélérée.

* Je me suis tapée tous les proprios, locataires de l’immeuble où a été serré Munoz. Sur l’avenue Louise Michel à Avugny. ….

Belkchich bafouille en l’interrompant.

* Et ? Et ?

Letica lui répond dans une moue narquoise.

* Pégase Immo? Ca ne te dit rien ? Ils ont un paquet de lots dans la tour en question. Une SCI qui investit dans des bâtiments à limite du péril avant d’en chasser tous les petits proprios à l’aide de syndics véreux….

Belkchich s’esclaffe, cette fois, franchement.

* Ce genre de larcins, si tu me permets…..

Letica affectionne ces moments là. Elle ironise, en règle générale, à la minute précise où elle affranchit son interlocuteur.

* Je me permets juste de t’informer que Pégase Immo est domiciliée à Villiers-Sagrie. La ville d’origine de Munoz justement. Ca vaut , peut-être, quelque chose pour ton magistrat ou les collègues du SIAT ?

Belkchich, ébahi, s’enferme dans un silence pesant.

**Orsay. Ecole du Centre. 23 novembre 2006. 20H05.**

Il longe le sol carrelé. Il est harassé, une fois de plus, par sa journée. Il a, cependant, trouvé le temps de contacter le ministère. La responsable du service des carrières, au téléphone, lui a détaillé les modalités de mise en œuvre d’une fin de disponibilité si l’envie lui en prenait. De sa voix chaude, elle s’est même inquiétée de son état d’esprit, de sa santé. Il l’a, peut-être, croisée à Vendôme ou en juridiction au début de sa courte carrière. Qui sait ? Il soupire en accélérant.

Voilà, bientôt un an, qu’il essaie de battre en brèche les mises en cause personnelles dans la fédération quand il n’est pas dénigré sur sa façon de gérer la ville par ses oppositions. Plus grave encore un groupe de gauche dissident a vu le jour à la mairie. Il soupçonne Loupian d’en assurer l’organisation officieuse. Ce flic, toujours en exercice, s’est pourtant révélé partisan du non à la constitution européenne. Comme lui et la majorité des militants. Du moins ce qu’il en reste.

Il ne croit ni au hasard en politique, ni aux générations spontanées en matière de fronde au sein de son conseil municipal. Il devine une offensive qui se dessine. En dépit de son manque d’expérience, ça, au moins, il le sent venir. Il caresse d’une main noueuse ses boucles poivre et sel. La porte s’entrouvre.

Il ne parvient plus à s’octroyer du temps sur le plan politique. Il aimerait réfléchir, placer l’enchevêtrement des évènements en perspective. Le congrès du Mans, un an auparavant, a, lui semble-t-il, ouvert une période qui lui échappe. Il ne saisit pas, à cette étape, l’hostilité sourde qui environne ses mandats de maire et de conseiller régional. Plutôt, il n’ose encore la comprendre. Tous les opposants de hier au traité constitutionnel sont rentrés au bercail de la direction du Parti.

L’éviction de Fabius, Mélenchon, des membres du NPS d’Emmanuelli des strates dirigeantes a fait long feu. La cinquième république demeure, à ses yeux, une drogue dure avec son carrousel présidentiel qui ordonne la vie interne d’organisations prétendument de gauche. Oui, bien entendu, il appréhende le fait qu’il ne sera pas exclu formellement de son titre de maire, ni même du Parti.

Il a découvert, il y a des années, dans son Science-Po de Province, que le PS ne partageait pas avec le frère ennemi du PCF cette culture centralisée du procès de Moscou Sur Seine. Les règlements de compte se veulent subtils, moins brutaux. Des attaques sur plusieurs niveaux qui vous laissent démunis non seulement sur le plan politique mais surtout face à la vie quotidienne. Il le redoute. Il a vu tellement de camarades dépérir, une fois remis de leurs illusions en matière de programmes mais surtout de mandats

Il se rassure malgré tout. Il a conservé cette possibilité de retourner au charbon de son métier de juge.

Sans parler de Sofia qui insiste pour déposer plainte. Il a réussi à la dissuader pour le moment en lui opposant un mauvais timing, sa stratégie personnelle dont il peine à la convaincre. Il est rongé, en effet, par les reproches, les tentatives de déstabilisation de la direction nationale du Parti, surtout à l’occasion du passage de la commission des conflits. Pas un camarade n’a échappé aux questions insidieuses de l’ancien secrétaire d’Etat de Jospin, ce fameux Jean-Marie Guérin.

Alors qu’ il est concentré sur cette gauche municipale qui le harcèle pour le vote de la moindre subvention, il est censé rendre compte de prétendus errements passés durant la campagne référendaire de 2005. Ni Fabius, ni ses lieutenants, à commencer par Bartolone, ne prennent plus ses appels.

Jamais, les réunions improvisées avec les adjoints, la rédaction de communiqués justifiant ses délibérations, ordres du jour n’ont occupé une telle place dans son existence de maire, de militant. Mais, en dépit de la fatigue extrême qui le gagne, il appréhende le terrain politique défavorable qui l’entoure. Il veut sauver ce qui peut encore l’être à commencer par sa vie avec Sofia. Elle a, enfin, consenti à s’installer chez lui. La grossesse se passe bien pour le moment. Il ne doit pas accepter ce qui lui est arrivé.

Elle a eu le courage de lui en parler.

Il pénètre dans la salle de classe, mise à disposition pour le conseil fédéral du jour. Nombre de camarades qu’il n’a pas vu depuis des mois sont assis autour de la table en U. Loupian, en raison de son âge, s’improvise président de séance. Il achève de lire l’ordre du jour au moment où il prend place.

* Après le compte-rendu du rapport de la commission des conflits par Jean-Marie, ici présent, nous terminerons par un certain nombre de votes. Dont l’un portant sur les prochaines élections municipales dans le secteur.

Un Guérin, cravate desserrée, est posté sur la droite. Lui, il a compris l’essentiel pour l’avoir servilement appliqué depuis des décennies. Son investiture ne sera pas reconduite pour les prochaines élections. Oui, il s’est malgré tout défendu par des courriers circonstanciés après la venue de cette commission nationale des conflits.

Au nom de ce qui s’est passé le 29 mai 2005 et dont plus personne, ni dans le parti, ni ailleurs ne paraît vouloir parler.

Que le jour de sa première élection lui semble loin, peu de temps après que Jospin se soit ramassé. Il y a vraiment cru, comme nombre de sympathisants de gauche de sa génération, Sofia en tête. Ils débutaient leur vie professionnelle.

Après leurs années Science-Po, ils venaient de se retrouver à Paris. Les éléphants socialistes avaient soit disant compris. En 2002. Non. Plus jamais ça ! Il fallait rajeunir le Parti, être à l’écoute de son électorat, des militants. Les chefs y sont tous allés de leur complainte introspective.

Il ‘est porté candidat. Tout s’est déroulé si vite. Lui adjoint au maire, Sofia attachée parlementaire d’une députée de province. Il frémit en s’asseyant...

La parole est justement donnée à Guérin par le camarade Loupian.

* Mes chers camarades, il n’est bien entendu pas question de m’ingérer de manière antidémocratique dans vos débats et dans l’élection de vos instances. Mais je suis mandaté par le bureau national de notre parti pour vous exposer les conclusions de notre commission nationale des conflits à propos des prises de position à la fin de l’année dernière de votre secrétariat fédéral sortant.

La diction est appliquée. Bien qu’exténué, il mesure que l’intervention a été répétée à de multiples reprises. Elle a été méticuleusement préparée. L’orateur cherche à souligner l’évidence de son propos. Lui, il saisit cette manière de faire. Une façon de disqualifier le contradicteur quant à sa personne plutôt que par rapport à ses idées.

Oui, cette démocratie-chrétienne il a grandi dedans. Il s’est structuré politiquement contre. Il a rejeté ces bons sentiments, ces ellipses pour mieux justifier en creux une certaine orthodoxie économique. Celle qui gouverne la France depuis au moins 83 sans jamais se soumettre directement au suffrage populaire à partir d’un programme. L’orateur essaie de se soustraire à la justice pour ses propres agissements délictuels. Sofia. Les mots le débordent quand éreinté il interrompt Guérin.

* Mais c’est le peuple qui a tranché, mon camarade. Et plutôt assez nettement. Je ne comprends pas bien ton intervention.

Guérin dispose d’un plan savamment mûri avec les cadors nationaux et locaux du PS.

* Si tu le permets, camarade, je vais conclure ma première intervention…. Mais je comprends que les positions partagées avec Pasqua ou Le Pen te manquent. Les camarades le prendront en compte dans leur vote du jour, j’en suis sûr. Juste tu observeras que notre congrès, de manière très majoritaire, a décidé, il y a un an, de dépasser les contradictions de ce référendum.

Il juge, lui, au contraire, que ni le pays, ni la gauche n’en ont fini avec le 29 mai 2005. Ce référendum il doit le payer, plus que les autres, comme tout militant. Il rassemble ses affaires. Il lâche à la cantonade en se dressant.

* Je démissionne de mes mandats puisque c’est ce que vous voulez. Je retire ma candidature pour les prochaines municipales..

L’urgence reste de sortir de ce bourbier. Sofia le comprend. Le seuil de non-retour est atteint. Les éclats de voix, les invitations à regagner sa place n’ont aucune prise sur lui. Il s’éloigne. La politique, le PS c’est fini. Pour de bon. Mais Guérin, il ne l’oubliera pas.

**Chapitre 8**

**Avugny. Seine Saint-Denis. Dix-sept ans plus tard.**

Tu fixes l’écran de l’ordinateur sans vraiment te concentrer. Tu as commencé à jeter quelques phrases sur le fichier Word pour la réunion publique de ce soir. Landy, le vieux sénateur du Nord, qui t’avait embauchée comme attachée parlementaire durant tes études d’histoire et d’économie, t’as appris à procéder de la sorte. Tu réunis tes militants, sympathisants et électeurs dans la salle municipale Pablo Picasso, ce soir.

Un lieu que tu connais parfaitement et que tu espères aussi rempli que pour Reboh, la veille. Mais en ce moment, tu navigues sur Internet. Tu es happée par la lecture d’une interview de Philippe Labro sur « L’Héritier », en 2001.

Il s’explique sur la fin alternative du film que le producteur lui aurait dissimulé et gardé en réserve. En cas de flop lors de sa sortie. Labro peste contre ce détournement de son propos général initial. Sur le fait que le spectateur aurait pu voir le personnage de Bart Cordell se relever. Labro cite même Fiztgerald.

* Montrez-moi un héros et je vous montrerai une tragédie.

Un des seuls auteurs qu’il t’arrive de relire, lors de tes quinze jours estivaux de vacances, dans la maison dont a hérité Jean-Philippe au Pays Basque. Le Portugal, tu y fais un saut en mai en général, rarement plus d’une semaine.

Il faut que tu montres l’interview au Nonce. Un moyen comme un autre de deviser sur d’autres sujets que ces législatives. Il convient d’obtenir le recul nécessaire pour qui sait qu’une intuition stratégique te tombe toute cuite. Cela t’est déjà arrivé. De toute manière, tu n’as jamais compté sur ta formation dans ce domaine. L’ULD ressemble à un groupe de hobereaux politico-économiques davantage qu’à un parti. A tes côtés, dans cette large pièce, travaillent, dans une ambiance studieuse, deux de tes, fidèles. Ceux qui ne t’ont jamais lâchée.

A droite, Micheline Lasserre, une sexagénaire élégante, s’appuie sur son minuscule bureau. Elle recense avec application les diffusions sur les marchés de la circonscription, les portes à porte, ceux passés et à venir. Cette catholique fervente prend même le soin de son écriture d’ancienne agrégée d’anglais au collège Sainte-Thérèse d’Avugny de résumer la nature des échanges politiques. Une perle. Elle assure le secrétariat de la Fédération Départementale des Anciens Combattants d’Afrique du Nord (FNACA) depuis la mort de son époux.

Dans un autre registre, Nassim, un géant de deux mètres, 32 ans et toujours chez ses parents, à la cité Luxemburg. Faute d’un avenir décent, faute de promesses tenues de la part de l’ancienne municipalité d’Avugny, il t’a même confié avoir adhéré quelques mois aux Jeunesses Communistes.

Dans le monde du travail, il lui a toujours été opposé des diplômes pas au niveau en informatique quand l’expérience insuffisante n’était pas invoquée. En fait, les racines identiques de l’embrasement des banlieues à l’hiver 2005 sont toujours là. Dans tout le 93, tu t’es portée au devant de tes administrés pour ta part. Tu as fait la connaissance d’Ashrad et des autres.

Ces jeunes voulaient rompre avec la stigmatisation de leurs quartiers quand ce n’était pas avec leur instrumentalisation ou caporalisation politique par la gauche. Ce qui restait des grands frères de SOS Racisme, le communisme alimentaire de la banlieue rouge avaient vécu. Cela tu l’as compris mieux que les autres, les communistes d’Avugny, le PS. Tu les considères comme moribonds depuis des lustres. Tu as appréhendé cette situation mieux que Sarkozy, lui-même, durant ses sorties ordurières à propos des racailles. Vous vous êtes même affrontés avec ce dernier par médias interposés.

Nassim, au final, tu l’as recruté comme Webmaster pour cette campagne. Un gaillard intelligent, efficace qui n’est pas insensible à ton coude bronzé que tu caresses à l’instant. Micheline et Nassim, les deux mamelles de ton spectre politique finalement, médites-tu. Ces énergies disparates convergent vers ta réélection. Oui, tu pratiques le « en même temps » macronien depuis des années sans que les médias parisiens s’esbaudissent pour autant.

Le Nonce rentre furieux.

* On peut se parler Nath ?

Les deux collaborateurs t’interrogent du regard. Tu leur fais signe de rester et désignes le réduit attenant à la pièce.

* Là, on sera bien pour discuter !

Le Nonce te devance d’un pas alerte. Il referme la porte une fois que tu t’es adossée contre la fenêtre qui éclaire à peine le réduit. Tu demandes.

* Alors qu’est-ce qu’il y a de grave ?

Le Nonce s’essouffle durant sa réponse chuchotée.

* Ca me travaillait cette garde à vue du pote d’Ashrad et de Camara. J’ai bien fait de me renseigner auprès d’Aymeric, mon avocat. Il y avait un truc derrière tout ça. Et je suis en plein dedans.

Tu entends lui montrer une expression résolue, de force. L’affolement du Nonce, de Christian, tarde à s’effacer. Tu tentes une hypothèse.

* Comment ça ? Ils ont un moyen de confondre Ashrad pour Camélinat ?

Le Nonce peine à articuler.

* Non c’est plus grave ! On a le PNF au cul. Le Parquet National Financier, tu comprends ? Moi, toi et Ashrad.

Dans une diction que tu veux grave, tu questionnes.

* Mais pour quel motif ? Les rapports de la Chambre Régionale des Comptes ?

La nervosité du Nonce retombe quelque peu.

* Non, la transaction avec Camara pour les deux barres d’immeubles de Luxemburg. J’avais dit à Ashrad que c’était risqué sous le prix du domaine public pourtant. Il n’a rien voulu entendre.

Tu cherches à t’assurer de l’essentiel en préalable à toute réaction.

* Mais d’où tu tiens cette info, Christian ?

Le Nonce pantelle quasiment.

* Notre contact au barreau côtoie un juge de gauche qui a des relations au PNF. Je l’ai appelé suite à la GAV du pote d’Ashrad. Ca m’a paru suspect. Je ne m’étais pas trompé. C’était un prétexte pour nous surveiller.

Pour une fois, que le « en même temps » judiciaire t’apporte quelque chose. Le Nonce éprouve le besoin de tout lâcher.

* Si tu ne l’emportes pas dimanche, ils seront sur notre dos dès la semaine prochaine, Nath !

Le téléphone portable vibre dans la poche arrière de ton pantalon noué. Ashrad. Il s’égosille.

* Putain, il a assuré grave Samir ! L’article est annoncé pour ce soir sur le site du Figaro. Je te lis le titre Nath. « Anne Reboh, candidate LFI dans le 93, a-t-elle occupé un emploi fictif entre 2010 et 2012 dans une banque réputée proche du Parti Socialiste ? ». C’est top, non ?

Oui, tu aimes la politique avant tout pour ces montées d’adrénaline, cet ascenseur émotionnel permanent. Tu actives le haut-parleur et tu fais signe au Nonce de s’approcher.

**Villiers-Sagrie. Domaine d’Yrbon. Au même moment.**

Ma Françoise a placé le plateau avec le thé vert qu’apprécie notre invitée et nos cafés au centre de la table basse. Elle s’installe avec nous. Elle la connaît bien et l’apprécie. Brigitte, mon ancienne secrétaire particulière à la mairie, ne s’est pas faite prier quand je lui ai téléphoné. Peu importe, nos choix politiques respectifs à partir de 2016, les liens forgés, durant 22 ans, dans la gestion d’une petite agglo ne se dissipent pas aussi facilement. Une négligence supplémentaire de Nélac apparaît ainsi crûment.

La collaboratrice la plus dévouée avec qui il m’ait été donné de travailler n’a pas vieilli. Jamais je n’ai réussi à dénicher ni au Ministère de l’Intérieur quand j’ai été nommé secrétaire d’état, entre 97 et 2001, ni rue de Varennes à l’agriculture de chef ou directeur de cabinet aussi investi. La lumière presque estivale heurte la vitre de la véranda. L’effet de serre risque de se renforcer d’ici peu. Je me montre attentionné.

* Tu préfères qu’on ouvre la porte afin d’éviter de cuire ?

Elle accepte mes égards d’une grimace de reconnaissance. Françoise lui passe une main complice dans le cou. Peu démonstrative habituellement, ma chère et tendre consacre désormais son énergie à ceux et celles qui nous ont fait du bien. Avant et après le drame. Brigitte, bien que toujours encartée au PS, nous a fait parvenir des messages de soutien quand la campagne de presse s’est déchaînée nationalement contre la nomination de Ludo à ce poste. Elle a étreint avec une douceur presque filiale Françoise, lors des obsèques, durant cette éprouvante présentation des condoléances à la famille.

Je ne l’oublierai jamais. Je ne me remets pas du tombereau d’insultes, de calomnies pendant des semaines. Ludo n’a pas supporté. Le fils à papa incompétent et bien né. Mon gosse. Il n’a pas tenu. Brigitte, une fille-mère, avec ce que cela charriait encore d’expressions faciales entendues, de gêne des gens biens dans un terroir catholique, certes social, comme le mien. Je l’ai quand même recrutée, au début des années 90, alors qu’elle n’avait obtenu qu’un bac professionnel.

Elle a travaillé, s’est formée, s’est enrichie et embellie. La post-adolescente s’est transformée en femme accomplie, séduisante, dont le prénom raisonnait comme une référence, un sésame dans les couloirs de l’hôtel de ville. Elle ne s’est jamais mariée. Elle a sans doute espéré que je quitterai Françoise un jour. Mais nous sommes dans l’ouest de la France. Sans elle, je n’aurai pas brigué la députation à d’aussi nombreuses reprises. Une évidence. Elle commence de sa voix toujours sensuelle.

* Oui, Nicolas m’a dit que vous n’étiez pas au courant. C’est dingue quand même !

Elle reste sublime dans sa robe longue à bretelle. Si les hanches se sont arrondies, les seins restent opulents. Je m’y suis perdu une seule fois. Elle hurlait de plaisir tandis que je malaxais ses mamelons. Elle m’a pratiqué au moins trois fellations au cours de cette nuit inoubliable. Françoise suivait une formation en région parisienne pour son boulot, le soir de ma victoire aux législatives de 1997. Après la dissolution de Chirac. Jospin m’a téléphoné dans la foulée pour un poste au gouvernement. Inespéré. Il fallait cadenasser Chevènement sur certaines questions d’aménagement du territoire. Je me concentre sur ma question.

* Au courant de quoi, Brigitte ? Je t’assure. Je débarque complètement.

Coléreuse, elle raconte.

* Ben, dans la dernière période, toutes ces relances des autorités de contrôle, les mises en demeure, les délibérations non validées. Qu’il s’agisse de Villiers ou de l’agglo ! Impossible de travailler dans ces conditions. Olivier minimisait systématiquement.

Nicolas Pelleter m’a orienté vers Brigitte qui a rejoint, il y a quelques mois, sa mairie de Brassaye. Déjà, cela aurait du m’alerter. Je lui demande les éléments de contexte les plus saillants.

* Mais c’était ton boulot, le contrôle de la légalité des décisions, non ? Tu dates ce changement de quand ?

En revisitant son calvaire passé, Brigitte s’exaspère.

* Petit à petit, ça s’est fait. D’abord, on recrute n’importe qui. Pour commencer, le spécialiste en communication politique qui coûte une blinde, là, François Cali. C’est lui, à la demande de Fabrice Sorin, qui a piqué une bonne partie de mes tâches. Quand ce n’est pas le petit Munoz, en roue libre, qu’ils mettent à la surveillance des ateliers municipaux….

Je situe les deux protagonistes en question. Tiens, Steve Munoz, ce gamin abandonné qui ressort du chapeau. Je dois en parler rapidement au dévoué David.. Quant à François Cali, j’ai lu subrepticement dans la presse locale qu’outre une expérience certaine dans la gestion courante des affaires municipales partout en France, il se piquait d’écriture de littérature noire.

J’ai tenté un de ses polars qui m’a peu convaincu. Des intrigues politiques se déroulant la plupart du temps dans les alcôves ministérielles ou parlementaires. Rien de bien méchant ou qui puisse faire de l’ombre aux papys du néo-polar, dominants et encore dans la place. Françoise verse à nouveau l’eau chaude dans la tasse de Brigitte. J’en arrive à l’essentiel.

* Et cette histoire de caserne de gendarmerie refusée ? Tu en sais quoi ?

Mon portable vibre. Guillaume Barrère de l’Intérieur. J’enclenche mon message automatique d’indisponibilité. Mon ancienne secrétaire vitupère.

* C’était juste avant que je parte. Figurez-vous qu’Olivier n’a même pas réuni le bureau municipal pour en discuter. Cela s’est décidé entre lui et Fabrice Sorin.

J’enregistre. Je remercie d’une embrassade sans équivoque Brigitte. Elle se dirige vers la grande salle avec Françoise. Il leur reste à papoter. D’enfants, petits-enfants. Une des dernières choses qui fait tenir Françoise dans ces ténèbres. Guillaume insiste. Je décroche.

* Eh bien, tu en mets du temps, monsieur le Ministre ! Bon figure-toi que j’ai du neuf. Il est possible qu’on puisse faire quelque chose.

Mes mots se détachent presque.

* C’est-à-dire ?

Guillaume poursuit de sa voix traînante.

* J’en ai parlé au ministre. Il a évoqué le sujet avec le Président Macron en marge de la réunion sur les législatives aujourd’hui. On ne peut pas en rester là. Te laisser comme ça. Après ce que tu as fait pour nous, pour le pays. Avec cette incertitude….

Je m’impatiente franchement.

* Qu’est-ce que vous pouvez faire ? Tu me disais que c’était impossible à arrêter.

Le secrétaire général adjoint du ministère s’est spécialisé dans ces manœuvres administratives. Avec les années, les alternances, il assure.

* Se renseigner auprès de la magistrature….

J’objecte le dur du dossier.

* Restent les Stups, Guillaume ! Tu n’as aucun moyen de les bloquer.

Guillaume tente de relativiser et de me sécuriser.

* Cela te et nous donnera le temps nécessaire pour temporiser, nous renseigner sur de quoi il en retourne. Le Président et le Ministre ont demandé à ce que je te tienne régulièrement informé. Je te laisse.

La communication se termine de manière aussi abrupte. Je tâtonne à évaluer les dérives de ma propre engeance politique. Je mesure encore plus l’affaiblissement de ce qui fut mon parti avant 2017. Jamais, je ne me serais trouvé dans une telle panade du temps de Jospin ou Mitterrand.

Le parti s’est amoindri, ossifié. Le parti s’est satisfait de perdre militants et illusions. Il s’est reposé sur les collectivités qu’il gérait et les hauts fonctionnaires qui l’ont finalement trahi. Ce Parti n’a pas vu venir Macron et n’a plus d’argent pour financer ses campagnes.

Le parti ne contrôle plus grand-chose, à commencer par les élus. Les siens.

**36 rue Bastion. Paris. Siège de la Direction Régionale police judiciaire. Une heure plus tard.**

* Franchement, cela commence à suffire, commandant. Mon client n’est même pas cité dans le dossier en question.

Florence Letica ne relève pas l’effronterie de l’avocate. Tout juste, note-t-elle que cette dernière s’est quelque peu remplumée pour la défense de Munoz depuis la première audition, à Avugny. Elle relativise le pouvoir de nuisance de la défense. Florence Letica les décèle ces commis d’office qui errent entre domiciliation fictive de leur cabinet dans les beaux quartiers et les BNI matinaux parisiens où ils tentent encore de vendre leurs services. Mais Le temps lui est compté. Letica répond d’une voix grailleuse à l’avocate.

* Être cité comme témoin, n’a jamais constitué une mise en cause en quoi que ce soit, maître.

Moqueuse, la trentenaire aux mèches auburn réplique.

* Si vous le permettez, commandant, gardez vos connaissances juridiques pour le tribunal devant lequel, à cette heure, mon client n’est même pas encore convoqué ou pour votre hiérarchie.

Florence Letica jette un regard morne sur le parvis encore baigné de soleil en ce début de soirée. Elle songe au Raf Vallet qu’elle lit en ce moment. *« La grande ville était pour lui un immense corps qu’il connaissait comme un acupuncteur qui pique ses aiguilles au millimètre près »*. Letica n’a pas spécialement envie de verser dans les médecines douces, à cet instant. Letica laisse la main à son adjoint qui relance Munoz.

* Donc, vous confirmez que le paiement des loyers se faisait en liquide à Ashrad Najari ?

Dans son t-shirt uni, Steve Munoz ne supporte plus ni les questions, ni cet encerclement. Depuis son extraction de la maison d’arrêt, il mesure à quel point sa première intuition sur cette flic, à Avugny, était la bonne. Il était convaincu d’en avoir terminé avec les hendecks. La procédure à propos de la condamnation pour deal de coke au Mans, était censée prendre sa vie.

En attendant, il subit le hebs plus qu’autre chose. Il cantine à droite, à gauche, faute de mieux. Pour l’ascenseur, l’avocaillonne lui a garanti que le juge allait bazarder l’affaire. Mais là, c’est la merdasse intégrale.

Munoz en postillonne d’agacement.

* Oui, combien de fois faudra que je le dise ? 250 euros en, liquide.

Florence Letica, d’un haussement de joue, invite l’adjoint à aller récupérer quelques minutes. Ce dernier sort résolu de la pièce aux vitres graisseuses. Letica jauge la brèche dans laquelle il faut s’enfoncer au plus vite.

* Mais comment tu arrivais à payer, Steve ? Du moins au début ?

L’avocate ne s’émeut pas du tutoiement soudain. Elle exécute plutôt les figures imposées dans ce genre de situation.

* Comme vous le savez, mon client, n’est aucunement obligé de vous répondre sur ce point.

Dans un expression faussement fataliste, Florence Letica approuve par un mouvement de ses lèvres charnues. Elle n’est pas décidée à désarmer, au contraire. Munoz tente d’éclairer sa voix. Il ne prend même pas le temps de consulter l’avocate.

* Si je vous dis avec quoi j’ai payé mes deux premiers mois, vous me laissez repartir en détention, c’est ça ?

Letica confirme d’un timbre assuré.

* Bien entendu, Steve. Comme je l’ai précisé à ton avocate, nous n’avons aucune charge contre toi dans cette affaire.

Bien que n’ayant que très rarement communié dans la cathédrale Notre Dame De La Seds, durant sa jeunesse toulonnaise, Florence Letica souscrit, cependant, à l’adage selon lequel le diable de grosses magouilles financières se niche parfois dans le détail de transactions dérisoires. En dépit de ses origines corses, de la foi de sa défunte mère, Florence Letica ne croit plus, en effet, à grand-chose hormis cet aspect de son boulot, des bribes de liens familiaux à reconstruire et une relation plutôt instable avec Claudia.

Pour sa part, Steve Munoz hésite sur le discours à tenir. La Financière ne le concerne pas, se rassure-t-il. Le plus dur est passé ou à venir si Fabrice, Medhi El Mekkhi ou Ashrad ne s’activent pas. Il n’en revient pas de la légèreté avec laquelle il a placé sa propre existence dans les mains d’autres. Une fois de plus.

De ces trois mentors plus ou moins recommandables, Steve Munoz nourrit une fascination particulière pour Medhi, pas exactement la même que vis-à-vis de Séphana, la bibliothécaire, toutefois. Il est subjugué par la faculté du lascar, d’une dizaine d’années son aîné, à se fondre dans le décor aussi bien des cages d’immeubles des Tilleuls que des hautes strates ouatées de l’académie de Nantes.

Oui, Munoz en est convaincu. Medhi El Mekkhi ressemble, à bien des égards, à cet « Homme qui marche » de Taniguschi s’imprégnant des humains et des lieux. A la différence de l’artiste japonais, cependant, la finalité de ce comportement ne réside pas dans une quête d’un bonheur poétique absolu. Loin de là.

Non, Medhi El Mekkhi, bien loin du côté rentre dedans de Fabrice, a appris à réciter les poncifs que la bonne société sarthoise s’estime en droit d’attendre d’un enfant d’origine modeste et issu de la diversité. Promu principal d’un collège de Villiers-Sagrie par des voies assez opaques, l’ancien éducateur a assimilé l’essentiel.

Medhi El Mekkhi a été Charlie en 2015. Medhi El Mekkhi est officiellement inquiet de la montée de toutes les formes d’extrémisme. Il n’a malheureusement pas pris ses fonctions de chef d’établissement dans une période où une gauche gestionnaire au pouvoir lui aurait assuré de plus grand dividendes sociaux et économiques.

Medhi El Mekkhi a souscrit au besoin de renouveau politique exprimé par le candidat Macron quand ce dernier s’est lancé. Medhi El Mekkhi a bénéficié de la bienveillance de quelques huiles administratives dans son ascension sociale qu’il estime inachevée. Medhi El Mekkhi a simplement aidé à la construction des façades d’une époque.

La face halée de Letica rosit d’un coup. Elle retrouve ses sensations. Munoz s’allonge en soupirant.

* Ben avec l’argent que j’avais gagné dans mes jobs précédents….

Florence Letica a toujours aimé cela à la Financière ou dans ses précédents postes. Relever détails et contradictions, glisser une carotte si besoin. Elle se veut insistante dans sa question.

* Oui mais où, Steve ?

Encore hagard, Munoz attrape la perche tendue.

* Ben comme livreur, au début, ou aux ateliers municipaux les dernières années. J’avais un peu mis de côté.

Munoz ne pense pas avoir commis d’erreur. Pour sa part, Florence Letica en a reçu beaucoup plus qu’elle ne l’escomptait surtout si elle s’en tient aux confidences de Belkchich.

**Chapitre 9**

**Alentours d’Avugny. Seine Saint-Denis. 22H52.**

Tu enlèves avec soin la montre offerte par Marius. Tu passes une main furtive sur tes chevilles. Histoire de vérifier que l’épilation de la semaine dernière assure toutes ses promesses. Dans le miroir de la salle de bain de ce complexe hôtelier, à proximité du périphérique, tu constates les cernes croissants. Tu te sécurises en pensant qu’il s’agit là du lot commun de toute fin de campagne. Une fois, la cinquantaine et la ménopause atteintes tout du moins.

Pourtant, il t’appartient de réussir un dernier challenge nocturne. Tu as remarqué tout de suite que le musicien à la cavaquinho de hier avait fait le déplacement à Pablo Picasso. Il s’est montré particulièrement entreprenant à la fin du meeting. Gagné d’avance. Ce brun, au teint hâlé, pour une fois, te plaît. Employé à la CAF du dix-huitième arrondissement, il te rassure. Divorcé, un enfant, il répond à ce dont tu as besoin. Mais avant tout, tu demeures obnubilée par la fin de ton discours, ce soir.

*« Oui mes chers amis,*

*J’en appelle, en ces heures décisives, à votre sens responsabilité pour voter, pour faire voter le plus grand nombre. Nous voyons, certains médias s’en font déjà l’écho, à qui nous avons à faire. Cette vieille gauche rance, clientéliste dans les banlieues, comme la nôtre, associée à sa branche carriériste, financière dans les hémicycles ou les banques.*

*Est-ce vraiment de cela dont la circonscription d’ Avugny, en pleine mutation a besoin ? ».*

Tu te remémores la pluie de sifflets en retour à l’évocation de Reboh. Tu savoures à distance. La bouche ouverte du Nonce au premier rang de la salle remplie t’a comblée. Ashrad et Nassim étaient subjugués, sans parler de Micheline. Les tiens en fait.

*« Mais que défendent-ils, mes amis ? Mais en quoi sont-ils en mesure de s’opposer à ce que nous avons bâti ensembles ? Qui a permis, dans le strict respect de la loi de 1905, la construction d’une mosquée à Avugny? C’est nous ! Oui, nos compatriotes de confession musulmane le savent. Qui a instauré sous les quolibets de cette même gauche , en 2003, la gratuité de la cantine scolaire ? C’est nous !*

*Je pourrais, ainsi, détailler toutes nos réalisations. Mais aujourd’hui, il convient de choisir entre la relégation à laquelle veulent nous condamner la NUPES et le PCF ou la poursuite des changements que nous jugeons, ici, toutes et tous indispensables pour que le bien-vivre se renforce à Avugny. »*

Oui, cette ovation finale te restera. Les militants, spectateurs, soutiens debouts. Ils scandaient le « c’est nous » signe de ralliement de plusieurs de tes campagnes. Le Nonce te l’a souvent rappelé. Tu n’es jamais aussi bonne que quand tu t’inscris en contre les renoncements de tes adversaires. La gauche le plus souvent, mais également Sarkozy en 2007. Tu en oublierais presque qu’il a été question qu’il te nomme ministre déléguée à la ville en 2010 dans le gouvernement Fillon 3. Il souhaitait recentrer sa majorité.

Il laissait dire, à cette période, qu’il appréciait ton côté transgressif face à certains tabous de la droite républicaine. Disruptif gloseraient les communicants macroniens de nos jours. Tes parents y ont cru. Jean-Philippe, également. Puis la machine s’est enrayée. Tu étales le gant de toilette humide sur ta joue encore chaude. Tu te décides enfin à sortir. Il est allongé, souriant. Il t’excite dans son Boxer. Son torse te ferait négliger les colosses parfaitement sculptés que tu te choisis d’ordinaire.

Des fuites dans plusieurs médias, il y a une douzaine d’années, ont ainsi compromis ta possible promotion gouvernementale. Une première mise en cause quant au financement d’une campagne municipale passée a provisoirement empêché ce destin ministériel après lequel tant de collègues courent.

Tu es convaincue que la source bavarde, à l’origine de cette désillusion, gravite au Modem, chez Bayrou. Un type que tu n’as jamais pu sentir. Y compris quand tu exerçais son porte-parolat pendant les présidentielles de 2007. Ce paternalisme mâtiné d’opportunisme n’a pas grand-chose à envier aux notables de ton parti, l’ULD.

Eux, au moins, s’assument à droite sans barguigner. D’où ta rupture avec le maire de Pau aux législatives qui ont suivi l’élection de Sarkozy. Tu t’approches vers la couverture pliée. Tu centres sur ta poitrine nue la médaille de la vierge de Fatima. Tu rampes sur le matelas en agrémentant ton avancée de mouvement de ta bouche suggestive. Tu t’en moques des vergetures sur tes hanches quelque peu ankylosées.

Tu en as envie, tout de suite. Il est fasciné par tes seins laiteux. Tu t’arrimes à son mât sans préavis. Tu n’éprouves aucune honte à lui montrer tes fesses légèrement fripées. Tu enclenches les vas-et-viens avec la progression qui convient. Tu cherches à lui souligner ton énergie, tes ressources.

Tout s’est compliqué, pour toi, suite à ces articles qui altéraient, pour la première fois, ton image d’élue de terrain, jeune et modérée. Même la réélection à Avugny, quelques années après, t’a coûté en termes financiers. Mais surtout de relations. Le type se met à réciter des prières tandis qu’il accélère. Aucun homme ne te l’a jamais fait. Même pas le bigot avec qui tu t’es marié. Il n’est d’ailleurs pas venu à la réunion publique.

Il s’est fendu d’un texto, dans la journée, qui précise ses intentions. Il déménage chez son ergothérapeute après le second tour. Il te met en demeure d’organiser, tous les trois, un point avec Anna lors de son retour d’Australie, début juillet. Ni lui, ni les siens ne t’ont jamais vraiment considérée. Tu demeures « L’étrangère » comme le chanterait Linda De Suza. Tu souhaitais un besoin de reconnaissance sociale, nécessaire à ton ascension politique surement. Le joueur de cavaquinho t’enfourche franchement cette fois. Cela te plaît. Tu penses jouir sous peu. Tu agrippes la médaille de la vierge.

Tu le stimules d’une voix la plus grave possible. Avec des années de vol, tu sais que cela fonctionne. Oui, tu ne peux pas arrêter. Ni pour des moments comme celui-ci. Ni pour ta mère. Ni même pour Marius. Tu ne te vois qu’en activité, meeting, commissions parlementaires, conseils municipaux. Tu as appris à aimer la politique. Ainsi que le décrivait le vieux sénateur Landy. Tu ne sais pas si, à ton âge, tu parviendrais à t’accomplir dans autre chose. Une des premières phrases qu’a réussi à énoncer distinctement Marius.

* Ma maman, elle est maire. Je suis fier d’elle.

L’image te saisit. Tu t’en souviens sur la plage de Carneiro. Le beau brun s’approche de l’indicible. Toutes les autorités divines ou leurs représentants terrestres, à commencer par Saint-Antoine de Padoue, sont convoqués dans un ultime râle. Puis, il décharge en toi. Tu cries franchement. Puis, tu en mordilles ses lèvres de reconnaissance. Tu consens à t’allonger à peine quelques minutes. Enfin, tu prétextes le besoin d’aller te laver dans la modeste salle de bain. Ton portable est posé sur le lavabo.

Trois tentatives d’appel du Nonce outre un texto où il te félicite pour ta prestation de la soirée sans en connaître tous les développements. Rompue, tu murmures.

* Oui Christian qu’y a-t-il ?

Tu sens son élocution satisfaite.

* Une très bonne nouvelle. Le Point reprend l’article du Figaro. Nous aurons une belle tâche d’huile d’ici demain dans les journaux. Reboh va devoir se justifier. Pendant ce temps, nous, on déroule…..

Tu ne partages pas l’enthousiasme du Nonce. Tu as vu LFI s’affirmer dans les travées du Palais Bourbon au cours de la dernière mandature. Tu es mitigée quant au fait de ne disposer que d’une seule source afin de dénoncer les erreurs professionnelles d’Anne Reboh.

Tu conclues.

* Nous verrons bien, Christian. A demain.

**Villiers-Sagrie. Domaine d’Yrbon. Un peu plus tard.**

Je n’arrivais pas à dormir. J’ai laissé Françoise à son sommeil ou plus précisément aux douleurs à panser. Je pense avoir dépassé ce stade des insomnies répétées de mon côté. L’odeur du vieux bois, à cette heure, ne me trouble pas encore.

Au contraire même, je dirais qu’elle m’inspire. J’affectionne la vue que me procure du bureau, aux aurores, cette espèce de rayère sur les champs de Colza alentours. Un halo rougeâtre, à la Claude Monet, accompagne d’ordinaire, durant l’été, le tableau original. J’ai beaucoup avancé sur le manuscrit les derniers jours.

Je ne m’en suis ouvert qu’à David entre deux échanges concernant les confessions bien tardives de Pelleter ou Brigitte sur Villiers et l’agglo. Mon complice n’est pas parvenu à obtenir quoi que ce soit à propos des investigations des stups parisiens en cours. Il s’inquiète pour moi. Je le jauge à son regard nerveux lorsque mes réponses sur Nélac ou la mairie, au final, n’en sont pas. David s’inquiète pour nous. Notre histoire tant amicale que politique ne peut s’achever dans un développement aussi sordide.

Je m’y vois, déjà, comme lui, si l’image de ma ville devait être par malchance ternie par ces trafics, les négligences d’élus que j’ai installés, à grand renforts de publicités filiales. Des journalistes, à la mémoire courte, brûleront en place publique un système et une époque révolus.

Ils reproduiront ce qu’ils ont déjà fait pour ce que j’avais de plus cher. Dans cette journée s’annonçant comme une nouvelle épreuve, il n’y a qu’un fils qui me manque, en fait. Le mien.

David, pour l’heure, m’a recommandé, d’un sourire, une surveillance discrète et avant tout protocolaire de Nélac, le maire, de son équipe. J’allume délicatement l’ordinateur portable. Oui, quand je songe à ces récentes découvertes, j’ai l’impression d’émerger d’un autre mauvais rêve. Ce terme d’ailleurs réveille quelque chose de plus lointain.

Il s’agit, là, du titre d’un roman mineur de Bernanos si je ne m’abuse. Un mauvais rêve. De ce qu’il me reste de mes lectures adolescentes, l’auteur favori de mes enseignants en lettres, au lycée Saint-Michel, s’était compromis dans un espèce de pastiche de polar à la Simenon. Il avait tenté, par ce biais, de dézinguer les milieux politiques et culturels de l’entre-deux guerre. Effectivement, le roman de genre, au-delà de Manchette, continue de me rattraper dans les interstices parfois les plus inattendus de ce qui me reste d’existence.

David, à ce sujet, m’a rassuré quant à la possibilité de faire paraître un possible livre. Il entretient ainsi des relations nourries avec un certain nombre d’anciens collègues flics habitués des bouquins de souvenir. Il m’est arrivé de parcourir plusieurs de ces opus plus ou moins fictionnés. Mon complice m’a ainsi garanti, hier, avoir trouvé le mouton à cinq pattes susceptible de me publier, si besoin était, dans une collection noire.

David m’a certifié que ce choix renforcerait la dimension vaguement sulfureuse de la parution. J’ai, pour ma part, renoncé à l’ouvrage autobiographique du vieil éléphant socialiste en fin de course. J’ai prouvé, au-delà de mes forces vitales, l’essentiel.

Je lance la chaîne-stéréo à un faible volume. Réfléchir, me souvenir, écrire en musique m’apaise. Un filet de jazz se diffuse entre les murs pierreux du bureau. Mes yeux plongent, à nouveau, vers le passage de la veille. J’ai tapé 1991.

Ma mémoire se segmente brutalement comme pour mieux éviter l’essentiel. Ludo me serre longuement l’épaule une semaine avant le suicide. Le fait qu’elle ait crié « non, pas cette fois » quand je l’ai pénétré au cours de cette nuit d’automne. La dernière. Mon front plissé exsude une sueur épaisse. Je perds le fil. Je tripote ma crinière léonine. Je redoute que les palpitations ne me reprennent.

Puis, le son de Jimmy Giuffre me ramène au Jazz West Coast, à des réminiscences de jeunesse, de promesses. Ma poitrine se relâche. 1991. Je respire. 1991. Je reste convaincu que j’ai engagé ma première véritable discussion politique avec Ludo à cette période.

Le PS commémorait les dix ans de Mai 81. Il m’a interrogé sur Mitterrand, la gauche, ce que nous représentions. A ses yeux de môme, Giscard et 74 s’apparentaient déjà à de la préhistoire. Les déceptions, reproches n’altéraient pas encore nos échanges. Cela s’est répandu à petit feu. Il m’a même purement et simplement tancé, le soir, où j’ai annoncé mon soutien au candidat Macron.

1991. Je devenais autre chose qu’un député parmi d’autres. Mitterrand s’était bel et bien rallié à une politique économique raisonnable. Mes amis rocardiens tenaient, enfin, le haut du pavé au Parti et dans les assemblées. Des Mitterrandistes de toujours, Jospin notamment, rejoignaient nos positions. Tout au plus, un léger vernis sociétal et culturel était censé faire croire que la gauche se trouvait toujours bel et bien là. La clarinette de Giuffre me rassérène pour de bon. 1991. La présidence de la commission agriculture de l’assemblée nationale s’offrait à moi.

Y compris, David, pointant encore dans le courant chevènementiste, avait accepté de sabrer le champagne en présence de quelques camarades. J’augmente légèrement le son. Je ne transpire plus. Les plongées mémorielles me stabilisent au petit matin.

Je demeure d’ordinaire dans cette enveloppe de protection jusqu’à ce que Françoise, la sonnerie du portable, un courriel inopiné me sortent d’une toute relative quiétude. J’ai même trouvé un titre iconoclaste si un jour mes textes devaient sortir en librairie. Un éclat de lumière qui franchit soudain la rayère obstrue un peu ma vue. J’enfonce les lunettes.

David m’a promis de parler à cet éditeur, croisé lors de la remise d’un prix du roman policier, auquel il avait été invité à l’ancien 36 Quai des Orfèvres. Il a évoqué un chat de gouttière qui dépareille dans le milieu étriqué du livre parisien mais qui reste attaché à une vision éclectique du polar et de la fiction. Voilà, en tout cas, des réflexions qui m’éloignent, pour quelques minutes, de ce que Nélac et Sorin me dissimulent. J’oublie, le temps d’une page, d’un paragraphe, l’horreur auquel peut s’ajouter, sous peu, le déshonneur si je n’y prends garde.

Reste l’épigramme provisoire du manuscrit qui ne me satisfait toujours pas. *« Pour l’essentiel, l’homme est ce qu’il cache ».* La citation de Malraux, au final, me perturbe plus qu’autre chose. Je malaxe mon cou encore poisseux. La phrase explique sans doute ma crise d’il y a quelques minutes. Puis, la référence en question me dépeint en gaulliste davantage qu’en catholique de gauche. Je ne me reconnais pas dans cette approche.

Je baisse l’écran. Je me sers un fond d’eau. Je m’étire afin de faire redescendre pour de bon la tension. Je le ferai lire à David, en premier lieu. Par delà les désaccords politiques, il reste, là, insubmersible. N’en déplaise aux tenants du boomer-bashing, notre génération, nos liens maintiennent une force encore brute. Je me dresse d’un élan sec. J’ai rendez-vous. Du moins, j’entends m’imposer au calendrier chargé de Guillaume.

J’ai un train à prendre d’ailleurs.

**Tribunal judiciaire. Paris 17. Quelques heures plus tard**

Omar Belkchich déambule sur le plancher clair de la cité judiciaire. Le magistrat, en charge du dossier, s’est montré intraitable aux dires du patron. En dépit de l’heure de matinale, Belkchich n’a pas discuté la convocation. Il n’a rencontré qu’une seule fois ce juge Picaud.

Il convenait alors de le persuader de solliciter le Bureau Central des Sources. Les recoupements des premières auditions de suspects, des écoutes, laissaient à penser que le réseau Camara disposait d’une zone de stockage quelque part entre la Sarthe et l’Eure Et Loir.

Bien entendu, Belkchich aspire, dans un avenir le plus proche possible, à des fonctions moins exposées avec un grade au dessus de tout risque. Il se verrait bien dans un poste administratif avec des horaires de bureau. Inès et le gosse seraient comblés.

Belkchich a compris que tout le monde, à commencer par les pontes de la police, cherche à se planquer dans la fonction publique hexagonale. La météo politique incertaine rabote les ambitions des divisionnaires et énarques les plus arrivistes. Il tire nerveusement sur les revers de la veste en Jean.

Belkchich ne prise guère ses missions actuelles de soutier de la police judiciaire Il accélère le pas. Le temps des grosses affaires est, lui également, passé redoute-t-il quand il franchit le seuil du bureau du juge. Tout se discute, se conventionne, se plaide coupable. La greffière, rouge à lèvre au ton corail, l’invite à s’asseoir face au bureau du magistrat. Elle marmonne d’une voix lasse.

* Le juge Picaud arrive, lieutenant. Il est dans nos murs.

L’homme, aux boucles poivre et sel, entre précisément à cet instant dans la pièce. Les lunettes avancées sur son nez aquilin, le magistrat prend place sans même considérer Belkchich ou la greffière. Il se penche, bouche ouverte, sur l’ordinateur. Belkchich se méfie de ce Picaud.

Il se remémore leur dernier entretien avec difficulté. Il lui semble que le magistrat s’en est tenu à des considérants généraux de droit pénal. Il ne lui avait même pas demandé où en était l’enquête sur Avugny. Les joues pleines, le regard vif de l’individu lui paraissent confusément familiers. Un parfum d’aigreur se dégage de ses verres fumés.

Picaud débute d’une élocution appliquée tout en relevant son visage rond en direction de Belkchich.

* Bonjour Lieutenant. Le SIAT du Bureau Central des Sources vient de m’envoyer les premières écoutes intéressantes.

Belkchich, méfiant, s’enfonce dans le siège mobile. L’écheveau du trafic, des montages, lui paraît pourtant bien loin d’être démêlé. Belkchich hoche administrativement la tête. Il ne peut rien proposer au juge de son côté. Camara a mis en sourdine une bonne des parties de ses activités depuis son départ à l’étranger. Belkchich emprunte une mine contrite.

* Je vous écoute, monsieur le juge. Qu’est-ce qui pourrait nous concerner s’il vous plaît ?

Picaud esquisse une grimace. Il entame la lecture sur son écran du courriel qui accompagne le premier enregistrement.

* Enregistrement du 13 juin 2022 entre Fabrice Sorin et Medhi El Mekkhi 20H40. Villiers-Sagrie.

Il ne permet pas à Belkchich de réagir. Picaud démarre l’audio.

* Fab, Driss vient de me dire que c’est chaud.

Une voix, au timbre enfumé et inquiet, lui répond.

* Oui Guérin, l’ancien maire et ministre, vient de mettre un coup de pression à Olivier. C’est lui qui me l’a dit.

D’un ton offensif, Medhi El Mekkhi insiste.

* Mais sur quoi ?

De son coffre manifestement éprouvé, Sorin bégaye.

* Tou, toujours cette histoire de caserne de gendarmerie. De, de périmètre de territoire de sécurité que devrait mettre en place l’agglo…

Cette fois menaçant, l’aîné des El Mekkhi abrège la conversation téléphonique.

* Démerde-toi comme tu veux, Fab, sinon ils viendront te fumer, toi et ta meuf. On ne peut pas rester à l’arrêt. Le gamin, Driss l’a planqué quand il le fallait. Fais ta part du taff !

Picaud caresse la souris de l’index pour couper l’échange entre les deux protagonistes. Il jette un regard ombrageux à Belkchich. Puis, il s’adresse à la greffière.

* Pour le moment, nous n’intégrons pas ces enregistrements à la procédure, Madame. J’ai besoin que le lieutenant Belkchich et son équipe m’expliquent le contexte, les conditions et les motivations de cette conversation.

Belkchich reste stupéfait par l’apparent désintérêt du juge. La greffière tape sur son ordinateur portable les dernières phrases de Picaud. Ce dernier se tait subitement. Il feint d’ignorer l’officier de police. Picaud prend son temps afin d’accuser réception du message et de remercier son correspondant au Bureau Central des Sources. Belkchich bombe son torse correctement entretenu sous la chemisette bleu pétrole. Il s’essaye à un registre qu’il veut protocolaire mais aussi ferme pour une fois.

* Je ne comprends pas bien, monsieur le juge. Rien dans ce vocal ne correspond à notre demande initiale.

Picaud écarte les mains d’impuissance.

* C’est-à-dire, lieutenant ? Nous sommes pourtant bien partis de vos attendus.

Omar Belkchich se contient du mieux possible. Un enseignement qu’il a tiré aussi bien de l’armée, de la maison poulaga que de sa loge. Il les cerne complètement les surdiplômés à papa, maman, comme celui qui lui fait face. Il a appris à catégoriser leurs sous-entendus fielleux sur son avancement professionnel discutable à leurs yeux de méritocrates de la république. Il y va d’une sortie mesurée, en premier lieu.

* C’est Driss El Mekkhi pour qui nous avions demandé l’écoute. Celui qui a toujours des échanges avec Camara qu’il a connu quand sa famille vivait encore en banlieue parisienne. Pas son frère !

Picaud se veut martial dans sa réplique.

* Sauf que Driss El Mekkhi, au nombre de portables qu’il utilise, de ses mouvements, est beaucoup plus difficile à surveiller pour vos collègues. J’attire toutefois votre attention, lieutenant, sur le profil alléchant du frère et de ce Fabrice Sorin.

La greffière a cessé de pianoter. Belkchich oppose une moue de doute à l’interpellation du magistrat.

* En quoi l’autre El Mekkhi et ce Sorin peuvent nous intéresser ?

Une expression méprisante éclaire la figure poupine de Picaud. Belkchich est persuadé de l’avoir déjà vu à la télévision ou dans un journal quelconque. Picaud lit, à voix haute, un autre mail du Bureau central.

* Medhi El Mekkhi est principal d’un collège de Villiers-Sagrie et Sorin, adjoint au maire, gère une agence immobilière. Pégase Immo si je comprends bien.

Belkchich prend appui sur l’accoudoir en cuir quand le nom de la boîte de Sorin le percute.

**Chapitre 10**

**4 rue Ferrandi. Paris Sixième arrondissement. Au même moment.**

Les relents du café fort, préparé à l’improviste par Guillaume, me stimulent. Nous sommes assis dans l’espèce de cabanon attenant à son trois pièces. Le lieu dessert une terrasse arborée, encore silencieuse à cette heure. Il tente de dédramatiser.

* Et c’est pour cela que tu es venu aux aurores ? Crois-moi, nous allons y mettre bon ordre.

J’avais conservé l’adresse de l’appartement. Je ne m’y étais rendu qu’une seule fois. Du temps de mon poste de secrétaire d’état à Beauvau, sous Jospin. De mémoire, le gouvernement Gauche Plurielle redoutait un mouvement de contestation d’ampleur chez les agriculteurs. La mise en œuvre dans le droit français d’une directive européenne sur les engrais heurtait les intérêts des gros céréaliers. Voynet, ma collègue ministre, en avait fait des caisses à ce sujet. Mes entrées dans le syndicalisme agricole étaient censées permettre de temporiser les échanges qui prenaient un tour violent avec la FNSEA.

Guillaume officiait déjà au ministère de l’Intérieur sur des questions de Sécurité Publique relatifs aux mouvements sociaux. C’est à cette période que nous nous sommes vraiment connus et appréciés. Il faut dire que peu de mes camarades des cénacles parisiens, d’alors, s’intéressaient à ces questions. Moi, cela ne m’a jamais rebuté. Mieux, j’y ai grandi.

Je mesure comme personne le rôle décisif de l’électorat paysan dans le basculement à gauche de la plupart des régions de l’ouest du pays, en 81. J’ai compris, avant d’autres, que le détournement du mouvement coopératif par quelques gros exploitants, que cette grève du lait, en 69, qui avait divisé la FNSEA pouvaient sacrément nous aider dans les scrutins à venir. J’ai suivi avec bienveillance le mouvement, certes d’abord gauchisant, des Paysans Travailleurs avant que ses membres ne fondent la Confédération Paysanne.

Certains d’ailleurs ont ensuite rejoint le PS. Trêve de digressions, j’insiste sur le danger, lui judiciaire, qui s’accroit pour Villiers-Sagrie.

* Rends-toi compte, Guillaume ! C’est la brigade des Stups qui est sur le dos de la ville. D’après David, personne ne peut s’en tirer indemne s’ils trouvent quelque chose.

Mon ombre de commandeur, d’ancien ministre, me permet encore d’impressionner, de voir certains coups arriver à l’avance. Guillaume affiche une mine soucieuse. Il calibre ses mots.

* Je suis d’accord avec toi, le Gué ! La situation est grave. D’autant que j’ai eu beaucoup de mal à avoir accès à des bribes du dossier.

Je tressaille.

* C’est-à-dire ?

Un trentenaire au teint rubigineux qui se faufile dans l’embrasure de la porte de la salle à manger ne laisse pas à Guillaume le soin de poursuivre. Piercing de rigueur, pantalon plissé, il s’adresse d’une voix monocorde à mon hôte.

* J’y vais. Les répéts commencent dans une heure.

Quelque peu déstabilisé par ma présence face à son compagnon, Guillaume balbutie un expéditif.

* Ca marche Greg ! A tout!

Il agrémente sa sortie d’un fugace baiser envolé. L’homosexualité de Guillaume n’a jamais posé, bien entendu, de problème ni dans le parti, ni dans notre courant. J’avais seulement remarqué, lors de réunions politiques, son empressement à ne pas quitter des yeux certains jeunes militants. Afin de me mettre définitivement à l’aise, il se satisfait d’un.

* C’est Greg ! Sa pièce est jouée en ce moment au Théâtre de Poche. Il a eu de très bonnes critiques. J’ai des invits si tu veux…

La vie culturelle parisienne, ses strass, faux-semblants, y compris durant mon parcours ministériel, ne m’a jamais attiré. J’ai laissé cela à Jack Lang, Hidalgo, cette gauche parisienne. Je décline poliment. Guillaume reprend.

* Oui, mon contact au Bureau Central des Sources est venu avec du matos, seulement hier. Des piles de mise en demeure de la préfecture sur ce projet de caserne de gendarmerie, des monceaux de délibérations que ton Nélac n’aurait pas fait remonter concernant les débats sur les caméras de surveillance.

Je questionne.

* Je le sais déjà. Mais qu’est-ce que tu veux dire pour le reste ? J’ai vérifié. A plusieurs reprises, Nélac a pris position, avec d’autres maires de l’agglo, pour davantage d’effectifs de gendarmes dans la zone.

L’élocution de Guillaume ralentit.

* Oui mais c’était avant 2020 ! Et le projet de Castaner d’implanter cette caserne à Villiers et avant ces disputes sur les caméras de surveillance…

Je le coupe.

* Et alors ?

Limite nerveux, Guillaume tient les coutures du Sofa où il est assis.

* L’opposition de Nélac et de son conseil municipal s’est manifestée quand les choses ont commencé à se préciser au niveau ministériel et préfectoral d’après mon flic, à moi.

Je chuchote par réflexe.

* Et ça a suffi à empêcher le projet d’avancer ?

Guillaume enfouit la cuiller en inox entre ses lèvres retroussées. Bouche pleine, il précise.

* Pour le moment semble-t-il ! Mais, il y a plus périlleux pour nous…

Le Secrétaire Général Adjoint du Ministère de l’Intérieur ne dispose pas du temps suffisant pour me permettre de réagir.

* Le type du Bureau Central qui enquête sur ton agglo, n’a rien pu faire pour empêcher les premières écoutes que réclame le juge et qui sont demandées par les Stups parisiens.

J’envisage d’un trait l’envergure des emmerdes sur le point de me tomber dessus. Je pressens instinctivement que les écoutes en question concernent Olivier Nélac

* Sorin, le premier adjoint, tu le connais ?

J’essaye d’assimiler. Je trouve, à peine, l’énergie de demander.

* Comme ça ! Un gamin du coin. Pourquoi ?

Guillaume ironise.

* Il est en affaires avec le principal d’un des collèges de ton bled. Mehdi El Mekkhi.

Je redoute le pire. Mes mots tâtonnent.

* Oui, ça, je le sais. Mais c’est avec le frère, Driss, que Sorin gère une pizzéria

Guillaume, cette fois, s’étouffe presque de colère.

* Selon les écoutes, on ne parle pas que de Magarita ou de Parmesan, monsieur le ministre. Même si pour le moment, il n’y a rien de pénalement tangible.

Je continue dans le registre du sarcasme. J’y excelle surtout depuis la mort de Ludo. De l’avis général.

* Les grands mots tout de suite, Guillaume ! Ca ne prouve rien. Cela ne nous aide pas. David et moi continuons de nous renseigner.

Guillaume approuve.

* Ok rien d’autre ?

J’allais oublier ma vision de hier.

* Je ne sais pas pourquoi j’en ai besoin mais si tu pouvais te renseigner auprès de divers services sur un de nos anciens camarades du PS. Etienne Picaud. Il était maire fabiusien d’une ville de petite couronne à l’époque. Il était juge de profession.

Guillaume note sur la feuille à carreaux le nom sans poser de question.

Puis, nous nous enlaçons affectueusement.

* Merci Guillaume pour tout ce que tu fais.

Je replonge. Pour l’honneur, pour mes principes. Qui sait peut-être, pour Ludo !

**Avugny. Seine Saint-Denis. 15 juin 2022.Midi.**

Tu manœuvres la voiture de fonction dans l’enceinte de la résidence. Quartier Joliot-Curie. Des HLM hauts de gamme pour classe moyenne. Celle que tu as choyée plus que les autres depuis ton premier mandat de maire.

Micheline a planifié un porte à porte dans un de tes bastions électoraux . Le quartier n’a cependant pas beaucoup voté dimanche dernier. Après, tu as prévu de récupérer Marius au CAT. Tu éprouves plus qu’avant cette envie de t’évader quelques heures. L’exposition sur les mangas Porte de la Villette devrait lui plaire.

Tu es réglée sur France Bleu Paris. Elle reste la radio des vrais franciliens, ceux qui se lèvent tôt. Ceux qui se contrefichent des anathèmes moraux de France Inter, de ses chroniqueurs gauchistes. Le journaliste parle de ta circonscription. Tu augmentes le volume.

*« Nous partons, en cette mi-journée, en Seine Saint-Denis. Dans la treizième circonscription où la députée sortante Nathalie Moreira s’est retrouvée en difficulté dimanche avec un ballotage défavorable face à la candidate de la NUPES, Anne Reboh, économiste, cadre chez LFI et proche de Jean-Luc Mélenchon. Une polémique a vu le jour depuis hier concernant un emploi présumé fictif qu’aurait occupé la candidate de gauche à la Banque Officielle Nationale entre 2010 et 2012. Et ce alors qu’elle militait encore au Parti Socialiste. Nathalie Moreira, lors de sa réunion publique à Avugny, hier soir, a préféré ironiser. Nous y reviendrons dans notre édition de 13H. Par contre, nous venons d’apprendre que Jean-Luc Mélenchon, lors de sa conférence de presse de ce matin, a souhaité assurer Anne Reboh «  de son plein soutien et de sa totale confiance ». Il a ajouté que « La vérité, comme toujours, finirait par forcément percer face aux mensonges et à la calomnie ».*

Tu amorces sans difficulté ton créneau. Puis, tu coupes le contact. Cette histoire de brigade financière, de PNF te tracasse. Le Nonce a insisté pour faire le point avant de, lui, s’adonner à une diffusion publique sur un des marchés d’Avugny avec Ashrad et plusieurs militants.

Tu n’as pas le choix. Il faut les battre non seulement cette parachutée de Reboh et sa NUPES mais également ces juges financiers qui se croient dans une opération « mains propres » italienne des années 90. Tu stoppes au niveau de la gardienne de l’immeuble. Cette dernière, blonde à l’allure tassée, dodeline du cou. Sa bouche ultra maquillée marque une expression qui s’apparente à de la reconnaissance.

* Ah bonjour madame la maire. Les autres sont déjà là. Ils doivent vous attendre.

Elle actionne le mécanisme. Pour en revenir à ces magistrats du PNF, tous placés par Hollande suite à l’affaire Cahuzac, tu as vu mieux que personne de quoi ils se révélaient capables, durant la campagne Fillon. Tu sais qu’ils ne te lâcheront pas s’ils disposent de suffisamment de biscuits pour donner l’assaut. Ils bénéficient d’importantes connexions avec la presse qu’ils n’hésiteront pas à utiliser à chaque contre-offensive de ton avocat ou de tes troupes.

A ce propos, Micheline chaperonne, dans le hall de l’immeuble, les deux soutiens qui vous accompagnent. Un médecin de ton conseil municipal et une mère de famille de la cité du Belvédère, la plus dure de ta ville. Une maghrébine à la quarantaine déjà usée en attente d’un emploi stable. Une mère célibataire, tu le parierais. Tu l’adores Micheline. Elle développe sur cette politicaillerie nationale qui s’invite dans nos banlieues travailleuses. Elle vise toujours juste sans éprouver le besoin de se concerter avec toi ou le Nonce.

Elle s’est mise sur son trente et un encore une fois. Un tailleur assorti d’une broche dorée de circonstance honore la sinistre cage d’immeuble. Une mise vestimentaire déterminante que tu as appris, là aussi, des communistes quand ils tenaient la ville et le département. L’élu doit le respect à l’électeur, au camarade. Pas de dilettantisme petit-bourgeois qui, à tes yeux, dans la période actuelle reste la spécificité des gauchistes décomposés de LFI et ses alliés. Micheline frappe vigoureusement le bois massif. Une main de Fatima recouvre le judas du seul appartement du rez-de-chaussée. Une ouverture poussive se précise.

Micheline reconnaît la locataire. Une sexagénaire, les cheveux corbeau tirés. Micheline débute de son coffre intimidant.

* Madame Bellahcen, comment allez-vous ? Nous sommes venus avec madame la députée-maire pour les élections de dimanche prochain.

La femme a conservé de sa jeunesse quelque chose de mutin sous ses yeux gris. Des gouttes perlent dans le regard de la locataire. Elle ânonne.

* Madame la députée-maire ?

Tu te glisses assurée entre tes trois soutiens. Muette, tu l’étreins. Elle balbutie.

* Merci madame le maire ! Et pas que pour la Mosquée. Je sais que vous avez voté contre celle loi pourrie ! Starfoullah !

Micheline fronce ses sourcils parfaitement lissés. Tu réponds à la femme d’un clin d’œil. Toujours silencieuse, d’un mouvement de coude, tu l’invites à continuer. Les pleurs la débordent maintenant.

* Je sais, madame le maire, que vous êtes comme moi. Une maman. Que vous avez un enfant, comme moi, que les autres ils disent. Comment dire ? « mahboula » ! Eh ben avec cette loi, ils nous ont obligés à les mettre dans des classes euh…. normales. Moi Abdelhalim, il a beaucoup pleuré pour finir dans ce centre….

Nez-à-nez, vous vous tenez les mains. Tu parviens à peine à réprimer les larmes qui montent. Elle a parfaitement raison Madame Bellahcen. Cette loi Montchamp qui, au nom du prétexte dégueulasse de l’intégration des gamins handicapés dans les dispositifs banalisés, a servi avant tout à liquider les centres adaptés avec du personnel formé. Au nom de ces toujours mêmes principes budgétaires. En dépit des oukases de l’UMP d’alors, tu t’es prononcée contre.

Selon les formalités d’usage, vous prenez congé de madame Bellahcen qui vous assure de son vote et de celui des membres de sa famille au sens large. Tu as choisi la politique aussi pour des moments comme celui-ci. Ceux qui confondent l’individuel et le collectif. Ceux que ne comprendront jamais des crânes d’œuf comme Anne Reboh, du haut de son souverain mépris. Dans l’ascenseur, tu remarques que ta mère vient d’essayer de te joindre sur le portable personnel à plusieurs reprises. Elle est censée faire un brin de ménage chez toi, comme toujours. Devant la porte automatique du premier étage, tu indiques aux trois autres de poursuivre.

Tu rappelles.

* Maman qu’est-ce qu’il y a ?

Tu relèves tout de suite la panique. Ta mère bafouille.

* Il y a le monsieur là ! Avec son papier. L’huissier, je crois. Tu dois signer.

Bien que peu au fait des procédures ou termes juridiques, elle a saisi le mot couperet que le visiteur a su exploiter à escient. Tu commandes sèchement.

* Passe le moi !

Tu notes que le type feint mal le détachement nécessaire à la manœuvre.

* Madame Nathalie Moreira-Lescure ? Maître Teilhet. J’interviens sur requête de l’avocat de votre mari Lescure Jean-Philippe.

Tu ne te domines plus.

* Mais pourquoi putain ?

Il égrène sans conviction les termes de la missive qui l’a menée chez toi.

* Votre époux vous assigne en justice, dans le cadre de votre séparation à venir, concernant vos droits respectifs à propos de votre fils Marius.

Tu es pétrifiée. Une chaleur inédite se dégage de chacun de tes membres. Aucune insulte ne te paraît à la mesure. Tu réponds mécaniquement.

* J’arrive. Je suis à cinq minutes.

Tu dévales les escaliers sans te préoccuper, une seule seconde, des autres.

**Avenue Louise Michel. Avugny. 14H30.**

Les deux hommes dépassent le bâtiment ancien de l’école de musique en remontant l’avenue. L’adresse du keum se trouve dans une rue perpendiculaire, d’après Mouf. En gros, les lieutenants qui restent à Ali Camara sur le terre-terre d’Avugny s’échinent à gérer un business forcément à l’arrêt. Dans ces cas-là, en règle générale, il est courant de se rappeler au souvenir des débiteurs les plus importants. Histoire de tenir le temps nécessaire.

Mais là les choses ont pris un tour inattendu. Le plus gros lève un index assuré.

* Ouais, C’est à droite! Regarde !

Mouf arbore une casquette visière large. Le plus taré des deux a toujours pensé son complice. SD l’a vu, un jour, tabasser un gardien d’immeuble jusqu’à s’en faire saigner les phalanges. Un employé de l’office HLM qui avait osé le vilipender sur un deal en cours au sous-sol. Mais SD n’a pas plongé dans cette sortie pour ressasser de vieux souvenirs. Plus méthodique, il questionne.

* C’est au 13 qu’il est le schlag ?

Mouff acquiesce de son double-menton. Il a opté pour un Jean-capuche. C’est dans la piaule où se planque ce dernier qu’Ali a transmis ses instructions. Le jeu en ligne permet également de passer le bonjour à la miff, d’échanger avec les reufs du quartier. Mouff, déjà essoufflé, désigne le digicode défoncé.

* C’est là !

SD se dit, après tout, qu’il n’a pas à rougir de son parcours scolaire quand il songe au baltringue à qui ils rendent visite. Dans ses obligés, ses mauvais clients, décidément Ali a de tout. En tout cas, c’est celui qu’il a désigné immédiatement. Charles Brissot. Avec les formules argotiques de Camara, SD est parvenu à situer le personnage.

Un ancien président du GUD, le groupe de fachos, qui s’est fait connaître sur les réseaux sociaux, il y a quelques mois. A son détriment. Une humiliation sur la toile qui vous déglingue pour de bon. SD a pu visionner la vidéo en question avant de retrouver Mouf. Le digicode ne fonctionne pas bien entendu. Ils pénètrent dans la minuscule entrée du bâtiment. Ils attaquent l’étroit escalier.

Charles Brissot, un drôle de lascar, qui est bel et bien tombé dans la farine jusqu’aux oreilles. Si ce n’est dans le crack. Du moins si SD s’en tient aux murs humides, aux nombre de tags vulgaires, à l’odeur de merde qui inonde les parties communes de l’immeuble défraîchi.

La vidéo remontait à un an tout au plus. SD l’a vu se faire molester par deux skinhead, être obligé de se foutre à poil. Le tout avant que les nervis de Marine Le Pen ou Zemmour ne le contraignent, avec son blair cassé, à entamer une Macaréna pathétique. SD a même consulté plusieurs sites d’Antifas afin de contextualiser la scène comme disent les politiques.

Il était, entre autre, reproché à Charles Brissot par ses amis gudards l’introduction de mach dans son sérail de nasillons, sans compter quelques rivalités sentimentales et politiques. Camara s’est montré assez bref sur le sujet. Ali s’est concentré davantage sur le paquet de biffs que Brissot lui doit et les charres qu’il lui a raconté. Cette somme pourrait rémunérer encore quelques semaines le fonctionnement du réseau.

En attendant de meilleurs jours, SD et Mouf atteignent la porte en aggloméré. Ali Camara a ajouté que Brissot avait rompu, du fait de sa toxicomanie, tout lien avec ses proches, y compris ses anciens camarades. S’ils lui mettent une danse sérieuse, peu de chance qu’il se pointe au comico de la ville.

Le pied de SD frappe la porte. Mouf commence d’une voix gouailleuse.

* Eh Charles ? Stp, tu nous ouvres ?

Un halètement sexuel, dans un appartement plus haut, se fait entendre. Une crackeuse paye surement son caillou du soir. SD perçoit un cliquetis à l’intérieur. Il distingue un œil éteint dans l’embrasure de la porte qui s’entrouvre.

* Eh Charles, on n’invite pas les frérots à entrer ?

Le galérien en question tire sur la poignée en fer rouillée. Mouf s’introduit d’un mouvement rapide dans le studio. Il sèche Brissot d’une balayette. Le crâne du fils de bonne famille heurte le rebord de la table avant qu’il ne s’écroule sur le parquet crasseux. Toujours narquois, SD commente.

* Eh alors, Charles ? Tu portes tes couilles ? Tu te lèves ?

L’homme de confiance de Camara cerne l’expression affolée du trentenaire d’extrême-droite. Il l’agrippe par la manche de son Polo. Il le redresse ensuite. Ali a pourtant mis, plusieurs fois, la pression sur l’intéressé. Sans résultat. SD a intentionnellement repris une formule utilisée par les crânes rasés qui ont maltraité Brissot dans la vidéo. La pâleur du visage de celui-ci, sa respiration saccadée ne dupent personne. Le manque.

* Qu’est-ce que, qu’est-ce que vous voulez ?

SD froidement.

* C’est Ali, il s’inquiétait de pas avoir de nouvelles de son pote à croix gammées. Hein, Mouf ?

Brissot, le front saignant, pantelle.

* J’ai, j’ai plus rien, les gars je vous jure. Même mon daron, il ne veut plus entendre parler de moi.

SD le jette dans le fauteuil maculé. Mouf considère l’aspect désolé du lieu avant de reprendre. Il ricane.

* Non, on te dit. Ali il voulait juste prendre des news.

La glotte de Brissot se relâche.

* Comment ça ? Je peux rien. Prenez ce que vous voulez !

Mouf saisit la seule chaise du logement et se poste à la droite de Brissot. Il bombarde de sa voix grave.

* Tu nous dois un max de moulaga, Charles ? Faut que tu trouves un moyen…

SD boxe l’épaule de Brissot. Ce dernier manque de tomber.

* Téma, on va t’expliquer….

La frayeur imbibe le faciès de Brissot.

* Mais non, mais non. Je n’ai rien

Menaçants, les mots de Mouf le cognent une seconde fois.

* Faut régler ton ardoise, Charles !

**Chapitre 11**

**Mairie de Broissaye. Agglomération de Villiers-Sagrie. 16H30**

Absorbé par ses recherches de la matinée, Guillaume me parle sans inquiétude particulière. Du moins je le ressens comme tel.

* Oui . Je l’ai retrouvé ton Picaud. Il est retourné dans la magistrature. Mais dis-moi c’est bien un des sous-fifres de Fabius, un maire de banlieue, dont tu t’étais occupé après 2005 ?

Je me suis isolé dans le bureau de Nicolas Pelleter. Je piaffe sur le parquet ciré et sous le portrait républicain d’Emmanuel Macron. Ces informations ne me suffisent pas. Nicolas m’attend dans sa propre salle des mariages. Il a confirmé, hier, à ma demande, un rendez-vous, pourtant annulé par la fédération départementale de cyclisme, à Olivier Nélac. La signature d’un partenariat officiel avec l’agglo.

Dès qu’il s’agit d’apparaître dans *« Le Maine Libre* », Nélac pointe automatiquement son nez. En espérant qu’il ne soit pas trop recouvert de poudre…Je me dis parfois que les politiques de ma génération, se sont choisis des figurants, des façades comme successeurs. Nous les avons sélectionnés, du moins ici, dans l’ouest, pour leur absence de densité idéologique voire même partisane. Comment faire autrement ?

Ils auraient préféré des frondeurs, des Picaud tiens, les militants peut-être ? J’en doute fortement. Hollande a trop toléré, accepté. La démagogie keynésienne de la gauche quand elle n’était marxiste s’est rappelée à nous, en force en plus, dans le parti. Avec d’autres, comme mon ami Jean-Yves Le Drian, Michel Sapin, par exemple, nous avons tout fait pour mettre en garde le chef de l’Etat. Sans résultat.

L’enseignant d’histoire-géographie revient parfois au galop sans que je m’en rende compte. Je m’essaye à un presque catarrheux.

* Rien d’autre, Guillaume ?

Mon correspondant tique aussitôt.

* Je ne saisis pas bien pourquoi cela t’obsède autant. Il a joué et perdu, l’ancien camarade. Moi, cette histoire de Stups me travaille autrement plus.

Nicolas s’engouffre par la porte entrebâillée Il me fait signe que l’invité du jour approche. Je lui réponds d’un moulinet que j’écourte ma conversation. Nous avons prévu de surprendre Nélac. Je relance Guillaume Barrère dont j’ai relevé la voix enrouée.

La fatigue si je me fie à la période électorale en cours ou les interminables nuits où il baise son Greg peut-être. Il a une dizaine d’années de moins que lui, son cadet. Un type paradoxal que ce secrétaire général adjoint du Ministère de l’Intérieur. Je pense qu’il aurait pu plaire à Ludo, si nous avions, si j’avais fait un autre choix. Voilà que Guillaume tente de m’entreprendre psychologiquement .

* Je ne sais pas. J’ai comme l’impression qu’il y a autre chose, monsieur le Ministre.

Je poufferais sans hésitation si la situation n’était pas parvenue à ce point de non-retour. Seul, David a traité ce dossier. J’abrège par une marque d’amitié devenue ordinaire.

* On se tient au courant. Porte-toi bien ! Je t’embrasse, Guillaume.

Décidé, je m’élance en direction de la salle des mariages. Nicolas Pelleter à l’élégance décontractée est assis sur une table en marbre.

* Il est à l’accueil. Il est venu sans poser de question.

J’ai réquisitionné Maryline Sarzeau, la première fédérale, pour l’occasion afin de renforcer l’effet de sidération. Elle porte un chandail zébré suffisamment long afin de dissimuler son imposant fessier. Les mains serrées, elle se tient au centre de la salle. J’ai mesuré à quel point elle était résolue à mettre un terme aux foucades de celui qui m’a trahi. Sa coupe carrée sied parfaitement à la gravité que j’entends imprimer à l’entretien. Nélac, s’avance d’une démarche assurée dans l’allée avant de m’apercevoir. Il y va même d’un.

* Nicolas, j’espère que ce ne sera pas trop long. J’ai une commission interco à présider à Villiers dans la soirée….

Il met un temps à saisir que ma présence et celle de Maryline ne sont pas uniquement officielles. Maryline occupe également un mandat de vice-présidente à l’agglo. L’absence de personnel municipal dénote davantage que nos options vestimentaires qui s’avéreraient négligées si la presse avait vocation à participer à la manifestation. Il s’arrête. Il m’observe. Ce qu’il a appris plutôt à bien faire durant la décennie où je lui ai préparé la transmission du flambeau municipal. Mais c’est tout et cela constitue le principal problème.

Il adapte sa phrase.

* J’ignorais que les instances de la fédération socialiste se déroulaient sous une couverture cycliste maintenant.

A l’expression de rage contenue de Maryline en retour à sa boutade, il est pris d’effroi. Il en boutonne le haut de sa chemise qui laissait paraître une chaînette dorée. J’ai déjà remarqué qu’il se fond non sans une réelle délectation dans le costume de parvenue de province. Maryline entame une sortie déterminée.

* Nous ne sommes pas là pour cela, Olivier. Mais pour la merde dans laquelle tu t’es mis, ta ville et le PS 72 avec.

Il se tourne vers moi, défiant.

* Et ce cher Gué, je sais que notre nombre d’adhérents fond comme neige au soleil, mais quand même il me semble qu’il n’appartient plus à nos effectifs depuis 2017. De quoi on parle d’abord ma camarade?

Cette arrogance, il ne me l’a jamais manifesté à ce niveau. Où est passé l’effacé conseiller clientèle, devenu directeur d’agence, du Crédit Rural ? Celui qui ne validait pas la moindre initiative de seconde main sans me consulter. Le communiant en politique s’est transformé en paria de son agglomération. Nicolas, comme prévu, réplique dans une partition davantage bienveillante.

* Olive, On veut juste voir avec toi et le Gué cette histoire de gendarmerie et de caméras avant que ça prenne un tour problématique publiquement, dans la presse…..

Maryline le coupe.

* Ou judiciaire….. Nous avons été alertés que vous ne faites plus remonter les délibs ou actes de l’agglo sur ces questions.

Je vois qu’il vacille. Le coin de sa bouche se courbe. Ca ne trompe personne. Maryline referme la porte capitonnée. Je suis déterminé à lui faire croire que je sais tout. Je commence.

* T’oublie, en premier lieu, le côté PS Marabout Bout de ficelle ! Si t’as mis les mains dans quelque chose qui te dépasse, c’est moi, l’ancien maire, député, ministre. Celui qui restera, au final, qu’on va d’abord attaquer. Pour commencer tu vas signer avec Maryline ici présente, au nom du PS, et Nicolas en tant que maire un communiqué public demandant des effectifs supplémentaires de gendarmes.

Il accuse le coup cette fois. Il avance ses bras dodus dans un mouvement d’impuissance.

* Ca je ne peux pas.

Le reste, nous l’avons méticuleusement préparé depuis mon retour de Paris. Comme à l’époque pas si lointaine où je présidais encore les débats de la fédération socialiste de la Sarthe et notamment sa commission des élus. Cela demeure ce que j’ai pu faire de mieux dans ma vie politique. Avant le drame. Je vais le subir jusqu’à la fin.

**Paris 17ème arrondissement. Début de soirée.**

Florence Letica n’est transportée que par un seul besoin tandis qu’elle remonte le boulevard Berthier. Une irrépressible envie de Kebab avec frites sauce blanche. Elle a noté ce « Grill Istanbul » à quelques mètres du tribunal judiciaire lors de son périple matinal. Un quartier toujours en plein chambardement bien que les murs du Palais aient été livrés, il y a peu. L’approche des Jeux Olympiques rumine-t-elle. Pas une rue n’est épargnée par des travaux bruyants dès l’aurore. Elle en sait quelque chose dans son logement social, à Gambetta. La dernière grasse matinée date.

Letica conserve ses réflexes de flic, de filoche bien qu’à la Financière, la mise en pratique reste inexistante. Mais ce type baraqué, derrière elle, la suit depuis le Bastion. Elle l’a détronché à nouveau de l’autre côté du boulevard. Belkchich fait des manières. Souffle coupé, elle s’arrête devant le restaurant chinois afin d’examiner dans le reflet des carreaux bleutés la silhouette du musculeux collègue.

Puis, elle avance encore poussivement. Letica n’en peut plus. Elle salive d’avance en s’engageant dans l’entrée du Kebab désert. Letica pensait prendre sa pause plus tôt. Mais elle est décidée à en finir avec Avugny et Moreira. Elle a noté comme une forme d’agacement chez la magistrate du Parquet National Financier durant le point hebdomadaire. Les gardes à vue et perquisitions approchent.

Letica est déterminée à compenser. Et pas que les deux heures de marche qu’elle s’est infligées à l’aube. Elle se dispose devant le comptoir du turc qui l’interroge de son menton ruisselant de transpiration.

* Je vais prendre votre formule orientale avec une eau pétillante.

Le turc hèle son cuistot d’une voix cassée. Oui, Florence Letica n’arrive pas, depuis son arrivée tout à l’heure au Bastion, à gérer une forme d’impatience. Certes, les éléments sont déjà confondants. Moreira, la maire d’Avugny, soutenue par son directeur de cabinet et Najari, a sciemment sous-estimé le prix de deux barres HLM au seul bénéfice d’une société civile immobilière contrôlée par Camara.

Mais le plus tordu, elle le tient de Munoz. De ce chevauchement entre ce dernier, sa location gérée par Najari et ce bled de Villiers-Sagrie qui interroge les Stups.

Letica conçoit qu’il faille s’en tenir, à cette étape, à des sanctions financières, des peines d’inégibilité pour Moreira et ses sbires. Une telle décision juridictionnelle induirait forcément la fin de la carrière politique de la maire d’Avugny. En tout cas, Florence Letica le pressent.

Letica s’attable dans les vapeurs de friture. L’athlétique silhouette de Belkchich se dessine dans l’embrasure du commerce. Il entre et avance, face à elle. Le type la fixe. Il éconduit le turc du plat de la main avant de s’asseoir devant Letica. Il chuchote.

* J’ai, à mon tour, quelque chose qui peut te concerner, Florence.

Le lieutenant des Stups n’a jamais aimé rester le débiteur de quiconque. Il entend solder ce qu’il doit du moins tant que David Loupian ne l’a pas éclairé sur le pedigree de la femme bedonnante qui affiche une expression caustique.

Letica se tait en premier lieu. Elle scrute le visage clair et agréable de Belkchich. Le turc approche. Il plante d’un geste vif le plateau en plastique sur la table branlante. Timbre éraillé, Letica murmure quand le gérant des lieux s’éloigne.

* C’est-à-dire ?

Letica estime en avoir assez soupé des erreurs, approximations passées au boulot. La quinquagénaire a, à chaque fois, déboursé le plein-tarif. Elle se claquemure dans une forme de méfiance procédurale. Belkchich demeure lui subjugué par l’instinct de la collègue qui ne payait pas de mine jusque-là. Le type lâche un sourire mitigé.

* T’avais vu juste pour l’existence d’un lien entre Munoz, les trafics de Camara et Villiers-Sagrie. Reste à mettre le tiercé dans l’ordre.

Florence Letica pouffe. Elle apprécie cette dérision rentrée. Elle se demande si elle ne s’est pas un peu trop précipitée à propos de l’existence contrefaite de Belkchich. Puis, Letica trempe une frite dans le coulis blanchâtre. Elle poursuit de sa voix rauque.

* Tu as enfin compris qu’il fallait entendre Munoz une seconde fois ?

Une expression carnassière ressort des traits plutôt doux jusqu’ici du type des Stups.

* Non, c’est le Bureau Central des Sources qui est venu à notre rescousse.

Letica saisit exactement où il veut l’emmener. Mais Florence Letica a renoncé. Elle considère que sa santé chancelante ne lui permet plus de laisser passer sa chance, notamment avec sa fille. Florence Letica envisage les jours heureux qui lui restent à évoluer entre des affaires classiques de délinquance en col blanc et les deux grandes passions de sa vie. Dorine et Claudia.

Elle l’aurait bien dragué ce Belkchich. Si elle avait dix ans de moins et ne nourrissait pas une inclinaison aussi évidente pour le sexe dit faible. Le lieutenant des Stups prend un air sombre.

* Tu veux savoir ou pas ?

Letica, ce coup-ci, s’énerve.

* Pourquoi t’en doutes ?

Belkchich ne cille pas et continue d’une diction limite empruntée.

* Pégase Immo, la boîte qui gère un paquet d’appartements de l’avenue Louise Michel à Avugny. Elle appartient à un certain Sorin. Un adjoint au maire de Villiers-Sagrie.

Letica le toise avec un détachement surjoué. Letica interprète sans conviction la guerre des polices.

* Et alors, nous avons chacun notre mandat. Je ne comprends pas bien en quoi cela peut m’aider. Glisser à un juge financier les avancées de collègues des Stups. Pas du meilleur effet qui soit.

Belkchich tique.

* Non c’est vrai. Mais si tu me donnes quelques billes sur ce que t’a raconté Munoz à propos de son bled d’ origine…… Je peux progresser et sans doute toi avec.

Florence Letica lui expédie une grimace hostile. Elle sait qu’elle va craquer, lui raconter. Une pulsion presque maternelle la pousse à le mettre en garde.

* Effectivement c’est bien la différence entre nous deux. Moi j’enquête sur des agissements et leurs auteurs. Toi, tu commences à instruire le procès d’un système.

La réplique de Belkchich la stupéfie.

* Sauf que tes agissements et leurs auteurs c’est eux qui à un moment le produisent, le système ! A une autre fois.

Letica considère, à cet instant, que ce dernier échange devrait être réservé uniquement aux réflexions sur les romans noirs qu’elle dévore. Le lieutenant des Stups se lève et franchit le seuil du Kebab. Il a essayé de jouer son rôle au mieux.

**Avugny. 15 juin 2022. Alentours de 18H30.**

Les voix se rapprochent.

* Madame le maire, vous allez bien ? C’est les pompiers. Ouvrez, s’il vous plaît, si vous le pouvez !

Plus éloignée, celle de ta mère au timbre humide.

* Ma fille, Nathalie, je t’en prie !

Tu devines le cordon de sécurité que les soldats du feu ont installé. Redoutant le geste fatal. La présence d’armes de catégorie B à ton domicile est notoire. Tu pratiques le tir sportif depuis deux ans avec Jean-Philippe. Ashrad vous a initiés un après-midi plutôt heureux. Comme il t’arrive d’en avoir encore de temps à autres.

Tu comprimes Marius contre ta poitrine. Il esquisse une penaude mimique. Oui, tu ne l’as pas ramené au CAT à 17H comme prévu. Il est perdu. Tu discernes, plus loin, les échanges du couple de voisins avec une autorité judiciaire ou policière quelconque. Lui, concessionnaire dans les Yvelines, qui a assuré te soutenir, à plusieurs reprises, bien qu’il ait grandi dans un milieu socialiste, de son propre aveu. Elle, une pimbêche, cadre au ministère de la Santé qui réussit, à chaque fois, à te jeter à la face les diplômes qu’il te manque et les concours que tu n’as forcément pas passé à travers la remarque la plus anodine.

Acrimonieuse, c’est elle qui commente.

* Oui je l’ai trouvée fatiguée, hier, quand je l’ai croisée.

Tu parles ! Ashrad t’a affranchie sur le revers de cette belle famille Ricorée. Il les a croisés dans un bar à touze du quatrième arrondissement, quelques mois auparavant. Madame portait un intérêt manifeste aux jeunes éphèbes d’Afrique noire. Aux dires de ton conseiller, pourtant, ce n’est pas ce qui manque à Avugny.

Tu l’imagines caresser de ses ongles en amande les torses noueux. Pour une fois qu’elle ne se prélasserait pas en critiquant les autres. Oui, la politique consiste également en ce quotidien parfois sordide que tu as découvert chez les gens. Tu as appris à gérer cette routine nauséeuse tout en étalant une mine chagrine au moindre soucis de tes administrés.

Mais tu as accepté cet état de fait. Ces concentrés d’existence constituent le sel de ce que tu aimes dans la vie. Là où se construit le vrai rapport de force politique vis-à-vis de tes adversaires mais surtout de tes prétendus alliés. Aucun des dirigeants de ton parti n’a, d’ailleurs, pris le soin de te laisser un message, un mail, de te téléphoner depuis dimanche. A peine quelques vagues inclinaisons de la tête pour ceux que tu as aperçus à l’assemblée.

Tu la maîtrises cette solitude du coureur de fond. Tu apprécies la référence intime au bouquin d’Alan Sillitoé qui t’avait marquée au collège. L’ambivalence de cette perception d’une toute-puissance matinée d’un horrible sentiment d’abandon te tient.

L’abandon, justement, tu le subis en ce moment précis.

Le filet musical de Radio Alpha se diffuse depuis le début de soirée dans le salon. Linda De Suza, comme un fait exprès clame sa singularité. Son coffre éprouvé parle à tous et toutes. Elle in carne ces portugaises qui ont connu l’humiliation, le silence, l’exil.

* Elle a des souvenirs qui font mal, l’étrangère.

Marius se détache de tes bras engourdis. Tu as juste pris un Baileys en rentrant. Il affiche toujours cette expression de dégoût face à l’odeur de l’alcool. L’assignation de l’huissier t’attendait dans la boîte aux lettres. Tu as survolé la requête de l’avocat de ton presque ex. Tes responsabilités, tes obligations, absences du foyer conjugal sont abondamment évoquées pour justifier des droits de visite amoindris, une autorité parentale principalement dévolue à Jean-Philippe et à sa grognasse. Allez savoir ! Le pompier s’y essaye une nouvelle fois.

* Dites-nous si tout va bien, madame la maire ! C’est tout. Un médecin vient d’arriver. Il est prêt à vous voir.

Marius se décale à l’autre bout du canapé tandis que Linda De Suza poursuit sa complainte. Il te regarde

* Elle s’est habituée à Paris, elle aime les gens de ce pays….

Le portable vibre depuis quelques minutes. Le Nonce doit être dans tous ses états. Il t’a laissé une dizaine de messages. Tu vides la bouteille en fibre moulée dans le verre à apéritif que tu as sorti du buffet. Marius te prend la main.

* Mamie a dit que tu te donnais beaucoup, l’autre jour. Il faut que tu te répares maman !

Oui, les remarques naïves de ton fils autiste léger décuplent ta force en toutes circonstances. Tu tritures doucement ses doigts. Tu frémis aux mots de la chanson.

* C’est la douceur d’une panthère, l’étrangère…..

Cette fois, un homme étaye une mise en garde plus ferme de l’autre côté de la porte que tu t’apprêtes à déverrouiller. Tu progresses chancelante. Tu t’empares du portable qui te relance invariablement. Tu ânonnes d’une voix pâteuse.

* Christian, qu’est-ce qu’il y a ?

Le Nonce ne s’appesantit pas sur ta soirée d’égarement. Sur ce besoin que tu as eu de t’échapper avec la seule personne qui compte plus que tout. Il dispose de cette faculté humaine à nuancer.

* C’est normal. Tu vas te reprendre, Nath. Je veux te parler d’un truc demain. Quand ça ira mieux.

Tu appréhendes que le ménagement du Nonce s’avère avant tout contraint. Quelque chose de plus grave encore couve. Paradoxalement, tu l’attends avec une relative confiance. Les choses annoncées compliquées ne peuvent que tourner à ton avantage. Comme ce que tu as toujours su arracher. Tu manies approximativement la commande de la porte d’entrée. Linda De Suza achève le supplice de toutes les étrangères.

* Il faut la prendre ses bras, il faut lui murmurer tout bas.

En l’occurrence, la tienne de mère, s’impose au toubib et aux pompiers afin de courir t’enlacer. Tu embrasses son crucifix sereinement. Marius est désarçonné par ces soudains épanchements. Tu le comprends à ses battements de cils accélérés. Comme les tiens. Tu l’associes avec délicatesse aux embrassades. Tu as assimilé, avec les années, les préventions d’usage à mettre en place chaque fois que l’émotion, l’affect te débordent à son sujet. Il se laisse faire. Sa respiration ralentit même. Une horde d’uniformes se déverse enfin dans la maison. Il te reste à leur dire, à tous.

* Allez-y ! Ca va mieux !

Ta mère scrute ta peau grise. Elle caresse tes épaules encore molles. Elle trouve les mots comme quand tu étais petite.

* Quoi qu’il arrive, on va trouver une solution.

Même si tu dois perdre, tu ne les abandonneras pas. Tu le leur dois. En tant que femme étrangère que tu demeures à leurs yeux. Malgré tout.

.

**Chapitre 12**

**Paris. 3 avril 2009. Quai des Orfèvres.**

Un parterre d’une quarantaine de personnes, bien mises, gravite sur les bords de la salle aux armatures lambrissées. Tout ce qui compte de chefs de brigades, d’administratifs, de directeurs au sein du 36 Quai des Orfèvres s’est donné le mot. Même le préfet de police, Michel Gaudin, s’est fendu d’une carte de félicitation et d’excuse quant à son absence auprès du récipiendaire du jour.

Le préfet ne s’avère guère, pourtant, coutumier de telles civilités vis-à-vis de flics de gauche. Michel Gaudin s’est plutôt occupé, ces derniers mois, de nettoyer les écuries de la préfecture de toute influence socialiste voire chiraquienne. Peu importe qu’il soit mis en cause dans un « chantier » par plusieurs fonctionnaires.

Sarkozy a bel et bien gagné sur toute la ligne. Le PS reste à l’arrêt et en quête d’un nouveau chef, voire d’un programme. Jean-Marie Guérin piétine au centre de la pièce. Il porte un large costume. Il a accepté d’emblée la sollicitation de son ami malgré l’environnement et le contexte. Guérin a conservé l’essentiel à savoir son mandat de député et une relative influence au sein du PS. Bien que l’ouverture de Sarkozy en direction de responsables de gauche n’ait que peu fonctionné, Jean-Marie Guérin demeure assez inquiet pour la suite.

La gestion du PS, au fil de l’eau, par Martine Aubry aussi bien que le départ précipité de Mélenchon du Parti ne lui disent rien qui vaille. Mais il redoute plus grave encore. David Loupian, l’homme du jour, l’a informé de cette plainte auprès du procureur de Paris, déposé trois semaines auparavant, par Sofia. Le terme d’agression sexuelle est écrit noir sur blanc, selon l’indiscrétion d’un greffier. Jean-Marie Guérin a mesuré, comme beaucoup que le terme de « violences faites aux femmes » noircit, chaque jour, un peu plus de papier dans les journaux hexagonaux.

Il distingue dans l’aéropage policier qui l’entoure la petite silhouette de Christian Flaesch, dit «la fléchette » se rapprochant du pupitre transparent. L’homme aux cheveux raides ébauche un sourire discret. Faute de mieux, Guérin, ancien secrétaire d’état de Lionel Jospin s’accommode de cette entente républicaine entre barons sociaux-démocrates et les troupes de Sarkozy. Pour le reste, Jean-Marie Guérin a parfaitement compris que si la procédure, engagée par cette ancienne attachée parlementaire, est rendue publique ou aboutit, un coup d’arrêt définitif peut être porté à son avenir politique.

Le coup n’est pas passé loin d’ailleurs pour DSK, le maître des horloges au PS, concernant une histoire analogue, une liaison forcée avec une économiste hongroise du FMI. Jean-Marie Guérin appréhende parfaitement le fait que l’électorat de sa circonscription de l’Ouest lui pardonnerait encore plus difficilement ce genre d’écart.

Il n’est nul besoin de se montrer séducteur sur le plan politique, de vouloir compenser quoi que ce soit dans sa région. L’avis général des personnalités responsables du coin, les éditos de Ouest-France se chargent plus ou moins clairement de désigner les gens « biens » pour qui voter. Ces derniers évoluent inévitablement dans un cercle idéologique qui va du catholicisme de gauche à la démocratie-chrétienne centriste. Jean-Marie Guérin en plaisante d’ordinaire avec David Loupian.

De surcroît, Jean-Marie Guérin a compris le fait que le Parti a perdu de son éclat dans les affaires judiciaires des années 90. Sa formation politique ne lui assurerait donc pas une défense au cordeau si besoin était.

«  La fléchette » tapote le micro. Puis, il débute de sa voix légèrement chuintante.

« *Mesdames, Messieurs,*

*Si vous le voulez bien, nous allons commencer…. »*

David Loupian accoste son bienfaiteur de l’heure d’un chuchotement.

* Merci encore Jean-Marie pour la décoration. Je viens d’apprendre une chose à propos de cette plainte.

Christian Flaesch entame les passages obligés de l’unité républicaine dans son discours.

*« Les serviteurs de l’ordre public, que nous sommes ne peuvent que se féliciter d’une telle récompense peu importe nos convictions philosophiques, parfois politiques. Le commissaire David Loupian, nous le savons toutes et tous, reste un homme engagé pour le bien commun, celui que nous nous employons chaque jour à préserver. Je suis fier de le compter parmi mes chefs de brigade les plus compétents et reconnus d’autant plus après avoir occupé des fonctions de conseiller technique au plus haut niveau de l’Etat…. »*

Jean-Marie Guérin se recule d’une rotation improvisée et s’adresse à son ami.

* C’est-à-dire ?

L’ancien Secrétaire d’Etat de la gauche plurielle a compris, il y a bien longtemps, qu’au 36, comme ailleurs, les annonces sarkozienne de rupture ne vont pas durer. Flaesch, l’homme de main de Gaudin et Sarkozy, à la tête de la police judiciaire parisienne, doit composer avec d’autres courants. La franc-maçonnerie, le SGP-Police Force Ouvrière, demeurent des citadelles puissantes à Beauvau ou au Quai des Orfèvres. Ces policiers autoproclamés républicains ont mal vécu les sorties du candidat Sarkozy sur « les racailles » et sa mise à mort de « la police de proximité ». David Loupian se lance d’une diction ironique.

* Disons qu’elle n’a pas attendu que son Picaud lui en donne l’autorisation pour la plainte. Malgré leur petit gosse, elle l’a plaqué et pris une avocate spécialisée.

Guérin accuse le coup. Les moyens de pression éventuels se raréfient. La « fléchette » achève son propos.

*« C’est pourquoi je suis particulièrement honoré que monsieur le ministre délégué aux collectivité locales, Jean-Marie Guérin, par ailleurs ami de longue date du divisionnaire, ait choisi nos locaux pour récompenser le commissaire David Loupian …. »*

Guérin et Loupian avancent vers l’estrade sous les applaudissements de l’assistance. Quelques minutes plus tard, Guérin agrafe le ruban moiré sur la veste soyeuse de son ami. Il accompagne le geste de la formule consacrée.

*« Par les pouvoirs qui me sont conférés par le Président de la République, Monsieur David Loupian, nous vous faisons chevalier de la légion d’honneur. »*

L’inévitable accolade entre les deux hommes s’ensuit sous une claque encore plus nourrie de la salle. Les joues tombantes de Flaesch en rougissent de contentement. Loupian attrape par le bras un géant d’origine maghrébine au moment où il atteint le buffet. Il désigne d’une main assurée à Guérin le type comprimé dans son De Fursac.

* Jean-Marie, je voulais te présenter le brigadier-chef, Omar Belkchich, un fonctionnaire exemplaire de la Crim et promis à un bel avenir.

Belkchich bafouille un, improvisé.

* Bon, bonjour monsieur le Ministre.

**Bobigny. Seine Saint-Denis. Treize ans plus plus tard.**

D’abord, tu te déhanches afin de faire redescendre l’alcool. Il est tôt après tout. Puis, tu t’ébranles, hésitante, sur la place Jean Moulin. Tu approches de cette bâtisse en forme de triangle dissymétrique. Le Nonce te devance de quelques mètres d’un pas assuré. Il fait bon. Tu songes qu’au final cet hôtel de préfecture est assorti au stalinisme architectural des alentours. La Bourse départementale du travail, construite par Niemayer dans les années 70, se situe à proximité.

Tu n’as connu, en fait, que la fin des heures glorieuses du communisme municipal au cœur de la ceinture route. A Avugny comme dans le reste du département. Ton estomac se contracte, à nouveau, quand tu franchis les portes vitrées de l’entrée. Tu bifurques sur la gauche non sans avoir hélé préalablement le Nonce. Tu trottines quelques secondes. Tu as juste le temps de refermer la porte du toilette femme qui vient d’être briqué par la forte métisse croisée à l’instant. Tu te penches sur la cuvette.

Tu déverses, en plusieurs salves, le mélange acide de ton maigre repas et d’alcool fort irlandais. Le supplice s’arrête enfin au bout d’une interminable minute. Tu te sens essoufflée. Tu te redresses. Ton haleine d’œuf pourri te dégoûte. Tu t’arrêtes devant la glace. Pas de doute, tu as encore vieilli. Tu essuies les gouttes de sueur sur tes tempes. Tu liquides, à la sauvette, un des échantillons de parfum trouvé dans ton sac en cuir d’agneau.

Il te revigore au moins autant que les mots de Saul Alinsky qui te submergent en rejoignant l’immense hall de le préfecture.

* Une guerre n’est pas un débat intellectuel.

Non, c’est la raison pour laquelle tu es convaincue que tu vas la plier, Anne Reboh, comme tant d’autres avant elle. Tu n’as pas commencé, comme beaucoup de tes collègues députés énarques aux grandes études, par la lecture du « Prince » de Machiavel. Tu t’es forgée ta propre culture politique adossée à une vie militante bien réelle, elle. Tu t’es appropriée tes références comme personne qu’elles aillent de la culture portugaise aux bribes de droit constitutionnel qu’il t’a fallu assimiler.

Tu es persuadée que c’est ce qui constitue ta force face à des bêtes de concours hors-sol qui récitent les mêmes fiches cartonnées depuis Science-Po. Le Nonce a rejoint les larges portes métalliques de l’ascenseur.

* Nath, ça va ? Il a dit à 8H30. Il faut qu’on s’active.

Les vigiles de l’accueil ne prêtent qu’un œil distant à ta pièce d’identité et ta convocation quand tu passes le portique. En guise de réponse au Nonce, tu te fends d’un.

* C’est bon, Christian. On est dans les temps.

Tu décèles de l’anxiété chez ton complice. Tu as trouvé, cependant, toi aussi, les mots préfectoraux plutôt lapidaires dans le message téléphonique de cette nuit. A-t-il eu vent de tes mésaventures, si vite ? L’ascenseur s’immobilise. Les portes s’ouvrent sur un couloir cotonneux. Un petite brune aux cheveux lissés vous attend.

* Madame la député-maire, Monsieur, Monsieur le préfet vous attend dans son bureau. Si vous voulez bien me suivre.

Le Nonce ne parait pas insensible à sa chemisette échancrée du moins si tu en juges par son coup d’œil furtif aux sous-vêtements violacé de la cheffe de cabinet. Elle vous fait entrer dans une pièce rectangulaire à l’épaisse moquette. Des stigmates lointains, songes-tu, de cette période où le PCF gérait tout dans le 93 à commencer par la décoration des bureaux du représentant d’un Etat forcément bourgeois. Un homme grisonnant est assis à une table ovale. En uniforme, il enchaîne la signature de nombreux parapheurs. Sans lever la tête il s’adresse à la petite brune.

* Julie, vous nous laissez, s’il vous plaît ?

Il vous désigne d’un moulinet les deux fauteuils de l’autre côté de la table aux reflets miel. Tu te baisses puis tu t’enfonces sur le cuir de moyenne qualité. Tu accroches le sac à main à l’accoudoir en tissus. Le préfet daigne enfin vous considérer tandis que le Nonce prend place à son tour.

* Finalement, je vous aime bien madame la député-maire Moreira. D’autant plus après une carrière longue comme la mienne. Vous, seule, bougez et n’êtes tenue par rien.

Tes joues encore pâles de ta cuite de la veille rougissent.

* C’est-à-dire, monsieur le Préfet ?

Le haut fonctionnaire se râcle la gorge avant de reprendre.

* Vous savez, quelque soit l’assemblée qui sortira des urnes dimanche prochain, je serai officiellement mis à la retraite. D’autant plus que la Seine-Saint-Denis c’était déjà un peu mon Cayenne à moi.

Christian, le Nonce, se braque dans sa question.

* Et donc, Monsieur le Préfet vous vouliez nous dire ?

Le préfet lui oppose une réplique plutôt bonhomme.

* Que j’ai fait le nécessaire auprès des autorités policières et judiciaires pour que l’incident de hier soir ne s’ébruite pas, Monsieur Graff.

Tu ne contiens pas le soupir qui te surprend. Tu ignores s’il s’agit de soulagement ou de fatigue. Tu te rends compte que tu n’as fait que le croiser ce préfet, échanger des politesses protocolaires avec, lors de cérémonies officielles. En général, tu ne prêtes pas d’attention particulière à ces prétendus commis de l’Etat si comparables à tes collègues députés et sénateurs dans leur décalage avec la vie avugnisienne.

Mais lui, tu te souviens subitement que le Nonce t’avait parlé d’un ancien général de gendarmerie, blanchi sous le harnais de la méritocratie chiraquienne avant de rejoindre la préfectorale en 2007. Lors de sa nomination, le dévoué Christian avait insisté sur le fait que, pour une fois, l’heureux élu n’était pas issu du sérail Macroniste, PS ou LR. Tu la considères après tout cette école chiraquienne, faite de coups tordus, de ruptures programmatiques, méfiante, elle aussi, vis-à-vis de sujets trop brillants.

Tu réussis à évacuer le filet de nostalgie qui te gagne. Tu respires.

Le Nonce se limite à un timide.

* Merci beaucoup, Monsieur le Préfet.

Puis, il sollicite du menton une réaction de ta part. Tu minaudes. Ton index effleure la peau sèche de ton menton. Tu te lances.

* En effet, ce n’est pas commun une telle élégance. Je vous en serai infiniment gréée, monsieur le Préfet.

L’ancien gendarme paraît observer l’espèce cannelure du plafond. Il affiche une expression altière. Il tranche avec ces énarques, sans saveur, à la novlangue calibrée, aux éléments de langage resassés. Tu penses encore pouvoir dominer cette espèce politique pour quelques temps. Tu comprends que le type n’attend plus rien de sa hiérarchie sauf l’ostracisme administratif que la Place Beauvau s’apprête à lui notifier. Il te fixe pour de bon.

* J’ai passé l’essentiel de mes fonctions préfectorales à faire une chose, vous savez. ..

Le Nonce, pressé que l’entretien se termine, fait quand même mine de s’intéresser.

* Laquelle, monsieur le Préfet ?

L’ancien gendarme pose un mouchoir de papier sur son épais sourcil. Il se déride. Il paraît se réjouir. Il s’adresse à toi la députée-maire, la Présidente de l’ULD, l’Etrangère.

* M’échiner à faire respecter les principes républicains et administratifs par des élus qui tout en s’en réclamant sur les tréteaux électoraux s’emploient, au quotidien, à les contourner.

Tu apprécies cet homme. Il te rappelle Landy, le même détachement par rapport aux choses et aux hommes. Tu aimerais rester discuter, apprendre encore. Mais Le Nonce s’impatiente franchement. Tu le remarques au mouvement frénétique de sa jambe droite. D’un ton enjôleur, tu questionnes.

* Autre chose, monsieur le Préfet ?

Il grommelle presque sa recommandation.

* Faites attention avec cette histoire de vente sous-évaluée d’immeubles à Luxemburg à des lascars peu recommandables ! La jeune femme qui me succède potasse d’ores et déjà le rapport de la Chambre Régionale des Comptes. Mais, je sais que vous n’êtes jamais à cours de ressource, madame la député Moreira.

Ta poitrine se relâche. Tu sens ton esprit moins encombré. Tu ajoutes un souriant.

* Un merci définitif.

Le gendarme se lève enfin. L’uniforme sied à son corps encore robuste. Il vous raccompagne d’une démarche limite chancelante. Le préfet vous indique se remémorer cette formule populaire dans l’armée adressée, lors d’un retour d’opération, par le troufion de base à son officier. Il l’exploite, une dernière fois, en vous désignant le couloir désert.

* Allez-y, j’en viens !

Tu redoutes, pour ta part, de ne jamais parvenir à décrocher. Tu pourrais à peine citer une des rares phrases du « Prince » de Machiavel que tu as retenue sur le tard.

* On fait la guerre quand on veut, on la termine quand on peut.

Tu conclues qu’Anne Reboh t’impose des prolongations douloureuses.

**16 juin 2022. Villiers-Sagrie. Collège Anatole France. 11H20.**

Je m’engage sur la cour goudronnée. Une modeste assistance apprêtée se dirige vers les barnums installés en enfilade. Medhi El Mekkhi, le principal du collège, a mis les petits plats dans les grands. Il arbore un costume sombre à double-boutonnage. Le chef d’établissement se veut sobre. L’exagération se voit davantage dans ses poignées de main trop longues, dans ses expressions surannées. Le management dysfonctionnel frappe aussi mon ministère d’origine, si j’ose dire.

Je me rappelle des mots crus d’un syndicaliste à propos des personnels de direction, un jour de 2008 où j’ai reçu une délégation d’enseignants en colère dans ma circonscription.

* Ils gèrent leur carrière avant leur bahut, monsieur le député.

Toutes les huiles académiques sont conviées à la manifestation du jour. Je les connais mieux que personne les principaux ou proviseurs. Je m’approche d’une amie conseillère départementale que je n’ai pas vu depuis longtemps. Elle paraît étonnée de me retrouver ici. Je n’occupe plus aucun mandat me fait- elle remarquer.

Nous échangeons quelques banalités. J’ai pour l’essentiel, il est vrai, défendu et votée toutes les lois, renforçant l’autonomie des établissements, une gestion humaine et au plus près des élèves, des équipes éducatives et pédagogiques. Je ne la convaincs pas. Je me devais, sur les conseils de David, pourtant d’assister à l’inauguration de cette nouvelle cantine scolaire.

Je relève de la gêne dans les billes olive de Medhi El Mekkhi dès qu’il m’aperçoit. Il bredouille quelque chose à l’oreille d’un Fabrice Sorin au brushing impeccable. Signe des temps, l’ancien trader, reconverti dans l’immobilier et la politique municipale, porte une ribambelle de bracelets au poignet. Olivier Nélac s’est fait porter pâle pour l’inauguration de la nouvelle demi-pension du collège. Nous en avons convenu avec lui, Nicolas et Maryline.

Personne n’a discuté mes instructions cette fois. Comme avant. Si je ne supportais pas encore et toujours ce même fardeau, j’aurais même passé un bon moment. Ludo ! Sorin a été mobilisé pour l’occasion en tant que premier adjoint. Il m’envoie un salut distant. Je lui réponds vaguement.

El Mekkhi n’en finit pas de serrer des louches, de claquer des bises. Il m’irrite. Je l’ai vu grandir, changer, s’imposer. L’éducateur sportif des Tilleuls, en passant par la case enseignant, s’est mué en cadre de l’académie. Lui, il ne s’est jamais piqué de politique. Tout au plus, a-t-il débarqué dans ma permanence, peu de temps avant son concours de principal. J’ai simplement activé mes contacts pour des épreuves orales avant de tout de complaisance.

Je ne regrette pas cette courte-échelle. J’avais anticipé que la soudaine promotion de Medhi El Mekkhi constituait un coup supplémentaire donné à mes ennemis de toujours. Les tenants de la république une et indivisible, les gaullos-communistes ne jurant que par le mérite ou le concours, les procureurs de toute once de discrimination positive. Je l’observe s’affirmer avec peine au milieu de la cour. Sa taille modeste ne l’aide pas.

* Mesdames, messieurs, je vous prie. Nous allons commencer.

Pourtant, je n’ai jamais été dupe de rien ni de l’ambition sociale et économique dévorante de l’intéressé, ni du profil plus inquiétant de son cadet, Driss. Ce dernier évolue entre son poste d’employé au service des sports de l’agglo et la pizzéria qu’il dirige avec Sorin. Je me suis tenu, au cours de mes mandats, à bonne distance des rumeurs locales qui bruissaient sur son compte. L’âme de l’un sauve celle de l’autre, si je m’en tiens aux poncifs catholiques de ma jeunesse.

Meldhi El Mekkhi commence son discours, quelques notes en main.

*« Je voulais encore vous remercier monsieur le ministre Guérin d’avoir tenu à être parmi nous, ce matin…. ».*

Tu parles. Il sauve les apparences, le Medhi. A part David et Guillaume, je n’en avais informé personne. A son niveau, ce principal du collège incarne une infime partie de l’étendue des façades institutionnelles, celles censées nous protéger de tout et son contraire. Moi j’appartiens à une autre école, la deuxième gauche. Je crois aux théories de la Fondation Saint-Simon, à la nécessité de contre-pouvoirs démocratiques.

J’ai suivi avec bienveillance, de loin, Medhi au cours des décennies. Il a appris, à la fois, le champ lexical des nouvelles pédagogies et celui de la déconcentration ministérielle. Il a digéré les termes absconds « d’école de la deuxième de chance », de « cordées de la réussite ». Il correspondait aux besoins d’une administration dont les véritables décideurs se dissimulent dans des cabinets politiques ou de conseil. Le vernis pédagogiste, lui aussi, a fait son temps.

Je le reconnais. Mais est-ce de ma faute, de celle de mes amis politiques si nous ne sommes pas parvenus à réformer l’Etat de l’intérieur ? Tout le monde a compris que la mort de l’école publique se joue à plus ou moins long terme. Le reste ? Un écrin républicain qui cache une réalité faite du nécessaire respect d’équilibres budgétaires. Personne, y compris chez mes adversaires ne veut d’un scénario à la grecque. Medhi El Mekkhi en agitant son cou taurin près du micro, interprète avec conviction cette contradiction.

*«…. Oui ce sont dans des moments, comme celui-ci, que les principes de l’école républicaine pour tous, donnant sa chance à chacun méritent d’être réaffirmés. Je le souligne avec d’autant plus de force que c’est un enfant, issu de l’immigration, ayant grandi en banlieue parisienne et aux Tilleuls qui vous parle. Plus que d’autres, je sais ce que je dois à l’école. ».*

Je réprime un sourire. Il n’a pas utilisé le mot égalité. Je me croirais à la messe quand j’y traînais encore mes guêtres de garnement. Tant de mièvreries, de bons sentiments ne contrecarrent pas l’essentiel. Selon mes sources, en milieu de carrière, un personnel de direction ne gagne pas suffisamment pour bénéficier du parc immobilier de Medhi El Mekkhi. David s’est renseigné, à l’ancienne, en questionnant les services de propriété foncière du Mans et de Paris.

Les flics de Nanterre ne se trouvent pas sur zone, par hasard. El Mekkhi , dans son assimilation du catéchisme ministériel, a oublié justement le pain gagné à la sueur du front. Il me propose une coupette de Champagne. D’une voix presque fluette, il me sonde plus qu’il ne m’entreprend.

* Vraiment dommage qu’Olivier n’ait pu se libérer.

**Chapitre 13**

**Courtry. Seine et Marne. Une heure plus tard.**

La Capture arpente, depuis quelques secondes, l’unique rue du lotissement. David Loupian a chaussé ses tapageuses lunettes de soleil. Il s’impatiente des hésitations du GPS. Au terme d’une longue minute, la voix de synthèse l’informe enfin qu’il est arrivé à destination. La Capture se glisse sur une des nombreuses places vides. Loupian s’arrête et éteint le moteur. Il envisage les maisons identiques à quelques nuances près, leurs tuiles rouges impersonnelles.

Tandis qu’il chemine de sa démarche pondéreuse vers la portail d’acier, il ressent une réelle répulsion à l’égard des lieux. Ces villes artificielles, sorties de sol durant les années 90, le dégoûtent. Pour autant, il convient qu’il faut concéder un peu « de grain à moudre » immobilier aux officiers prometteurs et dociles tels que Belkchich. Dans un pays qui s’ appauvrit à vue d’œil, où le service rendu se substitue à la manière de servir, la moindre marque de réussite individuelle permet encore de vendre du rêve aux plus pauvres. Son ancien homme de main, à la Crim, ne l’a jamais déçu, a toujours répondu aux besoins de patron de brigade.

Il appuie sur la poignée en fer forgé. Il éprouve, l’âge aidant, autrement plus d’affection pour son 93 d’origine, pour sa famille de communistes arméniens. Malgré tout, David Loupian reste pragmatique. Un type comme Belkchich, au-delà des divers soutiens apportés, n’aurait jamais pu s’acheter une telle baraque dans une ville francilienne plus engageante. Le rêve de propriété, y compris des plus modestes, pollue tout. Loupian reste effectivement persuadé que le système ne tient que grâce à ce genre de chimère.

Le lieutenant des stups est justement posté sur la petite terrasse. Une théière et deux tasses sont alignées sur la nappe en plastique. Bras croisés, Belkchich observe les pas douloureux de son ancien patron. L’obésité de Loupian est avérée. Belkchich l’a, certes, toujours connu bouffi. Mais il semble, cette fois, que l’exil sarthois du divisionnaire ait accéléré son dépérissement. Cette vision renforce l’écœurement de Belkchich. Loupian peine à gravir les trois marches carrelées. Il suffoque en tendant sa main tremblante.

* Comment va, Omar ? J’ai des trucs pour toi.

Belkchich le considère de ses yeux inexpressifs en lui serrant la pogne avec vigueur. Puis, il l’invite à s’asseoir sur la chaise de jardin.

* De mon côté, les choses restent assez problématiques.

Loupian ne sourcille pas et s’effondre plus qu’autre chose sur le siège décoloré. Il pose son coude compact sur la table avant de reprendre.

* Pourtant, l’affaire paraissait simple d’après ce que tu m’en as dit. Un trafic de banlieue avec un stockage de par chez nous….

Omar Belkchich est, pour la première fois de sa vie, résolu à résister à un supérieur hiérarchique. Les récentes découvertes de Letica l’incitent à croire que Loupian, comme nombre de ses collègues retraités, continue de se servir de ses antennes dans les services afin de résoudre des affaires personnelles. Pour autant, il aimerait en savoir davantage sur Letica. Belkchich, presque détaché, hume l’odeur citronnée qui émane de la théière.

* Sauf que le trafic en question ne se limite pas à la banlieue, paraît-il. C’est encore nébuleux !

Belkchich espère s’en tirer à peu de frais. Il mettra, si besoin, sur le compte des collègues du SIAT la difficulté à obtenir des informations fiables. Il absorbe d’une traite le fond de la tasse. Il a compris que Loupian prospecte pour son ami Guérin, l’ancien ministre, originaire de Villiers-Sagrie. Belkchich évalue le risque à faire capoter les interpellations à Avugny ou dans la Sarthe. Il ne dispose, au Bastion, que de soutiens limités c’est-à-dire le syndicat et la loge. Un Loupian tranchant questionne .

* Mais à Villiers, vous avez des noms ? Le juge vous a bien convoqués toi et la collègue de la financière, de ce que j’ai compris ?

Belkchich se surprend à refouler le soupir provoqué par le scoop détenu par le divisionnaire. Oui, Omar Belkchich jauge parfaitement ce qu’il lui doit. Sans Loupian, les Frères, le lieutenant de la brigade des Stups n’aurait jamais rencontré le directeur régional de cette banque. Le bienfaiteur, en question, s’est chargé de lui proposer les montages financiers, assurantiels lui permettant d’accéder au statut de propriétaire. Omar Belkchich ne s’est pas embarrassé de beaucoup de principes depuis son entrée dans la police nationale.

Loupian laisse paraître sa Breitling sur son épais poignet. Belkchich temporise comme il peut.

* Ils sont sur plusieurs mecs. Je t’aurais appelé sinon, David. Ils font encore des vérifications les collègues sur zone.

Loupian insiste de sa voix grasseyante.

* Ils ont bien une petite idée, qu’ils ont donnée au juge. Ce serait insensé sinon….

Belkchich tourne le dos à son hôte. Il avait oublié la pugnacité de Loupian à obtenir un tuyau, une promotion. Ce qu’il ne s’explique pas, c’est la servilité manifestée par le divisionnaire à l’égard de ce Guérin. Belkchich s’est toujours méfié de la politique, grande comme basse. Il ne mésestime pas son manque d’épaisseur dans ce domaine.

Il a situé, dès qu’il a été en âge de comprendre, la place qui lui était assignée par la cinquième république. Celle d’un jeune, issu de l’immigration et des quartiers, uniquement destiné à renforcer les rangs d’une gauche morale et associative.

Il a connu les petites allumeuses de « SOS Racisme », de « Ras Le Front » qui tenaient des stands sur la Grand Place, à Lille, pour l’appeler à s’inscrire sur les listes électorales. Belkchich en a même dragué certaines avant qu’elles ne rejoignent une vie de dame patronnesse bobo de l’est parisien aux côtés d’un conjoint haut-fonctionnaire ou parlementaire. Belkchich a toujours méprisé cette caste même s’il a appris à composer avec au niveau du boulot.

Il mord ses lèvres râpeuses. Il se décide pour un assuré.

* Tu les connais, comme moi, David. Le juge ne nous transmet les choses une fois qu’ils ont quelque chose de solide. Je te téléphone dès que c’est le cas.

Loupian éponge d’un morceau d’essuie-tout la transpiration de son front. Il se jette dans la confidence tant attendue.

* Moi je te dis juste de faire attention. Surtout quand je vois le CV de ta tête brûlée de la Financière.

Omar Belkchich l’a vu venir. Loupian procédait déjà de la sorte à la Crim. Belkchich esquive du mieux qu’il peut la mise sous pression. Sa bouche rectiligne ébauche une marque d’intérêt.

* C’est-à-dire ?

Loupian réserve le détail de ce qu’il a récolté à des échanges ultérieurs s’il y a nécessité. En flic avisé, Il préfète toujours l’insinuation au déballage intégral.

* Il y a bien longtemps qu’elle est cramée aussi bien auprès de la hiérarchie que des collègues, si tu veux savoir.

Quelques minutes plus tard, tandis que la Capture se décale sur la rue pavillonnaire, un Guérin contrarié réprimande Loupian de son timbre rauque.

* Tu aurais pu lui demander le nom de ce juge, au moins.

**Avugny. Seine Saint-Denis. 16 juin 2022. 14HOO.**

Tu te limites à un policé.

* Merci encore, monsieur le Secrétaire Général. Oui à tout à l’heure.

Le soleil darde de ses rayons soutenus les rebords du trottoir. Tu pousses la porte vitrée. Une sulfate violente d’un de tes obligés t’attend à l’intérieur.

* Comment ça, Samir, il dément, ce fils de pute? Oualah, je vais le démonter.

Ashrad enrage. Dans ces moments là, il oublie la lecture d’Alinsky. Il t’a ramené Samir, le flic municipal, dans le réduit attenant à ton bureau de campagne. Une espèce de barre te cisaille le front. Les quelques Baileys que tu as descendus, hier, vraisemblablement. Tu fais face. Deux journées de campagne à gérer encore. Le meeting de Reboh, la veille, à Camelinat a plutôt marché. Du moins si tu te fies aux retours d’agents municipaux qui t’informent régulièrement. Mais, là, il t’assène un sacré coup de bambou, le conseiller en stratégie urbaine. Le type de la banque qui avait chargé Reboh sur son emploi fictif se déballonne.

Ashrad insiste devant un Medhi médusé.

* Et pourquoi d’abord ct’enculé, il revient sur ce qu’il nous a dit à nous et aux journaleux ?

En civil, Mehdi bégaye.

* Il, il prétend qu’on lui a forcé la main. Que ses chefs, à la banque, l’ont identifié comme le corbeau.

Il te gave ce flic municipal qui, il y a moins d’un an, donnait encore le change sur les plateaux télés. Tu avais raison. Tu ne le sentais pas ce plan. Une seule source pour déglinguer Reboh restait trop fragile. Au final, vous vous retrouvez avec LFI et toute la NUPES face à vous. Christian Jacob et ses Républicains ont autre chose à faire, vu leur score, que de voler à ton secours. Ton parti, l’Union Libérale et Démocrate n’en parlons pas ! Certains se positionnent déjà pour la suite, d’autant plus si tu échoues dimanche.

Cette douleur te macère toujours le crâne. Tu bois encore un verre d’eau. Tu passes une main sur le bracelet de Marius, ton fils Les flics se sont montrés plutôt compréhensifs quand tu es enfin sortie de chez toi. Pas de tapage. Pour le moment, les médias ne se trouvent pas dans la boucle. Le préfet a tenu parole.

A espérer que ton pétage de plomb ne filtre pas aujourd’hui ou demain. Ta mère a ramené Marius au centre. Puis, elle est restée dormir à la maison, comme toujours, dans ces cas-là.

Tu as négocié au téléphone, avec le divisionnaire de garde, le principe de pointer au commissariat durant une semaine. Tu dois prendre rendez-vous avec un psy en toute discrétion. Comme si la politique, la vraie, consistait à mener une vie personnelle équilibrée. Quelle société de dingue ! A titre d’exemple, en 2005, Tu as désobéi non seulement à ce que tu pensais toi-même mais également à ta formation politique à propos du référendum sur le traité constitutionnel européen. Tu as appelé à voter non.

Comment faire autrement quand ta circonscription allait se prononcer à prêt de 80% contre ce texte indigeste ? Difficile de cultiver la pondération et de défendre le rationnel dans un job comme celui-ci. Le Nonce qui n’a pipé mot jusqu’à maintenant se lance.

* Qu’est-ce qu’il compte faire le mec de la banque dans l’immédiat ?

Ton Christian, ton Nonce, ne s’est fixé pour horizon tactique que dimanche 20H00. Tout ce qui peut arriver ensuite ne relève plus de la même séquence, pour reprendre un terme usité par les communicants de Prisunic. Samir expire ses mots quasiment.

* Il doit voir avec son avocat. Mais il m’a parlé de démenti. On est mort si le gars du Figaro revient vers moi.

Tu écoutes distraitement. Tu ne t’inquiètes pas outre-mesure. L’effervescence tardive autour d’un prétendu démenti n’aura aucune incidence. Tu l’as éprouvé toi-même. Il y a plus de vingt ans. L’ancien maire communiste a essayé, à la toute fin de la campagne électorale, de te compromettre. Il avait exhumé certaines amitiés que tu aurais cultivées au GUD et chez les fachos durant ta jeunesse universitaire.

La boule puante s’est révélée sans effet. Non, la brigade financière te chiffonne autrement plus. Tu as accepté qu’Ashrad te cache des trucs, qu’il négocie ses propres arrangements avec Camara ou n’importe qui d’autre. C’était le deal sans mauvais jeux de mots. Mais là, Ashrad panique littéralement, et pas forcément à cause de ces histoires d’élections.

Il a peur, pour la première fois, que tu perdes. Tu te refuses à en deviner la raison véritable. Trop tard.

* Mais, merde, qu’est-ce qu’on peut faire ? Nath ?

Le Nonce sur un ton autoritaire.

* Il faut voir d’abord comment ils comptent utiliser ce démenti en face ? Leur conférence de presse commence

Il allume la télévision accrochée au mur de la minuscule pièce. Anne Reboh, entourée de tout l’aéropage communiste avugnisien, se tient devant une nuée de micros. Elle porte des créoles dorés. Tu distingues les parois décrépites de la Maison du Peuple et des Travailleurs, le bastion de tes ennemis séculaires. La protégée de Mélenchon attaque fort.

*« Mes chers amis, mes camarades,*

*Comme l’écrivait le grand Jaurès, en 1903, déjà, « le courage c’est de chercher la vérité et de la dire » ! Aujourd’hui, en accord avec LFI et les responsables nationaux et locaux de la NUPES, notamment du PCF, j’ai décidé de porter plainte contre le Figaro et les autres journaux qui mettent en cause mon intégrité morale.*

*Sur la foi d’un témoignage anonyme qui s’écroulera, sous peu, certains s’emploient à essayer de chercher à nous empêcher de gagner. Quels que soient les provocations, les calomnies, les menaces, je rencontre, depuis le début de la campagne, nombres d’avugnisiens qui veulent en finir avec le système de droite Moreira. Clientéliste et moribond. En fait, une déclinaison locale de ce que le macronisme demeure au niveau national.*

*Je vous tiendrai au courant, dans les heures de campagne, qui viennent des clarifications qui ne sauraient tarder et des poursuites en diffamation que je déciderai d’engager en responsabilité.*

*Mais rien ne nous arrêtera cette fois-ci.*

*Nous allons gagner mes amis. Macron n’aura pas de majorité »*

Le Nonce accuse le coup. Son teint émacié d’ordinaire te déstabiliserait. Si une parade à cette situation vaseuse ne t’avait pas été suggérée, à l’instant, par Anne Reboh. Elle-même. Oui, la politique, cette reine des salopes retourne des situations désespérées. Elle va te permettre encore de t’en tirer non pas sur le plan électoral mais sur celui de l’honneur dont tu bénéficies encore. Tu n’injuries pas l’avenir. Le Nonce coupe la télévision. Il demeure silencieux plusieurs secondes avant de reprendre.

* Il ne faut pas que le Figaro, le Point et consorts se tournent vers nous avant demain soir. Personne n’osera plus rien sortir une fois la campagne terminée.

Fébrile, Ashrad surenchérit.

* Tu crois que c’est possible, frère ?

Samir éclaire sa voix. Comme pour rassurer, tous.

* En tout cas, je vais tout faire pour. Au besoin, je lui mettrai un coup de pression. Je, je suis désolé.

Le Nonce t’observe. Il devine le plan qui s’échafaude dans ton esprit éprouvé par la fatigue, l’alcool, cette putain de campagne, le naufrage de ton couple. Marius. Le Nonce esquisse sa singulière grimace dans ces cas là. Il paraît subjugué encore une fois.

Tu songes à ton dernier coup de fil. Tu te limites à un sibyllin.

* Je vais juste faire un saut à l’assemblée…

**Villiers-Sagrie. Jeudi 16 juin. 16H.**

Je m’engage sur les dalles grisées de l’hôtel de ville. Blazer crème, complet-veston. Je me suis décidé pour mon costume des grandes occasions. Et pour cause. Nous avons réussi, Maryline, Nicolas et moi à mettre suffisamment Olivier Nélac, le maire, sous pression. Au terme d’une vingtaine de minutes, il ne s’est pas effondré. Il s’est même justifié du fait de son isolement, de la faiblesse du PS local. Il m’a reproché de l’avoir trahi en ralliant la future majorité présidentielle en 2017. Ses confessions se révèlent nettement plus graves que je ne me l’imaginais. Une fois de plus, sa naïveté m’a désarçonné.

Après tout, je l’ai formé de la sorte. Politiquement s’entend. Il ne s’est jamais affronté à des scrutins incertains. Il ne s’est jamais tapé une campagne de presse diffamatoire concernant son gosse, lui. L’urgence des dirigeants du Parti Socialiste consistait à ménager nos futurs cadres, élus d’envergure du temps de Hollande et Cambadélis. Le concept tourne au fiasco. Quand, dans la panique générale de 2017, ils n’ont pas rejoint Macron, les représentants de cette jeune garde se sont littéralement faits manger par LFI. Je les considère comme trop tendres, trop dociles. Tout reste à reconstruire.

Je mesure aujourd’hui le prix des dégâts au détriment sous peu de ma propre image…. Si les choses ne s’arrangent pas. Les portes automatiques coulissent quand je gagne enfin le perron de la mairie. Un policier municipal, parmi les plus anciens, me gratifie d’un amical.

* Bonjour Monsieur le maire.

Je lui empoigne virilement la main. Oui, maire, le mandat dans lequel j’ai toujours retrouvé toutes mes sensations, mes engagements premiers. J’y suis toujours revenu chaque fois que je venais de subir un revers électoral ou un échec au sein du PS.

Cependant, en tant que cadre de la « deuxième gauche », secrétaire d’état sous Jospin, j’ai œuvré, à ma manière, à une redéfinition du mille-feuilles administratif et politique du territoire. Contre les jacobins de tous poils. A commencer par Chevènement, mon ministre de tutelle entre 97 et 2000. J’ai même réussi à faire passer cette loi sur les intercommunalités. Oui, j’ai porté des espaces, avec les régions, plus conformes aux besoins sociaux et économiques d’une population donnée.

Mon agglomération est née, à peine la loi votée. J’ai inauguré le laboratoire de cette nouvelle étape de la décentralisation. Félicitations de Jospin et Chirac ! Une forme d’organisation inédite, des mutualisations de compétences et moyens de collectivités territoriales que la presse d’opinion saluait. Ma fédération socialiste et mon conseil municipal pavoisaient.

Aujourd’hui une réforme qui pourrait bien devenir ma croix, si cette affaire explose. Je les y vois déjà. Les éditorialistes, en panne de sujet, gobergeront sur des élus, trop faibles, une absence de contrôle démocratique face aux nouvelles formes de délinquance, de trafics . Ce chapelet sera ressorti du Rassemblement National aux crypto-staliniens en passant par les trotskystes qui dirigent encore des communes.

Une femme de ménage que j’ai bien connue, blouse azur, passe son balai sur le sol marbré du hall. Là encore, elle m’adresse un salut empreint de considération. Je bifurque dans le couloir au plafond ogival sur la droite. Une obsession de l’architecte lors des travaux en 1992. Pour être raccord avec la cathédrale Saint-Julien du Mans avait-il avancé . Quelle blague ! Subitement, François Cali, secrétaire général en chef tente d’endiguer ma progression vers le bureau du fond. Un antre que je connais par cœur. Il bafouille.

* Mon, monsieur, le ministre, je suis désolé, tous les collègues du cabinet ne sont pas encore disponibles…. Et, et, monsieur le maire est en réunion.

Je repousse le plumitif qui pratique davantage l’oxymore que la fiction de genre. Un tenant du polar « feel good » si vous voulez mon avis. Après les guerres fratricides chiraco-balladuriennes, peut-être aurons-nous droit aux affrontements chabano-giscardiens dans le prochain opus ? Tout ce qui nous éloigne dans le temps et l’espace des tumultes présents. Ce pourquoi, j’éprouve des difficultés à me plonger encore du roman noir français.

Là aussi, trop de docilité vis-à-vis du néo-polar à papa Manchette. Afin de ne pas déplaire à un lectorat âgé, les directions de collection sont prêtes à tout. Si on les lit bien, il ne se serait rien passé depuis 81 hormis l’émergence des questions écologiques et de l’extrême-droite.

Pour ma part, je ne me tracasse pas de la sorte pour les notes que j’entends faire publier par l’entremise de David.

J’appuie sur la poignée en laiton. Nous avons prévu, avec Olivier, de faire un point, cet après-midi, après l’envoi de son communiqué de presse. *Le Maine* et France 3 l’ont repris. Quand je rentre, le fameux Sorin, comme statufié, me scanne. Un mélange de colère rentrée et de surprise imprègne son faciès. Je me contente d’un comminatoire.

* Olivier, on peut se voir ?

Olivier incline le cou sur le côté. Sorin triture son espèce de brushing. Il obtempère non sans lâcher un

* A tout à l’heure, de toute façon.

Lui, également, je ne le reconnais plus. Il a perdu cet air jovial du gamin que j’ai vu grandir dans l’échoppe de ses parents. A peine a-t-il quitté, sans fracas particulier, les lieux qu’Olivier me tend son portable où il a actionné le haut-parleur. Malgré les grésillements, peu de doute sur la détermination du correspondant.

* Si t’arrêtes pas tes conneries, comme j’ai dit à Fab, on te brûle. Toi, tes filles et ta femme ! Y aura personne pour venir t’aider ou te pleurer.

J’ai peu échangé, au cours de mes mandats, avec ce Driss El Mekkhi. En tout état de cause, lui, il a parfaitement appréhendé l’esseulement de mon ancien premier adjoint. Olivier, voix caverneuse, semble régler son portable.

* J’en ai un autre. De hier.

Là, un son nettement meilleur.

Putain, fils de pute ! C’est qui qui a sucé tous les Tilleuls pour que tu sois réélu ? Et t’oublies tout ça ?

Olivier dénoue sa cravate. Il me jette à la face sa supplique.

* Ca fait des semaines que ça dure. Quand ils ont compris, par le biais de Fabrice, que la préfecture et les autorités de contrôle ne nous lâcheraient pas avec notre refus de la gendarmerie…. Je te promets, Jean-Marie, j’arrête les frais dès que je peux. Je démissionne. Mais aide-moi !

La première fois, qu’il m’appelle par mon prénom depuis des mois si ce n’est des années. Tu parles, je n’ai même pas été capable de protéger mon propre gosse. Je n’ai jamais remis le pied dans son garage. Là où il a décidé de se pendre. C’est le jour où ces hyènes de Médiapart ont cru bon de sortir la liste de ses diplômes largement en deçà du niveau nécessaire à occuper un poste à la Caisse des Dépôts. Le Fouquier-Tinville de papier avait écrit un torchon ignoble.

Certains collègues ministres comme Lemaire m’ont même encouragé à les poursuivre. Qu’est-ce que cela aurait changé ? Je formule à Olivier l’idée qui m’est venue, hier, en discutant avec Françoise.

* Ce qui serait bien ce serait de mettre en place une conférence de presse commune sur une demande de moyens en matière de sécurité avec un maire de droite de l’agglo et le correspondant départemental de la majorité présidentielle. Pour le second je me charge de le contacter.

Evidemment, faute d’ancrage territorial, mes amis macronistes ne ratent jamais la moindre occasion de montrer qu’ils existent aussi dans la France rurale. J’allume méthodiquement les contre-feux face au flot d’accusations que je sens venir contre un maire, trop faible, trop lâche. Des périls que je n’ai pas su surmonter pour mon Ludo.

Olivier me jure ses grands dieux qu’il se conformera à mes instructions. Je le quitte tranquillisé. Il vaque à ses obligations de la journée. Je repars, déterminé. Je m’insère dans la C4 où se répand une véritable fournaise. Je me règle sur une radio FM. Pour une fois. Une jeune chanteuse du moment, Angèle, est annoncée.

* J’suis restée debout et j’y ai pris goût.

Non, pour ma part, je suis pressé de raccrocher. Pour de bon. Mais avec les fesses propres comme on disait dans ma famille d’agriculteurs. Je constate avant de démarrer que Guillaume a laissé un message sur l’un des deux portables sécurisés.

* Mon ministre. Du lourd. Il te reste du pif si j’ose dire. Mais ne t’inquiète pas, j’ai les choses en main. Tu avais vu juste avec ta question l’autre jour sur cet ancien camarade. Figure-toi que j’ai le nom du juge ayant en charge le dossier qui nous occupe!

Je n’ai pas besoin de poursuivre l’écoute. J’ai compris

**Chapitre 14**

**Tribunal de justice. Paris 17.Au même moment.**

* Et donc, lieutenant Belkchich, vous êtes certain que c’est là qu’il faut concentrer la surveillance ?

Les lunettes avancées sur son nez recourbé, le juge Etienne Picaud observe la réaction de la commandant Letica. Cette dernière est installée sur un espèce de siège mobile. Belkchich est assis à son niveau juste devant le magistrat. Le lieutenant des Stups n’a pas laissé le choix à Picaud. Ce dernier n’a pas discuté l’invitation apparemment saugrenue de la collègue de la Financière. Belkchich maîtrise d’une voix éraillée son excitation.

* Je m’en suis tenu aux écoutes de l’autre fois, monsieur le juge. Entre Medhi El Mekkhi et Sorin l’adjoint au maire. Le gamin dont ils parlaient, qu’ils avaient caché….

Picaud envisage le dossier qui devient transversal. Il anticipe un nombre incalculable de magistrats, de flics, de brigades dans la partie. A la limite, la présence de cette commandant Letica ne le trouble plus, ni lui, ni la greffière au rouge à lèvre corail. Il en avisera, plus tard, protocolairement le Parquet National Financier. Picaud s’est laissé aller au filet de barbe sur son faciès difforme.

Combiné à ses boucles poivre et sel, cela accentue l’apparence de l’homme d’expérience. Pourtant, Picaud, hormis des coups d’un soir ou des histoires sans lendemain, n’attend plus grand-chose. Sofia l’a quitté pour de bon, plus de dix ans en arrière. Il se satisfait , en bon père célibataire de voir le gamin, durant les vacances scolaires. Florence Letica abonde d’une intonation fatiguée dans le sens de Belkchich.

* Oui, le lieutenant Belkchich a raison. Le fameux Steve Munoz, c’est de lui dont il s’agit. Je l’ai interrogé, une seconde fois, pour ma part. Dans le cadre d’une autre affaire, monsieur le juge.

Le magistrat compte se rapprocher, d’ici quelques mois, du gamin bien que les mutation dans la région montpelliéraine demeurent ardues. Il a sollicité une mobilité et saisi le seul syndicat qui pèse, en ce sens. Sofia s’est entichée, suite au divorce, d’un consultant en organisations publiques. Etienne Picaud vitupère contre ces titres ronflants qui ne servent qu’à rançonner collectivité locales voire services de l’Etat. Picaud a adhéré à cette association de magistrats anti-corruption, un an auparavant. Il vient de ce monde politique nauséeux. Il en a payé le prix plus que d’autres.

Nadia, la greffière au débardeur crème, continue de pianoter. Ils ont couché ensembles, une seule fois, après une audience particulièrement éprouvante. Picaud tente de canaliser l’intérêt procuré par les découvertes des deux enquêteurs. Il les reprend sans ménagement particulier.

* Nous n’allons pas tourner autour du pot, Madame, Lieutenant. Et donc où vos collègues du SIAT devraient renforcer leur surveillance ?

Conforté par la sortie du juge, Belkchich se lance.

* Lors de son second interrogatoire, Munoz a indiqué à la commandant Letica qu’il avait travaillé comme agent de surveillance aux ateliers municipaux qui dépendent de la délégation de Sorin. C’est là qu’il faut taper, selon nous.

Picaud digère comme il peut ce nouvel élément. Il est tenu au respect de textes, de procédures, de jurisprudences. Mais des réminiscences de ses honorables études littéraires et de science-politique le perturbent, toutefois. Il ne se souvient plus bien de ce qu’il a pu lire sur cette « histoire qui repasse parfois les plats ». Il ne situe plus la citation de Louis-Ferdinand Céline. En tout cas, lui, l’homme de gauche se trouve, une nouvelle fois, avec Jean-Marie Guérin en travers de sa route.

Bien que Picaud ne résiste pas à l’envie d’une humiliation quasi-posthume de l’ancien ministre, il tempère l’élan des deux policiers.

* Oui, commandant. Mais là nous parlons de stupéfiant. En plus. N’est-ce lieutenant?

Picaud malaxe son filet de barbe durant environ une minute. Il s’est renseigné sur le passé de cette Florence Letica, également. Il a appris les rapports conflictuels de celle-ci avec les séides sarkozystes de l’administration préfectorale de Charentes-Maritimes quinze ans auparavant. Sa période RG. Letica avait refusé des ordres manifestement illégaux quant à la surveillance d’une future candidate aux élections présidentielles, Ségolène Royal pour ne pas la citer.

Quelque part, Letica avait obtenu dans certains cercles éclairés de Beauvau et du sérail politique un statut d’éphémère icône de l’ordre juste, avant le retour de bâton d’une sanction disciplinaire. Elle a fait l’objet d’une mutation, mais cette fois, dans l’intérêt du service. Aux yeux de l’irascible Picaud, Florence Letica n’a pas démérité. D’autant plus qu’elle opte pour la franchise

* Tout à fait, monsieur le juge. Mais Munoz est le lien entre Villiers-Sagrie et la ville d’Avugny où se déroulent les investigations de ma brigade tout comme pour les collègues des Stups.

Les traits de Belkchich s’apaisent. Une vraie affaire se précise enfin. Il a signé pour ça. La reconnaissance des Loupian, Guérin lui importe de moins en moins. Il rebondit plus confiant.

* Cela va éviter que les collègues du SIAT se dispersent.

Les joues du magistrat se plissent.

* Je retourne faire le point avec leur chef de groupe, ce soir, au Mans.

Letica approuve. Elle ne regrette même plus d’avoir du revenir sur sa promesse de Hammam vis-à-vis de la compréhensive Claudia.

Etienne Picaud n’a jamais oublié la politique, pour sa part. Il s’est sauvé bien qu’il ait tout perdu à commencer par Sofia. Ces secrétaires fédéraux, présidents de groupes parlementaires, qu’ il a croisés, durant une décennie, ne lui inspirent que de la pitié quand il les écoute sur les chaînes d’info. Il se prend, à cet instant, même à comprendre les errement du maire de Villiers-Sagrie, le protégé de Guérin. Picaud considère que les partis, assemblés, pour ceux qui en vivent, constituent des drogues au moins aussi dures que sur lesquelles il investigue.

Florence Letica domine le borborisme intestinal qui la surprend. Elle respire mieux. Elle examine ce magistrat qui parle le même langage pour une fois. Si son responsable de brigade ne vacille pas, elle installe une entrée de choix dans les affaires avugnisiennes, les gardes à vues de la maire et de son équipe. Picaud entend achever l’entretien avec ce que le moindre haut serviteur de l’Etat accomplit avant toute chose. Se couvrir.

* Vous serez informée, commandant, des suites de l’enquête si accord de votre magistrat instructeur et de votre hiérarchie.

Letica canalise sa relative déception.

* S’il n’y a pas d’autre alternative, monsieur le juge…

Elle se contente d’un mouvement de ses bajoues afin de saluer l’assistance. Elle sort du bureau. Puis, elle longe les couloirs diaphanes de la cité judiciaire. La musique de sonnerie qu’elle s’est choisie, il y a peu, se déclenche. Aznavour lui susurre une formule qui la secoue malgré les années, elle aussi.

* Et ces mots que je croyais nôtres, tu les diras dans d’autres bras.

Le PNF rappelle, en fait.

* Madame la juge souhaite s’entretenir avec vous et votre divisionnaire dans les meilleurs délais.

Cela ne dit rien qui vaille à Florence Letica.

**Ris-Orangis. 16 juin 2022. 23H30.**

* Sortez du champ d’expérience de l’adversaire chaque fois que cela est possible.

Ashrad Najari rumine l’une des douze règles du « Manuel pour radicaux réalistes » d’Alinsky. Il s’est isolé sous l’une des tonnelles extérieure. Il profite d’une rare bouffée d’air dans une nuit qui s’annonce, encore une fois, étouffante. Dans la salle, à quelques mètres, se mélangent cris, youyous et scratchs du DJ choisi par Mouff. Ashrad Najari s’allume une cigarette. Il se devait d’assurer de sa présence la manifestation du jour. Ashrad Najari entend montrer aux proches d’Ali Camara que rien ne change.

Son vieux complice, d’ailleurs, lui a paru inquiet sur le jeu en ligne, tout à l’heure. Il doute également de la victoire de Nath Moreira aux législatives. Il l’a mitraillé de questions sur les subtilités politiques au sein de la NUPES. Ali Camara n’est pas coutumier de ce genre de préoccupations. Ashrad Najari recrache avec application une volute de fumée. Il se vautre dans le siège aux coutures moirées. Sortir du champ d’expérience de l’adversaire. Il jette un regard oblique en direction de la grande salle à la décoration orientale. Trois maghrébines, dans des caftans aux couleurs vives, gloussent sur l’espèce de terrasse à l’entrée.

Il a prévu de raccompagner et de coucher avec la plus grande d’entre elles s’il y a moyen. Elle ne s’est pas montrée si farouche lors de leurs brefs échanges. Il a compris qu’il s’agissait d’une lointaine cousine de Mouff. Il éprouve un attachement sincère pour ce dernier.

Il a partagé l’émotion collective des invités quand la mère du marié a pleuré devant la débauche de moyens que ce soit sur le parvis de la mairie du XIXème arrondissement, quelques heures auparavant, ou à l’arrivée dans ce complexe privatisé pour l’occasion. Ashrad Najari estime que ce n’est là que justice. Bien entendu, la daronne en question a peu de doute sur l’origine du train de vie de sa progéniture. Mouff, ou Mustafa Saidi pour l’état-civil, mérite ce moment, son moment. Ashrad Najari témoigne d’une inconditionnelle compréhension à l’endroit de ses amis de jeunesse.

Ils n’ont eu le droit que de baver, depuis l’enfance, sur la réussite des autres. Nath l’a compris mieux que personne. Il lui en saura éternellement redevable.

Ashrad Najari ne supporte pas l’hypocrisie ambiante des élites parisiennes et provinciales vis-à-vis des cités du 93 et d’ailleurs. Tout le monde reconnaît, en creux, les assignations sociales, ethniques que lui et les siens ont subies depuis l’école maternelle. Si Nath ne l’avait pas recruté, il pense qu’il aurait, peut-être, un jour, rejoint les troupes de Mélenchon. Il concède à l’Insoumis en chef d’être le seul à avoir le courage de se frotter à ces notables de gauche comme de droite, à ces élus parachutés par leurs partis en banlieue. Ashrad Najari a toujours nourri une admiration spontanée pour ceux qui se construisaient contre un système.

Nath appartient à cette espèce. Il tire une seconde latte. Il remarque SD qui de se détache des portes-vitrées de la salle de mariage. Le son se fait moins envahissant d’un coup. Sans doute que les convives passent à une nouvelle étape de la soirée comme tout mariage rebeu qui se respecte.

SD manque de trébucher sur une des marches menant à la tonnelle. Ashrad Najari l’a cramé, plus tôt, avec un whisky coca en main. Il s’en moque. Le conseiller en stratégie urbaine, auprès de la députée-maire d’Avugny, ne donne pas dans la foi musulmane rigoriste. Il a laissé cela aux revanchards qui se radicalisent, aux ratés qui s’accommodent de leur sort. Ashrad Najari n’a jamais perdu son temps dans les fanfreluches religieuses même si sa mère continue de faire la prière.

* Sortir du champ d’expérience de l’adversaire.

Ashrad Najari ne s’est pas vraiment intéressé à l’adversaire de Nathalie Moreira, pour le coup. Il n’a toujours vécu les combats électoraux voire idéologiques que par le biais de sa patronne. Cette Anne Reboh ne lui inspirerait qu’indifférence si une partie de sa vie n’en dépendait pas.

SD titube légèrement en avançant. Ashrad Najari se méfie davantage de l’homme de confiance de Camara sur le terre-terre avugnisien. SD informe régulièrement son chef des mauvais coups reçus dans cette campagne électorale par leur candidate. La rumeur d’une enquête de police en cours, suite au rapport de la Chambre Régionale des Comptes, affole tout le monde. Ashrad Najari est chargé de calmer les esprits même s’il a moins senti Nath ces derniers jours. Les prises de distance face aux enjeux, les formules fuyantes de la députée sortante l’agacent. Il cherche quelque chose.

Ashrad Najari tend le paquet froissé de cigarettes à SD. Ce dernier se sert en remerciant.

* Vas-y j’ai peut-être quelqu’un. Ca peut sembler barré. Mais rien d’autre….

Ashrad Najari écarquille les yeux.

* C’est-à-dire ?

SD porte le briquet d’une main hésitante à la clope.

* Un client. Un petit France couille qui nous doit pas mal de thunes.

Ashrad Najari a parlé clair avec Ali dans la journée. Il a donné son accord s’il ne trouve pas d’autre solution. Après tout, c’est le seul de moyen de figer le décor. L’affaire montée par le Nonce et le flic municipal tourne court. Nath n’a rien à proposer comme formule de rechange. Ashrad Najari marmonne ses doutes.

* Et il va pas se chier dessus votre petit facho, là ?

SD soupire. Il a toujours conçu une hostilité sourde pour ce lascar qui s’est en scred planqué dans la politique. Tout le contraire du charbonneur qu’il demeure. SD s’est arrêté dès la quatrième. Il n’a pas, lui, humé le fumet des cocktails d’élus. Il n’a pas assimilé, à la volée, des notions historiques et partisanes comme son interlocuteur. Il savoure d’autant plus l’angoisse relative de son voisin face à la situation. Il ricane.

* Si t’as mieux à proposer, frérot !

Ashrad Najari ajuste sa soyeuse cravate amande. Puis il écrase le mégot sur le cendrier métallique à proximité. Ashrad Najari perçoit comme une rupture, quelque chose qui se termine. Il veut en profiter jusqu’au bout. Il n’y a pas de raison. Nathalie Moreira avait, il est vrai, surpris son monde lors des premières élections. Ashrad Najari a même cru, les premières années, qu’il s’agissait d’un feu de paille électoral. Les communistes, la gauche, allaient reprendre la ville puis la députation. Mais elle a, ils ont, tenu bon. Rien que pour ça, il ne lâchera pas.

Trop d’élus, trop d’intellos qui les avaient sous-estimés vont les critiquer, les salir si Reboh passe. Il les devine ces bouquins d’investigation sur le clan Moreira, une fois la députée à terre. Ashrad Najari ne peut envisager un tel scénario. Il se contente de maugréer.

* Pas le choix. Vas-y. Despi !

La musique Chaabi s’est définitivement arrêtée. SD invite Najari à se lever. Les deux hommes parcourent l’allée qui les séparent des hostilités. La lumière bilieuse d’une lampe suspendue éclaire le sourire enjôleur de la grande cousine au caftan. Mouff plastronne dans un trône princier aux côtés de sa moitié, la joufflue Anissa. Une vieille tante de la promise s’affaire autour des tourtereaux pour la séance de henné. SD et Najari se joignent aux applaudissements nourris des invités.

Le conseiller en stratégie urbaine est définitivement sorti du champ de l’expérience de Reboh.

**Rue Cadet. Paris neuvième arrondissement. Novembre 2011.**

Une assistance essentiellement masculine est répartie aux quatre coins du temple Arthur Groussier. Quelques initiés se pressent à proximité des tentures rouges. Tout le monde s’impatiente. David Loupian arbore un costume bleu ardent. Il observe l’agitation des frères qui attendent un candidat à l’élection présidentielle de mai prochain. Loupian parcourt de ses yeux globuleux la conque de l’abside orientale surplombant le buste de Marianne. David Loupian se dit que de toute manière, le candidat socialiste n’a pas grand-chose à redouter de cette visite franc-maçonne.

Loupian a tenu, lui, à afficher son soutien même discret à François Hollande. Le commissaire divisionnaire de la brigade criminelle, presque en retraite, n’attend cependant aucune gratification particulière du candidat en cas de victoire. Il se persuade, à cet instant, que malgré l’incendie qui a ravagé le lieu, deux ans auparavant, les responsables de la Grande Loge ont su restaurer depuis l’esprit Napoléon III du temple.

Guy Arcizet, le président en titre du Grand Orient, approche enfin de son allure empruntée du groupe d’individus qui s’avance dans l’allée centrale. Loupian reconnaît Jean-Marc Ayrault et Vincent Peillon juste derrière le candidat « normal » qui surprend les sondages depuis son succès aux primaires socialistes. Jean-Marie Guérin, le « Gué » lui fait signe de la main. Tandis qu’un Hollande amaigri salue chaleureusement plusieurs de ses hôtes, Loupian mesure à quel point son ami a su, une nouvelle fois, rebondir en dépit de ses erreurs politiques.

Comme nombre de camarades de la deuxième gauche, le « Gué » s’était positionné pour le vibrionnant Strauss-Kahn dans un premier temps. L’affaire du Sofitel, en mai, puis les rumeurs qui filtrent de parties fines dans un hôtel lillois ont emporté les rêves de grandeur de quelques-uns d’une gauche moderne. Le « Gué » s’est écarté du groupe de figures socialistes. Il invite Loupian à le rejoindre à proximité d’une des tentures rouges.

Le Président Arcizet présente à un Hollande souriant plusieurs éminences du Grand Orient. Tout paraît réussir, en effet, à Jean-Marie Guérin. Malgré le choix du mauvais cheval DSK, l’ancien secrétaire d’état de Lionel Jospin n’a pas perdu de temps ensuite.

Le « Gué » ignore que Loupian va le rassurer sur ce qui continue de le perturber dans ce climat personnel et politique plutôt favorable.

Il a toujours entretenu des rapports amicaux avec les responsables du « club témoin » que ce soit Hollande lui-même, l’ami Jean-Yves le Drian ou même Sapin. Le « Gué » a intégré l’équipe du candidat en tant que porte-parole sur les questions d’agriculture ou de ruralité. Jean-Marie Guérin ne demande rien en échange mais il ne cracherait pas sur une présidence de commission voire un nouveau maroquin de ministre délégué.

Il a anticipé la compréhension, la disponibilité de Françoise si de nouvelles responsabilités devaient lui échoir. Juste un détail continue de le travailler à ce propos. Après tout, Ludo vole de ses propres ailes désormais. Sa nouvelle compagne, une fille du cru, la tête sur les épaules, leur plaît à tous les deux. Jean-Marie Guérin a accepté difficilement la réorientation professionnelle de son fils, il y a peu. Il ne comprend pas qu’il ait voulu quitter son poste de cadre dans une société d’assurance du Mans. Il a même aidé financièrement Ludo pour le rachat de cette imprimerie qui lui tenait tant à cœur.

Le fiston lui a tenu le discours de la liberté entrepreneuriale, de la construction individuelle par un travail artisanal auquel le catholique social qu’il reste n’est pas insensible. David Loupian lui presse, comme d’habitude, l’épaule dans ces instants-là.

* Je voulais juste te dire que c’est terminé. L’affaire de la Sofia. Le même greffier, bien informé, vient de me confirmer le classement sans suite.

Jean-Marie Guérin ne savoure même pas la nouvelle. Il a eu des doutes quand même dans cette époque délétère de libération de la parole féminine. Il se croit devenu un véritable animal politique au cuir épais. Il songe désormais que ce Picaud, ce maudit référendum sont loin derrière eux. Il lâche un énergique

* J’ai l’impression, David, que rien ne peut plus nous arriver.

**Chapitre 15**

**Villiers-Sagrie. 17 juin 2022. 09H00.**

Je scrute de la fenêtre de la bibliothèque les déchets qui entravent la partie herbeuse du terrain. J’achève la préparation de l’envoi de mon manuscrit à cet éditeur. Des nuages chargés se précisent en contrebas. Je doute que le vent se lève cependant. Cela réduirait à néant mes travaux jardiniers de la veille. Je n’ai même pas eu le temps de ramasser les branches de mes laurier-palmes que j’ai taillés, hier, en fin d’après-midi. Avec l’aide, avant tout symbolique, du fils de Ludo.

Il est censé revenir samedi. Ca ne console et ne remplace évidemment pas. Mais, j’éprouve une sensation d’abandon de soi, de perte de contrôle dans ces trop rares intervalles. La présence de mes petits-enfants, chaque fois que Clara nous les amène, amenuise quelque peu le chagrin sur le moment mais en aucun cas les regrets. Je lui ai dit qu’il fallait qu’elle passe le cap. Qu’elle songe à, elle, à reconstruire quelque chose. Laissons aux siècles passés la vertu des femmes de marins ! Françoise y souscrit volontiers à cette position. Je me repasse les images, les heures à réfléchir au ministère, à Villiers en vain….

Je n’ai rien réussi à empêcher. D’où ma relative perplexité quant à la visite que j’attends et que m’a introduite Guillaume, hier soir, avec la concision qui le caractérise. Effectivement, aidé d’une formation politique solide, réactive, les évènements auraient pesé, peut-être, moins sur Ludo. Jamais, les dirigeants socialistes de ma sensibilité, la deuxième gauche, n’ont rencontré de telles turbulences médiatiques avant la première élection d’Emmanuel Macron. Quelque part, le parti nous protégeait d’un certain nombre de dangers. A savoir des tribunaux médiatiques ou non mais surtout de nos camarades plus radicaux. Tels que ce Picaud, littéralement sorti des Enfers.

Je me suis, sans doute, montré trop dur avec Hollande. Les socialistes avaient vocation à s’étriper d’une manière ou d’une autre. A une date que nous n’avons malheureusement pas choisie. Le volume discret du moteur de la Mégane qui se présente au niveau des arbustes de l’entrée me confirme l’imminence de la visite. La cocarde tricolore sur le pare-brise efface les derniers doutes. Guillaume, en guise d’introduction, a osé parler de chance.

Non, j’étais convaincu qu’Etienne Picaud avait été relégué à une vie de gratte-papier dans une obscure cour d’appel de grande couronne . Comment ai-je pu penser, un seul instant, qu’il s’accommoderait de cette ostracisation ? La politique, elle vous dévore. D’autant plus quand l’injustice, celle qui m’a volé mon fils, vous taraude l’esprit en permanence. Nous demeurons toutes et tous des Monte-Cristo en puissance.

Nous nous engageons pour réparer, pour faire payer. Le reste n’est un habillage urbain avant tout électoral.

Les responsables socialistes de ma génération, quelque soit leur avis sur le sujet, n’ont pas vu venir le choc de ce 29 mai 2005. Ils n’ont pas mesuré la portée du résultat. Hollande, la Synthèse, allait permettre d’esquiver les difficultés, contradictions. N’importe quoi ! Mélenchon, les frondeurs, même la montée de l’extrême-droite, tout cela était écrit.

Françoise m’interpelle du bas d’un glacial.

* Je crois qu’il y a une personne qui vient pour toi. Encore.

La Mégane freine sur le sol goudronné. Je te tente un lapidaire.

* J’arrive.

Je n’ai pas encore raconté à ma fidèle compagne l’étendue de mes découvertes, de ces façades municipales qui s’effritent. Mais rien ne l’abuse. Mes départs imprévus, les appels récurrents de David ou Guillaume. En somme, ce à quoi elle m’a solennellement demandé de renoncer après le drame. Pour de bon. Je n’ai pas hésité une seconde. Mais mon nom ne sera pas sali une deuxième fois. Une voix criarde s’élève jusqu’à la bibliothèque.

* Bonjour Madame. J’ai rendez-vous avec le ministre Jean-Marie Guérin.

Françoise se limite à une simple politesse.

* Jean, ton rendez-vous est là.

En descendant les marches, je détaille celle que les quelques articles que j’ai pu parcourir présentent comme une espèce de poissonnière du 93 aux compagnonnages douteux. Je ne la situe pas bien. Peu importe. Elle ne s’est pas rendue ici afin d’échanger sur nos idées et mandats respectifs. Un tricot uni accompagne une jupe longue aux motifs colorés.

* Mon collègue député, Thibault, que vous connaissez surement m’a mis en contact avec le Secrétaire Général Adjoint du ministère qui, à son tour, m’a orienté vers vous.

De ce que Guillaume m’a glissé, le dénommé Thibault, elle l’a surtout connu au lit plus qu’en commission parlementaire. Comme les choses paraissent simples quand vous avez le pouvoir ou vous pensez le détenir. Guillaume n’a pas son pareil pour faire traîner des oreilles à l’assemblée. Dans tous les groupes. Une aubaine m’a—t-il assuré. Je pondère froidement les attentes fortes manifestement de ma visiteuse.

* Et donc, madame la députée, en quoi je pourrais vous être utile ?

Elle m’observe de son regard fauve. Une expression de vulgarité presque désuète se dégage de son nez retravaillé. J’ai, il est vrai, lu ou entendu que cette Nathalie Moreira avait eu maille à partir avec la justice. A propos de la gestion de sa ville, Avugny, celle qu’elle a fait tomber dans son escarcelle politique. Avugny. Ils me font rire ces journalistes. Il faudra qu’ils m’expliquent comment rompre avec un communisme municipal, vieux d’un demi-siècle, sans créer de troubles. En tout cas, elle tranche par son sens de la formule.

* Je me suis laissée dire, monsieur le ministre, que vous ou votre ancienne équipe municipale avait à subir le zèle de services policiers spécialisés. Tout comme moi…

Elle ne manque pas de culot avec son accent faubourien. Mais il en faut, en banlieue, de ce que j’en ai perçu durant mes années de secrétaire d’état à l’aménagement du territoire. Je les pressens, à l’avance, les indignations des défenseurs de nos territoires, de notre terroir, de notre bien-vivre à Villiers et dans le Perche. Je les y vois lorsque Sorin et les El Mekkhi se trouveront sur le grill.

Ces tartuffes locaux considèrent que le problème de la drogue doit rester l’apanage des grands ensembles. Ces fonctionnaires du statuquo restent ceux-là même qui ont toujours refusé de prendre leur juste part face aux inégalités sociale. Ils sont passés du vote communiste au Rassemblement National quand ils ne s’abstiennent pas, pour le plus grand nombre.

Françoise s’éclipse vers la véranda en me plantant ses yeux hostiles dans les miens. Plus amical, J’ironise.

* Pas pour les mêmes motifs, Nathalie, si je peux me permettre.

Elle ne se départit pas d’un semblant de froideur.

* Aucun problème, Jean-Marie. Pas pour les mêmes motifs, c’est juste, mais avec des conséquences pour nous dans les deux cas.

Un air espiègle lui mange le visage. Je sens mon front se plisser.

* Comment ça ?

Elle soutient mon regard.

* Moi sur mon futur en politique si jamais il existe encore et vous sur une postérité parlementaire et gouvernementale que vous ne souhaitez pas écorner très certainement. Vous êtes prof d’histoire-géo après tout ?

Les mots ont fusé. Jamais, Olivier Nélac n’aurait été capable d’une telle saillie. Aucune intuition politique n’est cultivée dans les écoles de la deuxième gauche. Elle a raison, par ailleurs, sur tous les plans. Le mieux consistera à plaider les dérives individuelles si cette histoire de came sort. Une procédure sur la bonne gestion administrative et économique de Villiers entacherait, elle, forcément tous mes mandats.

La politique, c’est aussi se décider pour le moindre mal au quotidien. Concernant les Stups ou le PNF, la justice en générale, sans attendre le résultat de dimanche, il ne subsiste déjà plus de majorité absolue dans l’appareil d’Etat pour me défendre.

Patelin, je réponds.

* Effectivement, nous avons des choses à nous dire.

**Avugny. 18H. 17 juin 2022.**

Tu l’as éprouvé sous toutes ces coutures cet espace Jean Moulin. Sa contenance de 500 personnes, ses recoins en trompe-l’œil. Tout est bon à prendre afin d’ illusionner le lecteur du Parisien ou le spectateur de BFM quant au nombre de participants réel à ton ultime réunion électorale. Tu t’es déjà servie du lieu, à grands renforts de micros et caméras, lors de la fin des émeutes de novembre 2005.

Une espèce d’agora urbaine, à ciel ouvert, où tu as échangé avec des jeunes d’Avugny. Tu as écouté leurs doléances à l’origine des bagnoles brûlées, des bâtiments détruits. Au-delà du simple drame de la mort de Zyed et Bouna, il s’est passé quelque chose ce jour-là. Tu en es persuadée.

Les partis de gauche restaient sur le bas-côté. Il fallait tenter un coup. Un journaliste suisse a suivi et relaté la manifestation. Cet engouement a permis la création du « Bondy Blog ». Un nouveau type de médias que des lycéens et étudiants du coin se sont vraiment appropriés. Grâce à toi tout de même.

Comme te le répétait ton père, si tu ne le mentionnes pas, personne ne le fera à ta place.

L’initiative a surpris à commencer par les notables de ton parti, sans parler de Sarkozy. Seul Villepin, le premier ministre d’alors, t’a téléphoné pour saluer la démarche. Celui, là même, qui s’affronterait avec la jeunesse de France pour son Contrat Première Embauche, quelques mois plus tard.

Oui, les gamins n’en pouvaient plus de cette marginalisation sociale et géographique. Celle à laquelle PCF et PS, les condamnaient. Ils en avaient marre des ascenseurs qui ne marchaient déjà plus, de ce besoin de donner des gages à une France rance pour un boulot à peine potable, de ces grands frères moralisateurs vautrés dans la cuisine politicienne hexagonale ou dans des story-telling mensongers.

Une lumière estivale baigne la tribune à laquelle tu sièges aux côtés du Nonce. Tu en profites pour présenter ta nouvelle suppléante à l’assemblée que tu as jugée opportun de proposer comme première adjointe à ton dernier conseil municipal. Tu te prépares au cas où le Parquet National Financier parvenait à te bloquer. Tu t’es décidée pour une secrétaire médicale, célibataire, qui se soumettrait sans réserve à tes instructions ou celles du Nonce si elle devait te suppléer au pied levé. Mais tu nourris la conviction que tu vas t’en sortir, encore une fois.

Il t’a plu ce Guérin. Il t’a même touché quand il est revenu sur le suicide de son fils. Tu avais suivi de loin cette polémique médiatique. Dégueulasse comme toutes celles déclenchées par ces gauchistes mal dégrossis de Médiapart. Tu considères que c’est le lot de tout gouvernement en place. Peut-être Macron plus que les autres quand même. Faute d’un parti organisé, comme à gauche, ou de services qui naviguent en trouble, personne n’arrive à se défendre dans ces cas là. Guérin t’a rassuré après tout.

La salle est plutôt fournie ce soir. Micheline, avec l’aide d’une dizaine de militants, a battu le rappel. Tu ne t’es pas apprêtée, comme à l’ordinaire. Pas de maquillage, une jupe longue. Rien ne dissimule, ce coup-ci, tes cernes ou tes 55 printemps.

Un entrefilet de l’AFP seulement a abordé l’intervention de la police à ton domicile. Les formules passe-partout de fatigue et de soucis familiaux ont été invoquées. Tu veux t’afficher sans fard aujourd’hui, avec tes défauts politiques. L’absence de grandes écoles dans ton CV, le poids limité de ton groupe à l’assemblée doivent devenir ta force. Tu te présentes dans ton enveloppe d’élue locale. Plus personne ne la discute y compris tes meilleurs ennemis communistes.

Ils ont, quand même, sacrément morflé depuis ta première élection en tant que maire. Il leur reste tout juste de quoi constituer une cellule sur la ville. Après 89 et le chute du mur de Berlin, la banlieue rouge s’est réduite à peau de chagrin. Mais pour parler de toi à cet instant précis, de la fille d’immigrée que tu demeures aux yeux de tous les bien-pensants qui végètent au sein de la gauche caviar ou de la droite champagne, le Nonce a dégoté l’Idée. Comme toujours.

Détendu, Ashrad s’avance vers le pupitre. La tension a baissé à vue d’œil. Peut-être qu’il a échangé avec Camara de manière indirecte. Ce n’est plus ton problème. Tu ne peux pas sauver tout le monde de toute manière. Il empoigne le micro. Il maîtrise chacun des mots. Le Nonce ajuste toujours les discours qu’il écrit à leurs interprètes. Il faut devancer les procédures judiciaires sur lesquelles va se répandre Reboh demain, sans aucun doute possible. Là, le Nonce a vraiment pris son risque. Ashrad s’élance d’une voix basse.

Le Nonce a insisté sur l’importance de faire croire à l’improvisation la plus totale.

*« Mesdames, Messieurs, Mes amis,*

*Une fois n’est pas coutume, mais j’ai demandé à Nathalie, notre candidate, notre députée, notre maire de pouvoir intervenir brièvement au début de cette réunion.*

*Je commencerai en disant que les choses paraissent faciles. Il y aurait, donc, ici, sans le début d’une procédure ou d’une décision de justice, une élue sortante peu recommandable. Eh bien oui, chers amis, cette députée fréquente, elle-même, des personnes, comme votre serviteur, peu recommandables.*

*Mais j’y pense, messieurs-dames, pourquoi suis-je donc peu recommandable ? C’est évident ! J’ai grandi dans une ville, dans un quartier où vivaient des copains, eh oui, qui n’ont pas tous pris le chemin recommandable de Polytechnique comme Nathalie Reboh ou de l’ENA…. ».*

Tu hallucines de cette diction sobre que tu ne lui connaissais pas. Le discours vire au stand-up. Un silence admiratif s’installe.

*« ….Certains de ces copains que je continue de respecter ont même carrément pris un autre chemin. Pour plein de raisons. Plus ou moins compréhensibles, plus ou moins pardonnables.*

*Plusieurs de ces copains sont morts, d’autres ont été condamnés. Nous en connaissons, tous, mes amis, quelque soit notre quartier, notre travail ou notre place dans la société.*

*Mesdames, messieurs, mes amis, en fait pour Anne Reboh et la gauche, une chose est claire… »*

La phrase claque.

*« Nous sommes, toutes et tous, peu recommandables par ce que nous sommes d’ici, en fait. Parce que depuis, vingt ans, malgré les problèmes, la crise, nous vivons ensembles. Et ce malgré nos parcours, nos origines, nos différences, nos religions.*

*En réalité ce qu’ils nous reprochent, c’est ce que beaucoup nous envient.*

*Oui qu’un enfant d’immigrés iraniens puisse travailler comme cadre dans une ville, qu’une fille de maçon portugais nous représente à l’assemblée, oui que des personnalités aussi différentes que toi, Micheline, que toi, Nassim travaillent côte à côte au vivre-ensemble.*

*Je n’en ferai pas des tonnes concernant la candidature de Nathalie. Ce dont je suis certain, c’est qu’elle est là parmi nous. Qu’elle était là, hier, quand il y a eu des problèmes de toutes sortes, quand il a fallu se battre, y compris contre la gauche, pour que toutes les croyances soient respectées. Elle a été là quand il s’est agi de donner sa chance à des jeunes du secteur.*

*Elle a été là, oui, les amis. Elle ne nous a pas servi l’excuse des diplômes, de l’expérience afin de refuser des emplois que nous étions en droit d’occuper. Comme pendant des décennies l’ont fait les responsables de gauche qui ont utilisé les mairies afin de recaser leurs militants.*

*Mais mieux encore, Mesdames, Messieurs, Nathalie, demain sera là. Quand les communistes d’Avugny en auront eu assez d’Anne Reboh ou que celle-ci aura utilisé nos quartiers uniquement pour se hisser plus haut.*

*Oui Nathalie sera toujours là.. »*

Les applaudissements montent jusqu’à la saturation sonore de la salle. La présence d’une radio nationale n’a pas échappé au Nonce qui essuie une larme.

**Villiers-Sagrie. Collège Anatole France. 20H.**

* Nous n’avons pas le choix, de toute façon, Jean-Marie.

David m’a convaincu d’accepter le rendez-vous proposé par Medhi El Mekkhi devant son établissement. Il range la Capture sur le parking terreux. Il m’a confirmé, par ailleurs, que les flics du SIAT allaient nous voir dès que lors que nous approchions l’un des principaux suspects dans cette affaire. Peu importe, après tout. Je suis certain que cela reste la meilleure chose à faire. Je souhaite apporter le maximum de crédit à ce scénario de dérives individuelles associées à des démissions collectives de l’équipe municipale en place.

L’émotion fait osciller le goitre de David.

* Ils sont là !

Je virevolte presque. Le principal de collège, toujours en costume, est accompagné, cette fois, de son cadet à la chevelure argentée et gélifiée. Driss El Mekkhi, dans une chemisette portée près du corps, interpelle David d’une voix décontractée.

* Vas-y, il a besoin de son grand maître flic pour un échange amical, l’ancien !

Medhi s’esclaffe.

* Je ne t’avais pas dit ? Ils ont une telle crise de vocation chez les francs-mac qu’ils recrutent même des muslims par les temps qui courent. J’en sais quelque chose…..

David serre le poing gauche. Il se maîtrise. Il écarte ses bras charnus en guise d’apaisement. Il répond d’un ton amiable en s’adressant à Medhi.

* Je pense qu’on est tous là pour calmer les choses. Pour que chacun assume ses responsabilités.

Un voile de colère embue les billes claires de Medhi El Mekkhi. Je la connais, par cœur, la complainte de ces arrivistes issus des quartiers, comme le serinent les journalistes à longueur d’émissions. Ils aiment la France plus que le premier gaulois venu. Ils ont cru et se sont accomplis dans ses institutions méritocratiques. Ils ont surtout intrigué mieux que quiconque notamment des sujets plus brillants aux origines sociales identiques. Comment cette gauche réactionnaire que je combats depuis toujours, peut-elle encore soutenir qu’il convient de défendre ce modèle scolaire-ci ?

Mais je sais, également, mieux que personne que ces frustrations furent longtemps notre fond de commerce au PS puis dans une certaine mesure au sein du camp présidentiel. J’entame les négociations d’une élocution pondérée.

* Nous sommes les mieux placés pour saisir ce qui relève de la responsabilité de la mairie, des agissements commis par chacun. Mais, ici, depuis décennies, c’est le dialogue, la tranquillité qui s’imposent, ici.

Oui, j’ai découvert, à mon tour, l’incapacité d’Olivier Nélac à s’imposer comme édile. Je, nous n’avons pas pris le temps d’insuffler à cette génération le soin de s’imprégner d’un territoire, de circonscrire les difficultés, de disposer de ses propres outils de mesure. Cette empressement permanent dans la réalisation de nos tâches politiques m’amène aujourd’hui sur ce parking sordide. Les plus originaux, donc capables, nous les avons affaiblis puis éliminés. La cinquième république demeure une garce qui rend fou les hommes et les partis. Driss El Mekkhi se moque de mes velléités de désescalade.

* Vous croyez quoi ? Si on doit tomber, tout le monde va morfler.

Le frangin s’emporte.

* Il n’a jamais craché dans la soupe, le Nélac jusqu’ici. Les voyages, les marques de luxe etc….

Je n’arrive pas à m’en vouloir. J’ai tellement respecté la ligne du parti, celle de mon courant qu’il est trop tard pour remonter le fil des évènements. Je m’y refuse comme pour Ludo. Chaque allusion de Françoise à tel signe avant-coureur, au moindre détail qui nous aurait échappé me pétrifie. S’en suit une crise d’hypertension le plus souvent. Nous leur avons tellement promis, en connaissance de cause, à tous les El Mekkhi de France et de Navarre. Ils s’y sont vus dans les postes importants, à faire de la thune. Désormais, quelque part, ils nous présentent l’addition.

Les types sont résolus à ne rien lâcher, avouer. David veut abréger l’impasse de l’échange en levant sa main boudinée.

* Il n’y a pas moyen donc de discuter. Le mieux est d’en rester là.

Les deux frères se croient encore hors d’atteinte. Je me rassure. L’œil mordant de David ne me trompe jamais. Nous avons essuyé tellement d’épreuves ensembles. Ils n’ont pas idée . Les El Mekkhi sont en train de plier devant ce qui nous a tous perdus depuis des décennies. Nous nous sommes laissés bernés par cette force de l’habitude que nous procurait un système, des mairies. J’en reviens aux saintes écritures de ma confirmation, soixante ans en arrière. Je les ai foulées aux pieds comme tant d’autres.

Les fils continueront décidément de porter l’iniquité des pères au-delà même de ce que j’avais pu prévoir. Les El Mekkhi s’éloignent. Ils ont compris que leurs menaces ne fonctionneraient plus ni sur moi, ni sans doute sur la prochaine équipe municipale. Ils pensent pouvoir s’organiser. Ils ont perdu la notion du temps et des choses. J’ai enduré cet état à plusieurs reprises de mon existence. La bouche malicieuse de Ludo me rattrape comme à chaque fois.

Je me retourne. Il traverse en direction de ce, de son collège. Je veux l’appeler. Il passe le portail. Je perçois les cris d’élèves. Ludo ne m’entend pas. Seuls les mots en sourdine de David me raniment.

* De ce côté-là, il n’y a plus rien à faire.

Ma ville, mon fils m’échappent.

**Chapitre 16**

**Paris. Dix-neuvième arrondissement. Quelques heures plus tard.**

Florence Letica suffoque. La prise de poids avérée n’arrange rien. Les effluves de chaleur la saturent. Elle entend Claudia qui peste dans la cabine voisine. Son amie se rhabille de manière précipitée. Ce hammam de la rue de Crimée était le seul ouvert aussi tard. Florence Letica lui devait bien cela.. Elle se presse de rappeler. Belkchich décroche. Elle commence.

* Omar, tu as essayé de me joindre ?

Le lieutenant des Stups jubile.

* Ah ben oui ! Deux choses quand même et pas des moindres. Si tu as deux minutes ?

Letica n’estime pas nécessaire de répondre à la question. Elle parle sans difficulté. Le sauna est désert à cette heure. Encore plus en été d’après une habituée qu’elles ont croisée en arrivant.

* Moi aussi, je comptais te téléphoner demain. Donc, tu as quoi ?

Elle ne distingue pas de bruit en arrière-plan. Belkchich l’a contactée de chez lui. Le mec s’investit. Florence Letica ne dispose pas, là, tout de suite de l’énergie suffisante afin de l’affranchir de l’essentiel. La fatigue la submerge, le soir, de plus en plus. Letica a du lutter pour honorer la sortie promise à Claudia. Une chose la soulage. Dorine, sa fille, est sur Paris. Elle vient d’y être nommée en tant que prof agrégée de lettres. Elle ne peut s’empêcher d’être fière même si elle reconnaît ne pas y être pour grand-chose.

Elles ont prévu de se voir.

Alors qu’elle se débat encore avec son peignoir, elle songe qu’elle a mésestimé le collègue. Trop tard. Letica rend les armes dans ce dossier comme dans ceux à venir à la BRDE. Dans le cas d’espèce, elle renifle le bâton merdeux d’élus politiques qui se sont affranchis de toute règle au nom de principes, eux électoraux. Ceux qui leur permettent de se faire élire, de se financer, de tenir une ville ou une circonscription. Villiers-Sagrie- Avugny, mêmes magouilles, mêmes dealers, même combat !

Belkchich triomphe presque en exposant ses trouvailles de la journée.

* D’abord, ton idée de sonoriser là où travaillait Munoz , ben bingo ! C’est là que la coke et shit sont stockés avant que le réseau Camara ne récupère la marchandise.

Letica pressentait que sa suggestion de la veille serait suivie d’effet. Elle questionne.

* Et les El Mekkhi dans tout ça ?

Belkchich s’essouffle d’enthousiasme.

* Une vérification qu’on avait complètement zappé. Figure-toi que les El Mekkhi vivaient à Avugny jusqu’à fin 2000. Cité Luxemburg. Ca te parle ?

Tout en boutonnant son chandail au col en V, Letica n’en perd pas une miette.

* Et comment ! Quoi d’autre ?

Le phrasé de Belkchich redevient plus fluide.

* C’est déjà pas mal, tu sais. Et toi, tu voulais quoi?

Letica, le téléphone calé entre son épaule et son oreille rougie enlève son slip jetable en papier. Confiante, elle y va franco.

* Bon, c’est confirmé. On me retire l’affaire de la mairie d’Avugny. Le PNF n’a pas vraiment apprécié notre travail de concert.

Claudia avance une jambe fuselée sous le stratifié de la cabine. Elle cherche à exciter Letica. Cette dernière réprime sa pulsion de passer une main sur son sexe complément épilé. Elle s’assoit sur le banc défraîchi. Belkchich en bafouille de stupeur

* Hein ? Mais pourquoi ?

La voute plantaire de Claudia approche. La fébrilité la gagne. Elle est sur le point de gémir si elle ne se reprend pas.

* Non-respect de la procédure diligentée par la magistrate. Ce genre de délicatesse……

Belkchich ne remarque rien. Sincèrement dépité, il s’évertue à prolonger l’échange.

* Je suis vraiment désolé, Florence. Surtout par rapport à ton aide. J’en parlerai au juge Picaud si tu veux ?

Letica ne tient pas spécialement à débuter une étude entre les mérites comparés du PNF et du juge des stups. Le Parquet National Financier reste une juridiction d’exception, de convenance. Florence Letica, en corse attentive à l’histoire politique de son pays, n’en démord pas. Claudia, désormais à même le carrelage, aligne son autre jambe, tout aussi amincie, sous la cabine. Letica se contente d’un fuyant.

* D’accord. Merci beaucoup.

Letica a décodé le message de Belkchich sur les affinités sinon électives du moins idéologiques du magistrat ayant en charge le volet Stups. Pour autant, Letica a, elle aussi, intégré, il y a des années, qu’il fallait savoir jouer avec ce genre de profil afin parfois de progresser dans une belle affaire.

Belkchich conclut.

* Un point est prévu demain chez nous. Concernant les écoutes. Picaud, justement, y mettra une tête. Si ça te dit de passer…..

Letica n’en peut plus. Les halètements de Claudia se font de moins en moins espacés. Le chandail la colle. Elle évacue.

* Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Omar.

Maintenant, elle mouille complètement. L’efflanquée Claudia se glisse sous le stratifié. L’ancienne avocate porte ses lèvres suintantes sur le pubis de Letica. Cette dernière démarre instantanément. Letica profite enfin. Plus rien ne la contraint.

Elle observe, une dernière fois, les mosaïques orientales avant de jouir. Elle s’accroche aux cheveux fins de Claudia. Puis, elle la ceinture.

Elle veut la baiser encore. Letica en profite.

**Villiers-Sagrie. 18 juin, à l’aube.**

Des secousses identiques m’accablent. Guillaume m’a imposé ce réveil aux aurores. Les résultats du tensiomètre ne m’inquiètent pas pourtant. 05h00 pétantes. J’ai reçu le coup de fil juste avant les arrestations. Je m’adapte à la primauté d’une nouvelle que je dois à mon statut de ministre, à vie, aux dires de Guillaume, Secrétaire Général Adjoint de la Place Beauvau. Darmanin surveille de près la situation.

Tu parles, comme si j’avais besoin qu’on m’explique que les développements judiciaires de cette histoire risquent de rejaillir sur un gouvernement transitoire donc en difficulté. L’indiscrétion émane de la préfecture de police où Guillaume a également collé quelques antennes. Les Stups, putain ! Je n’ai jamais cru qu’Olivier plongerait dans un tel abîme.

Je le sais craintif, fragile. Rien qui ne vaille dans cette opération de police que je supposais pouvoir encore différer. Picaud n’a pas reculé. Sans parti, groupes d’élus, nous ne résistons plus. Qu’importe les démentis, la batterie de soutiens dont Olivier ne manquera pas, ma responsabilité est engagée. Du moins, s’il est prouvé qu’il a aidé Sorin et les El Mekkhi en connaissance de cause.

Rien n’a changé dans la pièce. Malgré les années, je ressens tout le dégradé d’odeurs. Selon la saison, le moment de la journée. Si les évènements ne me pressaient pas autant, je regretterais même de ne pas y avoir passé plus de temps. Je les situe, à nouveau, les aspérités dans le mur mal repeint. Avachi sur son sous-main ébène, bouche ouverte, François Cali accuse le coup.

Je discerne un filet de base sous sa lèvre inférieure. Il est rivé à la seule télévision du rez-de-chaussée de la mairie. Ce bureau fut le mien durant près de quarante ans. Puis, Olivier a exigé d’investir la pièce la plus grande du bâtiment, afin de montrer, de s’imposer.

Mieux que quiconque, je suis avisé que personne ne dirige vraiment quoi que ce soit s’il est simplement intronisé.

*« Oui,*

*Ce sont bien une trentaine de personnes qui ont été appréhendés, à la demande d’un juge parisien, ce matin non seulement en région francilienne et nantaise mais également, ici aussi, à Villiers-Sagrie. Une ville calme d’une dizaine de milliers d’habitants, située dans la grande périphérie du Mans…. ».*

Je n’étais pas arrivé encore à la mairie qu’une armée de camions de télévision occupait déjà la Place de l’Hôtel de Ville. Les parties de cache-cache, j’ai assez donné à l’Assemblée, ou pire au ministère de l’agriculture. Je n’aurai même pas eu le temps de mettre en place cette conférence de presse. Cali m’interpelle d’un mouvement de la main. Il m’invite à me concentrer sur le reporter à l’écran.

*« Les connaisseurs de la politique locale se souviennent que le maire de Villiers-Sagrie, Olivier Nélac, aujourd’hui mis en cause dans cette affaire pour le moins surprenante, avait été, un temps, pressenti pour porter les couleurs socialistes aux dernières élections sénatoriales.*

*Sa politique de séduction très démonstrative en direction des maires de la région et sa proximité personnelle avec l’ancien ministre de l’agriculture d’Emmanuel Macron, Jean-Marie Guérin lui avaient valu l’opposition ferme des instances socialistes locales et nationales à sa candidature.*

*La première secrétaire du PS de la Sarthe est, d’après nos dernières informations, censée prendre la parole ce matin, suite au placement en garde à vue du premier magistrat de la ville, d’un de ses adjoints et de plusieurs personnalités locales ».*

Après tout, mon entrevue avec cette Nathalie Moreira ne m’a rien apporté. Je fais les cents pas sur le plancher lustré. Cali soutient de ses doigts enflés par la chaleur un visage blafard. Il tergiverse.

* Jamais, monsieur le ministre, Olivier n’a été officiellement tenu au courant de ce trafic. Nous avons même licencié ce Steve Munoz. A la demande de Fabrice Sorin.

Quel imbécile, s’il espère me rassurer ! Le mieux consisterait à ce qu’il se préoccupe davantage de sa production livresque. Le roman noir ne s’écrit pas pour, contre ou sur quelque chose comme le pensent ces jeunes crétins. Dans le meilleur des cas, il dénonce et toujours en creux. Voilà que Cali me désigne à nouveau l’écran où je reconnais le siège de la fédération départementale du Parti.

Maryline a convoqué médias nationaux et régionaux. . Les flashs crépitent. Teint blême, elle ne contient pas sa colère

« *Mesdames, messieurs,*

*En préalable à ce que je vais dire sur ce que nous savons à cette heure, je préférais en tant qu’élue, en tant que socialiste, en tant que mère de famille et femme apporter certaines clarifications…. »*

Je lui ai soufflé dans un vocal la ligne à tenir faute de disposer des éléments qu’ont obtenus les enquêteurs. Sans mise en examen et par conséquent accès au dossier, nous boxons dans le vide. Partir de l’affect, de l’homme demeure la meilleure conduite à tenir. Démontrer que les habits de l’élu corrompu, prêt à s’enrichir par la came et à s’acoquiner avec les El Mekkhi s’avèrent décidément trop grands. L’opinion publique ne nous lâchera pas. Elle est révolue l’époque où le Parti Socialiste bénéficiait de multiples relais tant dans la presse quotidienne régionale que dans les Mass Médias d’opinion.

Combien d’adversaires, notamment à gauche, avons-nous mis à terre de la sorte ? En les ringardisant, en les chapitrant par des débats de société sur lesquels ils étaient sommés de se prononcer. Le meilleur moyen de ne pas avoir à rendre compte sur le plan socio-économique résidait dans ces parades de façade.

L’antiracisme, le mariage pour tous etc….. De Mitterrand à Hollande, notre imagination n’a jamais failli.

Chacun jouait sa partition, alors. « *Ouest-France* », fort de son crédo catholique-social dans les campagnes de l’ouest, saluait mes réalisations régionales, ma pondération, mon sens du dialogue avec la droite locale. « *Libération* » esbroufait une bourgeoisie parisienne se croyant encore prescriptrice avant de perdre une bonne partie de son lectorat d’enseignants et de fonctionnaires. En 2005 toujours. Maryline reprend son souffle.

« *Je connais Olivier depuis plus de trente ans. Nous avons fréquenté le même lycée. Nous avons commencé à militer ensembles, à gauche, au Parti Socialiste alors que nous étions encore étudiants à la même université.*

*Olivier n’a jamais ménagé sa peine pour défendre nos idées, notre conception ouverte de ce que doit être la gauche. Il a choisi de s’engager sur le terrain, au plus près des citoyens. En dépit de ses responsabilités professionnelles, de père et mari. Sans jamais faiblir. Il a beaucoup appris auprès de Jean-Marie Guérin quand celui-ci appartenait à notre famille politique.*

*Olivier, c’est avant tout un homme ! Dévoué, à l’écoute, intègre. C’est-à-dire à l’inverse de ce dont on nous bassine depuis le début de matinée…*

*Plus que d’autres, il a mesuré le risque que faisait porter sur nos territoires le trafic de stupéfiants. Il y a encore, à peine quelques jours, nous nous adressions publiquement, lui et moi, avec un autre maire, à la préfecture, au ministère de l’Intérieur pour un renforcement des effectifs de gendarmerie dans notre agglomération »*

Guillaume me rappelle Il est prévu que je ne parle pas devant Cali. Je me contente d’écouter.

* La réponse graduée est la meilleure. Olivier Nélac, malgré sa naïveté, a demandé des moyens en matière de sécurité. Sorin, par contre, il faut le lâcher pour de bon.

Je me limite à un.

* Ca marche. On se tient au courant. Bises.

Cali roule des yeux de merlan frit devant le caractère abscond de l’échange. Maryline choisit cet instant précis afin de déverser sa vipérine flèche à l’égard des autorités judiciaires.

« *On parle de kilos de cocaïne, d’armes de poing. On parle d’une famille de trafiquants mais on a aucune image, aucun nom. Par contre, vous avez un élu local qui fait la une de tous les médias. Je trouve cela, comme beaucoup de nos concitoyens, scandaleux ! ».*

L’essentiel est préservé pour le moment. Je sors m’entretenir avec l’avocat dont un des associés assiste en ce moment Olivier. L’image de Ludo ne m’est pas une seule fois apparue ce matin. Je n’y songe que maintenant. Mon gosse.

**Avugny. Seine Saint-Denis. 18 juin 2022. 10H.**

Ashrad s’emporte.

* Elle nous met en PLS, là, Reboh ! Avec sa sortie de hier sur la Chambre Régionale des Comptes. On en parle ?

Tu entends conserver ce masque de quiétude.

* C’est trop tard, Ash ! Des défoulements de fin de campagne.

Ton protégé t’oppose un air contrit.

* Mais pourquoi Nath ? T’as plus la boca? On est grillé depuis cette histoire sur le faux-emploi de Reboh.

Tu approches du ruban d’inauguration qui entrave l’entrée de cet immeuble. La cité Camélinat a vocation à changer. Tu fends un groupe compact d’officiels. La nouvelle préfète, en uniforme, te salue avec déférence. Cette crâne d’œuf a des airs de frappe tout juste sortie de l’ENA. Tu plaques ta main contre tes lèvres que tu pourlèches. Reboh et son équipe se trouvent également sur place après tout. La candidate de la gauche, pour une fois unie, veut occuper le terrain. Le principal opposant communiste au maire d’Avugny lui détaille gestuellement l’identité et les fonctions des uns et des autres. Tu persistes.

* Aucune procédure n’aura abouti avant demain soir. C’est l’essentiel, mon grand !

Tu n’as pas eu besoin de la confidence matinale d’Ashrad, ni des médias qui tournent en boucle, à propos de l’interpellation de plusieurs proches de Camara. Le divisionnaire, en poste à Avugny, t’a informée des opérations en cours. Vous avez toujours bien travaillé ensembles. Il t’a téléphoné avant que tu ne te prépares afin de passer au CAT. Tu voulais embrasser Marius. Tu redoutais de croiser Jean-Philippe. Il n’en a rien été. Sa grognasse a vraisemblablement mégoté pour qu’il vienne voir son fils, la veille.

Le Nonce a insisté pour que tu te présentes à la manifestation du jour. Tu te dois d’honorer une de tes réalisations d’élue locale. Tu as âprement défendu le projet, en plus. Des travaux importants dans une barre HLM qui dans les faits visent à la faire basculer vers le parc privé dans un horizon proche. Vous projetez des loyers pour cadres parisiens en mal de surface. Ta compréhension précise de cette inexorable gentrification francilienne, tes contacts chez les promoteurs, élus, te confortent dans le fait que beaucoup peuvent encore avoir besoin de toi.

Rénovation-Déportation, un terme que tu as lu dans un ouvrage consacré au sujet et qui résumait la position d’un groupe d’urbanistes marxistes. Tu accordes à ce courant idéologique que tu as toujours combattu les meilleurs choix dans les mots, les définitions. La fin de la Commune se rejoue à chaque plan de réhabilitation à Paris ou dans ses environs. Tu te considères, avec ton projet pavillonnaire en petite couronne, comme le complément idéal de la politique d’Hidalgo qui continue de chasser les classes moyennes de la capitale.

Ashrad n’a pas compris. Il revient à la charge.

* Franchement, je vois pas ce que ça change. Avec tout ce monde au hebs maintenant en plus…. On ne peut pas continuer à prendre des coups.

Tu cognes franchement cette fois.

* Les semaines à venir seront compliquées quoi qu’il arrive dimanche.

Un cadre de l’office d’habitations dont les loyers deviennent tout sauf modérés te tend le micro baladeur. Tu es résolue à signifier à Anne Reboh qu’elle ne s’est pas déplacée pour rien. Sous sa frange noire de jais, elle te scrute. Tout sonne faux dans ses gestes. Les marques d’intérêt feintes vis-à-vis de ses interlocuteurs dénotent. Elle se vautre dans une empathie surjouée chaque fois qu’un représentant associatif semble soulever un problème local.

Une propension à sauter avec succès les haies universitaires, celles des grandes écoles ne suffit vraiment pas. L’accomplissement d’une vie réussie de femme, de mère qui si elle convenait pour être candidate du PS, dix ans auparavant, jure quelque peu par son conformisme dans une NUPES bariolée par LFI notamment.

Le Nonce contemple la scène quelque peu en retrait.

Tu songes aux mots du vieux Landy quand tu attaques de plein fouet. Tu as écrit ton texte dans la foulée du meeting incroyable de hier.

*« Madame la préfète,*

*Monsieur le conseiller départemental,*

*Mesdames et messieurs, mes chers amis,*

*Dans cette période d’incertitudes, de troubles qui perturbent notre société, nos quartiers, tant sur le plan extérieur qu’intérieur il est toujours salutaire de se référer à l’essentiel. Les conditions d’amélioration de notre vivre-ensemble à Avugny qu’importent les affinités de chacun, les positionnements politiques…. »*

Quasiment du Macron dans le texte. De l’unité nationale en veux-tu, en voilà….. Tu le sais les mélenchonistes, fraîchement convertis pataugent face à ce genre d’entame. Tu l’as saisi lors d’un débat télévisé avec l’un de leurs soi-disant espoirs. Tu l’as démonté sans difficulté. Tu t’es même demandée s’il n’avait pas eu le béguin pour toi.

Les vieux roublards du PS s’indigneraient de l’effacement de la démocratie et du pluralisme s’il fallait suivre ton propos liminaire. Les communistes, période revendicative, te répliqueraient qu’avant ton unité de façade, il y l’antagonisme des classes sociales. Mais Anne Reboh, à cet instant, est bloquée par son mentor. Elle s’en remet exclusivement à celui claironne qu’il n’existe qu’une république et qu’il l’incarne. Tu ne la quittes pas des yeux. Elle chuchote avec son camarade communiste. Vraisemblablement les dénégations du type de la banque commencent à s’ébruiter. Ils discutent de l’offensive à mener en seulement quelques heures. Avec quelle plus-value électorale ?

Tu la maîtrises cette tambouille. Tu oublies la fatigue, l’abus d’alcool encore hier soir. Tes phrases enlacent pour mieux étouffer.

*« Au-delà de nos différences, de nos antagonismes réels, de la violence des mots trop souvent, ce qui est important, vital, c’est de trouver ensembles les moyens d’avancer. Je ne doute pas, mesdames et messieurs, que ce plan de réhabilitation du quartier Camélinat nous y adhérons toutes et tous. Par de là les algarades légitimes en période électorale, il nous faudra consolider ce beau projet, dans les années à venir, indépendamment des vicissitudes des scrutins.*

*Pour ma part, je resterai toujours disponible pour le dialogue constructif dans l’intérêt de notre territoire, de nos quartiers…. ».*

Elle est coincée. Les communistes se sont abstenus sur le schéma directeur de cette rénovation. Et pour cause ! Les choses étaient bien engagées quand tu les as chassés de la mairie. Tu coupes le ruban. La modeste assistance, y compris Reboh et son carré de fidèles, applaudissent. Le Nonce effleure ton lobe droit pour te glisser.

* Le Figaro a sorti un communiqué pour indiquer qu’ils convoquaient notre gratte-papier à un entretien préalable de licenciement et qu’ils allaient porter plainte contre X. Le temps est compté, Nath.

Tu te retournes. Sereine.

* Plus tellement pour moi.

**Chapitre 17**

.

**Villiers-Sagrie. Domaine d’Yrbon. Au même moment.**

Je suis rentré depuis peu, au domaine.

* Oui, Guillaume. A priori, selon son conseil, Olivier ne dévie pas de sa version initiale. Au courant de rien de ce que tramaient Sorin et les El Mekkhi.

Ils m’irritent ces avocats qui se drapent dans l’exclusivité de leurs compétences pour vous envoyer promener. En premier lieu, celui d’Olivier quand je l’ai questionné, m’a opposé le secret de l’instruction. La réserve professionnelle à laquelle il était tenu dans le cadre d’une garde à vue. Quelle bande d’incapables ! La gauche a refusé de mettre un terme à ces rentes de situation. De mémoire, il s’agissait même de l’une des 110 propositions du candidat Mitterrand en 81. La suppression des ordres professionnels nous aurait coûté dans les professions libérales.

Je tire sur le Zipp de mon Polo. Pour mieux respirer.

Il aura fallu que je sollicite une nouvelle fois Guillaume. Un de ses juristes fiables, à la Direction des Libertés Publiques et des Affaires Juridiques a déniché une voie de passage pour que nous puissions suivre, du moins en partie, l’interrogatoire d’Olivier. Un article du Code de Pénal, qui n’interdit pas la possibilité de savoir si le mis en cause change de position par rapport à un fait. Du moins quelque chose de ce style.

Guillaume élude ce premier retour positif.

* Ils s’en donnent à cœur joie, en tout cas, dans la presse contre ton Nélac. Naïveté du maire, absence de contrôles, négligences des élus de l’agglomération….

J’essaye de tempérer son pessimisme premier

* Pour le coup rien d’intentionnel n’est sorti pour le moment. C’est le plus important !

Guillaume, en bon stratège, se projette dans l’après.

* J’en ai parlé avec le Président et Alexis. Nous devons réfléchir à quel type de prise de parole tu vas privilégier.

Pas besoin de Mimi Marchand ou des conseillers en communication de pochette surprise. Etendu sur la chaise longue de la véranda, j’assène.

* Je pensais à une interview dans un hebdomadaire national. Dans le pire des cas, nous avons encore des amis à « *Ouest-France* » pour son édition dominicale.

Françoise rentre en tenant sa tablette qu’elle me montre. Sous l’entête du « *Maine Libre* », le titre en gras frappe direct.

* Interpellations du maire et de son premier adjoint à Villiers-Sagrie : L’héritage Guérin en question.

J’évacue comme je peux l’échange avec Guillaume. Jouer le temps long, la prise de recul face à l’écume des évènements, j’ai appris. Une posture de vieux sage retiré de la politique me conviendrait. J’ignore si je parviendrai à l’incarner de façon convaincante. Le théâtre demeure la passion d’enfance du seul Ludo. Là réside la première véritable dispute à l’adolescence quand je n’ai pas été en mesure d’assister à la représentation de fin d’année. Une réunion de groupe parlementaire assez tendue m’avait retenu. Des entailles, comme celles-là, ne se sont jamais cicatrisées.

Je place la tablette sur mes cuisses vacillantes. Le pantalon au tissus chiné tremble presque. Je parcours rapidement l’article. Guillaume ne s’est pas trompé. L’auteur s’appesantit davantage sur l’effondrement politique de mon successeur. Il aborde dans quelques lignes tout juste mon erreur quant au choix de casting. Ce Picaud a obtenu ce qu’il cherchait. Une descente en flamme de la figure tutélaire par le biais de ses protégés, il n’aurait pas rêvé mieux. Françoise, dans sa blouse à manches courtes, gonfle sa voix.

* Je voulais aussi te parler de quelque chose. Si tu es disponible bien sûr…..

Je ne réalise pas.

* Qu’est-ce qu’il y a ? Pourquoi ce ton ?

Son visage se fige.

* Tu ne m’as jamais écoutée. Je te laisse le week-end pour emménager dans l’ancienne grange réhabilitée à côté.

J’en serre les accoudoirs de consternation.

* Mais comment ?

Elle affiche une mine désabusée que je ne lui connaissais pas.

* Tu n’as rien compris, assimilé. De ce que nous continuons de vivre. Si on peut appeler cela vivre…

Je feins maladroitement.

* De quoi tu parles ?

Elle ne pleure même plus.

* De ce vide !

A son élocution maîtrisée, je devine qu’elle a longuement muri sa scène. Je m’emploie à esquiver simplement.

* Tu dis ça pour la mort de Ludo ? Françoise ?

Elle se tient là. Tranchante.

* Pas seulement. Ce vide que tu as créé petit à petit. Au PS, avec tes mandats, les bagarres politiques. Tous ces gens qui se sont éloignés avec le temps, les rivalités…. Et puis le bouquet quand tu as rejoint Macron….

Je tente de l’interrompre.

* Mais je t’assure que j’arrête, comme promis, après cette sale histoire.

Françoise persifle. Je n’avais pas remarqué les reflets carmin de la blouse qui la rajeunissent.

* C’est toi et forcément nous la sale histoire, Jean-Marie ! Comme si ça ne suffisait pas, tu as voulu y associer Ludo. Même en aidant les gens que tu dis aimer tu réussis à les perdre….

A vif, je me dresse.

* Arrête tout de suite !

Elle ne fléchit pas.

* Et maintenant Olivier qui se trouve embarqué dans cette affaire….. Le fils d’un des seuls couples d’amis qui nous restent, Jean-Marie. Tu te rends compte ?

Je me persuade qu’en la faisant craquer je parviendrai peut-être à calmer les choses. J’approche doucement en essayant de toucher son poignet. Elle se recule brutalement.

* Mais tu mélanges tout ! Sauf erreur de ma part, je n’ai rien à voir avec ce truc.

Elle me tourne le dos.

* Au contraire, tu as tout à voir avec ça. Comme ceux de notre génération qui ont tout perdu. Leur jeunesse, leurs grands principes et au final leurs enfants….. en essayant de faire porter le chapeau à ceux qui suivent.

Je glisse une main sur mon torse. Je peine à respirer. Je hurle.

* Tu divagues !

Froide, elle conclut une fois dans la salle à manger.

* Cela me rappelle tes cours d’histoire quand je te faisais réviser l’agreg. Ce dieu grec qui dévore tous ses enfants.

Je présume qu’Etienne Picaud, Sofia, partagent cette comparaison de ma personne avec le fameux Cronos, en ce moment. Soudain, les billes réjouies de Ludo quand il était enfant me surprennent. Ces yeux malins m’observent. Je m’efforce d’expirer avec difficulté. Une sensation d’enserrement m’immobilise. Je canalise difficilement les palpitations qui viennent.

Oui j’ai tout perdu.

**Sevran. Seine Saint-Denis. Une heure plus tard.**

* Je te jure, Nath ! Il est yomb, Youssef. C’est pour ça que lors du prêche de hier, il a clairement appelé à voter Reboh.

Religion et campagne législative n’ont jamais fait bon ménage. L’inquiétude d’Ashrad n’est pas redescendue. Il doute franchement si tu te fies à sa voix étouffée au portable. Tu conjectures, qu’au-delà du vote de demain, il en a appris davantage sur la traque de Camara. Les conséquences d’une arrestation pèsent maintenant sur la suite. Il a compris les conséquences de l’arrachage de la circonscription par les Insoumis. Avant que le PCF ne te reprenne Avugny doit-on pronostiquer dans plusieurs cités convoitées par des rivaux sans doute. Ahsrad s’est approprié toutes les règles d’Alinsky.

En dépit de ta courte combinaison, la chaleur t’indispose. Tu songeais qu’avec tes deux hommes, l’air serait plus respirable au vert. Tu apprécies ce parc de la Poudrerie, pas très loin d’Avugny, à la lisière de Livry-Gargan et Sevran. La banlieue pavillonnaire que tu cherches à inventer se doit d’être arborée. Dans tes rares moments de repos, tu y as souvent amené Marius et Anna. Tu remues des souvenirs de famille plutôt heureux même en présence de Jean-Philippe.

Les retournements de veste se précisent à l’instar de ce Youssef Bedraoui. Président de l’Association des Musulmans d’Avugny qui figurait en bonne place de ta liste aux dernières municipales. Tu l’as appuyé ce promoteur de la Mosquée par laquelle tu as dérouillé tes opposants socialo-communistes sur leur gauche.

Ces âmes charitables n’avaient que la représentation et la défense des minorités visibles à la bouche. Mais leur laïcité étriquée leur interdisait de franchir le pas. Tu t’en es chargée à leur place. Sous les quolibets d’officines le plus souvent islamophobes malgré le vernis républicain, tu t’es battue. Toi tu demeures une femme de foi. Comme tes parents. Sans faux-semblants, tu respectes tous les cultes.

Peut-être le seul point de ton programme où la stratégie ne rentre pas en ligne de compte.

Le Nonce t’a informée, quelques mois auparavant, que le fameux Youssef avait décidé de quitter la majorité municipale. Dans les faits, le Nonce le soupçonnait déjà de discuter discrètement avec l’ancienne équipe de la mairie.

Mais au moins, dans ta ville, tu as ton Imam. Tu cultives une espèce de gallicanisme musulman à demeure. Ton homme de religion tape plus fort que tout le monde sur les djihadistes de tous poils depuis les attentats de 2015.

Pas une manifestation nationale autour du dialogue interreligieux où ne se promène sa longue silhouette coiffée de son chapeau de prière. Il méprise les fatwas et menaces de ses collègues. Ses contradicteurs lui reprochent de partager notamment les estrades de racistes notoires sous des atours de défense du pacte républicain et la laïcité.

Tu lui as même assuré une protection policière. C’est l’un des seuls soutiens à t’avoir téléphoné l’autre soir quand tu as craqué. L’imam le plus médiatique de l’hexagone. te garantit le vote d’une bonne partie des fidèles de la ville.

Mais, toi, à cette étape, tu ne peux plus rien pour Ashrad, ni ce Youssef. Ils t’ont aidée à conquérir Avugny, à t’établir vraiment. Tu t’es hissée au niveau d’une figure politique, certes contestée, mais incontournable du territoire. Dans une période où le moindre jeune responsable macroniste, frontiste ou lfiste pense pouvoir se faire élire via Tik Tok., tu rassures Pour le reste de ta vie politique, tu as appris de Landy qu’il importe de rompre certaines amarres.

Et ce d’autant que ce Guillaume Barrère du Ministère de l’Intérieur t’a confirmé que le couperet de la Brigade Financière approchait. Tu t’y es préparée avec le Nonce hier soir. Tu lui as soufflé un plan au cordeau. Une fois encore, il était scotché. Les poursuites en diffamation se trouvent déjà dans les cartons. Le narratif d’une mairesse, certes perdante, mais humaine qui se recentre sur sa ville aux côtés de ses administrés demande, lui, encore du travail.

Tu t’efforces de relativiser l’agitation de ton presque ancien protégé.

* Eh oui, Cela arrive! Nous allons faire face. Comme toujours. C’est trop serré pour lui mettre la pression.

Vous vous attardez quelques minutes sous les immenses peupliers. Les branches aux veines noirâtres vous préservent un peu de la chaleur. Ashrad ne décolère pas.

* C’est la Hess! Il peut influencer quand même pas mal d’anciens. Ce baltringue, dire qu’il nous sauçait bien avant l’élection !

Un filet d’air passe même sous ton balconnet orangé. Tu t’évertues à détendre Ashrad. Il ne doit rien savoir. A commencer par le résultat du sondage officieux qu’a commandé le Nonce auprès d’une société amie. Avec les incertitudes que cela suppose, tu balances entre les 49 et 50 %. Cela s’annonce tangent quelque soit le sens du résultat a ajouté le Nonce dans son texto.

* Tu connais la formule, Ash ? Le plus important c’est le contrôle du nombre de votes.

Tu l’as découvert progressivement cette technique issue de la propagande électorale de tes ennemis communistes. A Avugny, avec des taux d’abstention qui frisent les 90%, si tu contrôles plusieurs milliers de voix, tu ne crains rien. Ton correspondant est surpris manifestement par un imprévu.

* Ok, Nath. Je te laisse. Bises.

Tu n’oublies pas ce qu’il vient de faire encore pour toi. Non, Ashrad ne se méfie pas. Il n’envisage pas ce dont tu as convenu avec le Nonce et Aymeric, ton avocat. Les flics débouleront, sous peu, en mairie d’Avugny, à ton domicile. Tu t’es assurée du plus important. Ashrad, en tant que cadre de la ville, ne disposait pas de la délégation nécessaire de la part du premier adjoint, c’est-à-dire le Nonce, pour signer l’acte de vente des deux barres d’immeubles de Luxemburg à Camara.

* Maman. Aimerais une glace. Tu veux, maman ?

Comment lui refuser ? Marius part demain en colonie avec le CAT. Il apprécie, tous les ans, ce château normand restauré par la municipalité stalinienne d’Avugny dans les années 60. Les élus avaient encore à cœur de s’occuper de leur jeunesse locale plutôt que de leur éphémère carrière.

Jean-Philippe a enfin accepté une réunion de conciliation. Tu enfonces les lunettes en forme de cœur sous tes mèches. Tu souris au bleu azur qui couvre la forêt, à ces deux êtres, à ce peu importe ce qui arrivera. Tu te sens neuve. Tu as présenté à ton fils, Raphael. Le joueur de cavaquinho. Ton amant s’est révélé prévenant avec Marius. Tu n’en demandais pas tant. Surtout considérant ce qui t’attend dans les prochaines semaines. Marius t’interpelle.

* Regarde maman !

Il aspire goulument sa glace italienne. Les images d’enfance te secouent. Tu en glousses de joie. Guillaume Barrère n’est manifestement pas troublé par ces moments intimes quand il te bipe en numéro masqué.

* J’ai cru comprendre que les choses étaient sur le point de se régler, madame la députée ?

Tu veux sauver cette fugace parenthèse. Tu réponds par un oui irrité. Barrère ne s’en formalise pas.

* De ce que nous observons, à Beauvau cela risque d’être compliqué, demain, sur Avugny.

Encore plus froide.

* Et ?

Il termine par l’expression consacrée.

* On reste en contact.

Un haut fonctionnaire socilaiste te permet malgré tes écarts d’échapper au plus ignominieux. Avoir agi de manière concertée avec Camara et ton collègue maire de Villiers-Sagrie. Mais, à cet instant, uniquement la bouille hilare de Marius compte.

**Villiers-Sagrie. 18 juin 2022.14H.**

*«  Nous apprenons, il y a quelques minutes, que le maire et président de l’agglomération de Villiers-Sagrie, Olivier Nélac, se trouve toujours en garde à vue. Son avocat, maître Saint-Blanquat, a tenu à préciser à nos confrères du « Maine Libre » qu’il était, pour lui, prématuré de s’exprimer pour le moment.*

*Comme vous le savez, nous nous trouvons depuis minuit en période de réserve électorale. En raison du deuxième tour des élections législatives qui se déroulent demain.*

*Par contre, selon plusieurs sources proches du dossier, le premier adjoint d’Olivier Nélac à la mairie de Villiers-Sagrie, Fabrice Sorin devrait être présenté dans la journée au juge afin que lui soit notifiée sa mise en examen pour transports, détention et cession de produits stupéfiants en bande organisée.*

*Il serait question, d’après une source judiciaire, de tonnes de cannabis et cocaïne qui auraient transité par les ateliers municipaux de la ville. Nous n’avons pas plus d’informations sur les six autres personnes appréhendées ces derniers jours dans la région perchoise… ».*

France Bleu Maine a bien résumé l’essentiel. Etienne Picaud arrête la radio de la Peugeot 208 qu’il a louée pour l’occasion. Il a appris, sur l’application dédiée, sa mutation pour le Palais de Justice de Montpellier. Il s’est garé en bordure de la venelle par laquelle les officiels s’apprêtent à quitter la cérémonie.

Aujourd’hui, tous les politiques d’envergures diverses se précipitentdans ces célébrations qui ne coûtent pas chères. Elles ne vous exposent pas aux polémiques, aux nécessaires prises de position.

Une politique commémorative que seule ils parviennent encore à assumer brocarde intérieurement le quinquagénaire. Il transmettra lundi les dossiers les plus brûlants dont celui-ci au successeur.

La canicule gagne l’habitacle de la voiture. France Bleu Maine prévoit 40 degrés en milieu de journée. Il dégrafe le bouton de sa chemisette.

Picaut ne se réjouit pas. Il ignore si cela apaiserait un tant soit peu Sofia.

Le magistrat a même cru, à un moment, qu’une justice immanente le préservait d’éventuels accidents de parcours. Comment en douter ? Le Parquet National Financier le rejoignait dans sa quête de justice avec cette commandant Letica. Les déboires récents de cette dernière ont filtré derrière les murs feutrés de la Cité Judiciaire. Etienne Picaud entend signifier sans égard particulier à Guérin que tout est issu de 2005.

Le juge a utilisé uniquement ce dont il disposait. Un poste d’observation envié, une appétence juridique reconnue par sa hiérarchie. L’enchaînement des évènements, un concours de circonstances ont comblé ce qui lui manquait pour fourbir ses armes.

Le Gué s’est repris. L’éditeur, à la dégaine de chat gouttière, a pris le soin de téléphoner à Guérin avant qu’il ne quitte le domaine. Ils doivent se rappeler la semaine prochaine. En tout cas l’ancien ministre, limite pris par l’urgence, a imprimé et signé le contrat dans un cybercafé de Villiers avant que les hostilités ne débutent. Il a eu juste le temps de scanner et de renvoyer les documents.

Drapeaux et costumes sombres déboîtent dans la rue qui commence à se remplir. Le chant des partisans s’élève au niveau du monument aux morts.

* Amis, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?

Guérin porte un pansement au coin droit de son large front. Il marche d’une allure empesée. Il est entouré de deux élus aux écharpes saillantes. Les vieilles troupes du PS sarthois cherchent à montrer les muscles face à l’adversité. Deux nonagénaires, décorés pour avoir combattu le peuple algérien, les suivent. Tant de traumas collectifs sur une si petite surface physique ironise intérieurement Picaud. Les mots de Druon et Kessel saturent l’espace sonore.

* Montez de la mine, descendez des collines, camarades,

Picaud déverrouille la Peugeot. L’un des élus tente manifestement de rassurer Guérin à propos de quelque chose. Main sur l’épaule de l’ancien maire, il ne prête pas attention au juge qui claque la porte. Dans sa veste claire, Picaud s’avance en direction du groupe d’élus.

* C’est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères,

Jean-Marie Guérin oublie tout quand Picaud s’arrête face à lui. La garde à vue de Nélac, l’inculpation à venir de Sorin, Françoise. Le sourire de Ludo surnage comme juste avant sa crise de ce matin. Mais le Gué a tenu à donner le change. En remplaçant son successeur aux commémorations de l’appel du général De Gaulle, en prenant la parole, il combat. Picaud lui adresse un caustique rappel.

* Vous aviez raison, monsieur le ministre, ce sont toujours les ennemis séculaires d’un parti qui en bafouent les règles collectives.

Guérin s’échine à encaisser. Il se raidit. Sarzeau supplée comme elle peut. Les mots sifflent entre les dents parfaitement blanchies.

* Ah, notre ancien camarade Picaud…. Celui pour qui et quelques autres le mot compromis équivaut forcément à celui de compromission….

Le juge, pour la dernière fois, ne cille pas.

* Sauf qu’entre les deux mots précisément, il existe la notion de mandat…. Je me suis permis de venir vous le rappeler.

Picaud se retourne sans permettre au groupe d’élus de répliquer. Enfin, il s’en retourne vers la voiture. Il abandonne tout.

* Ami, si tu tombes, un ami sort de l’ombre à ta place,

Le dernier couplet ne couvre pas le démarrage de la Peugeot.

**Chapitre 18**

**Autoroute A13 . Paris-Rouen. Une heure plus tard.**

Charles Brissot contrôle à peine son excitation. Tout s’est déroulé normalement jusqu’ici. Il a récupéré, dans le box, à Gare du Nord, la voiture qu’un des gars d’Ali a certainement braqué ce matin. Il est revenu sur Avugny, tranquille. Brissot, une fois sur place, a logé sans difficulté l’adresse.

La Maison du Peuple et des Travailleurs. Brissot a lâché la politique. Il n’a pas fumé ce matin. Charles Brissot aime d’ordinaire, pourtant, à s’enfermer dans cette bulle au réveil. Le plus souvent, il termine par un café corsé. Une des seules habitudes qu’il a conservée du GUD. Se souvenir de quelques bons moments ne lui suffit plus. Il tâche de mettre à distance les évènements qui l’ont conduit à se transformer en ce déchet humain.

En tout cas, ses anciens compagnons de lutte le traitaient comme tel, sur la fin. Les mêmes lui ont reproché d’avoir injecté de la dope dans l’organisation. Il ne parle même pas de la famille. Charles Brissot a goûté, la première fois, à la cocaïne lors d’un camp d’été des « Jeunesses Nationales ». Le mouvement de jeunesse du parti de Georgia Melonie les avaient invités. Une belle romaine qui encadrait la manifestation l’a déniaisé à tous les niveaux.

Au début, il pense avoir même géré. Il se remet en mémoire cette période où il a existé, où il a pesé à l’extrême-droite. Quoi qu’en disent ses anciens alliés, c’est lui qui a remis en place une structure devenue moribonde. A coup de tractages, de veilles infinies sur les réseaux, il a construit. Il a organisé méthodiquement les affrontements avec les Antifas de l’Est parisien. Charles Brissot a pratiqué la boxe anglaise dans une salle gérée par un des responsables du service d’ordre du parti.

Les années de droit à Assas défilent. Les effluves de ces temps bénis mais passés le bousculent. Tout ce qui a précédé, en fait, les rivalités politiques, sentimentales puis personnelles. Après, il a franchement déconné. A force d’interviews savamment relayées dans les journaux et sur les sites identitaires, à force de sollicitations par l’encadrement du parti, de conquêtes chez les filles réputées les plus inaccessibles du mouvement, il s’est cru invincible. La dope s’est installée. Pour bien finir une soirée de meeting, une réunion politique d’abord, il s’en est servi.

Puis, elle s’est imposée à chaque coup de moins bien tant personnel que politique. Charles Brissot était piégé. Ses émoluments de permanent du mouvement, les aides ponctuelles des parents ne suffisaient plus. Il a envisagé toutes les possibilités. Il s’est proposé comme candidat aux législatives. Outre l’enveloppe parlementaire, il a songé que le statut d’élu de la République lui assurerait des facilités. Marine et les dirigeants du mouvement lui ont ri au nez. Trop jeune, pas de circonscription gagnable à lui donner.

Il a découvert les pipes à crack plus tard.

Lui, le fils d’un « rat noir » respecté dans la fachosphère, était promis à un autre parcours. Il a adhéré, dès le lycée, aux Jeunesses du Front National. Un quotidien français, à gros tirage, l’a même présenté, fut un temps, comme un des futurs cadres de l’organisation. Il se revoit sur la photo qui agrémentait l’article en question avec Marion lors de l’anniversaire de la fondation du Front. Ils ont eu une brève liaison. Tout cela remonte si loin.

Charles Brissot essaye de se concentrer sur la Citadine où s’est engouffrée Anne Reboh. Il l’a reconnue grâce aux affiches de campagne. Il dodeline de la tête comme pour se décontracter. Charles Brissot ne perd pas de vue le véhicule dont le dénommé Mouf lui a donné l’immatriculation, hier.

Charles Brissot pense n’être plus rien depuis que cette vidéo, reprise par les médias, a circulé partout. Il n’a pas eu besoin de se revoir, le nez explosé, nu comme un vers implorer ses rivaux d’arrêter les frais. Les proches ont progressivement pris la défense de ces skinheads qui se contentaient juste de remettre de l’ordre dans une organisation qui se dévoyait.

Les invectives de cette soirée le rattrapent en sourdine.

* C’est toi l’idole du fascisme ? C’est toi le patron du GUD ? Mais t’es personne, regarde toi ! T’es personne, t’es qu’une merde.

Il n’ose imaginer la réaction de sa mère. Celle qui est toujours investie dans la paroisse de Saint-François de Molitor songe-t-il. Il domine ses poignets qui tremblent. Vu ce qu’il leur doit, à Ali et aux autres, il sait qu’ils ne s’arrêteront plus. Peu importe le studio miteux ou le squat lointain où il irait se planquer. Au départ, ils l’ont juste dépanné. Ils ont très vite pigé le fric à se faire chez les fachos du seizième. Mais tout cela c’était avant la vidéo.

Charles Brissot n’a pas le choix. Il éponge du mieux qu’il peut son front huileux. Il baisse l’une des vitres arrière. Ali et ses sbires le retrouveront s’il merde de toute façon. Le véhicule en question dévie sur la file de gauche. Brissot enclenche la cinquième. L’utilitaire juste devant lui permet de ne pas attirer l’attention pour le moment. Les lascars de cette nuit l’ont autorisé à taper la fille où bon lui semblait. Brissot espère en finir dans le garage souterrain du domicile rouennais de la cible. Il sent le froid de l’arme sur sa côte. Les palpitations se raréfient. La Citadine se rabat enfin.

A l’intérieur, Anne Reboh se délecte des circonvolutions journalistiques, à la radio, autour de ce que d’aucun présente comme « l’affaire de Villiers-Sagrie ». Le nom d’une ville autrefois associé au bien-vivre que lui avait insufflé son indéboulonnable maire consacré par les honneurs ministériels. Jean-Marie Guérin. Elle l’a croisé quand elle émargeait encore au PS. Elle s’est toujours tenue à bonne distance de ce social-libéral.

*« Même s’il est trop tôt, à ce stade, pour tirer des enseignements définitifs de cette affaire, des questions doivent être posées. Les élus locaux sont-ils préparés à ce genre de situation ? Notre préoccupation, sur le département, vise dans les prochaines semaines à établir un état des lieux précis sur plusieurs sujets. A savoir l’état de la criminalité organisée dans notre territoire, les zones sous-dotées en matière d’effectifs de police et de gendarmerie, les espaces les plus exposés à toutes sortes trafics illicites…. »*

La candidate Insoumise préfère en finir avec les élucubrations d’un préfet qui excelle, une fois de plus, dans ce que tout grand commis de l’Etat apprend en priorité dans les grandes écoles de la République. Le commentaire.

Elle déboîte en direction de l’aire d’autoroute de Morainvilliers-Nord. Elle a oublié de préciser un détail pour le second tour à son directeur de campagne. Cette Dacia noire la colle.

Elle se gare entre les deux lignes blanches en retrait de l’imposante brasserie. Nathalie Reboh ne coupe pas le moteur. L’affaire de quelques minutes se raisonne-t-elle. Brissot se sent prêt, là. Son véhicule avance au ralenti. Son haleine se charge. Il décide de stationner à une vingtaine de mètres du but. Il parvient à s’extraire d’un balancement de la voiture. La main sur la crosse , il claudique vers la fenêtre de la Citadine. Il s’arrête devant la porte entrouverte. Il pointe le 9 millimètres en direction de la fille abaissée sur son portable.

Le corps de cette dernière oblique dans sa direction. La première décharge effleure le débardeur diapré puis se loge dans le sol du véhicule côté passager. La seconde le surprend et s’encastre dans un des appuie-têtes au moment où Anne Reboh commence à ramper. Les phalanges de la femme heurtent le panneau de porte. Brissot est pris d’un spasme. Anne Reboh s’empare de la poignée en chrome. Elle parvient à ouvrir puis glisse sur le revêtement du parking. Elle se précipite en criant vers le bosquet feuillu d’en face.

Brissot s’est reculé. Il vomit sur l’asphalte brulant le peu de bile qui lui reste avant de décamper. Les pneus de la Dacia crissent quand il repart.

**Villiers-Sagrie. Département de la Sarthe. Peu après.**

Je veille à ne pas m’essouffler. Le coup est passé prêt avant mon départ du domaine. L’infarctus ? Je l’ignore. Une fois encore, la dévouée Françoise a enterré ses promesses de rupture imminente. Je digère, pourtant, douloureusement son flot de reproches. Le toubib, arrivé en trombe, s’est montré rassurant. Françoise me somme de me ménager depuis ce matin. Je n’ai pas été déçu. Je ne l’ai pas senti venir Picaud.

Je ne saisis pas vraiment ce qui m’a décidé à me rendre à la cérémonie après tout. De Gaulle. 1945. Ces valeurs parlent davantage aux dinosaures gaullos-communistes qui persistent dans leur nostalgie de périodes qu’ils n’ont pas connue.

Je n’ai cessé de combattre, dans ma jeunesse, ces deux familles politiques. Les gens ont si vite oublié à quoi ressemblait la France des Trente Glorieuses du Général. Non, je n’éprouve pas la moindre nostalgie pour l’ORTF, les grèves de mineurs, les oppositions muselées, Lecanuet compris, et les staliniens à 40 %. Souverainistes de toutes tendances unissez-vous, comme en 2005. Refusez l’Europe forcément des patrons ! Eh oui, ainsi que le sous-entendait, cet insolent, il y a quelques minutes, je ne suis pas né à gauche. J’avoue que mon parcours dans les organismes chrétiens de jeunesse ne plaidait pas vraiment en ma faveur quand je suis entré au PS en 74.

Je me trompe. Je n’ai pas adhéré. J’ai été coopté dans un premier temps. Rendez-vous compte, je devais satisfaire à une batterie de conditions drastiques pour tutoyer le poing et la rose. Appartenir à un syndicat, avoir des enfants scolarisés dans l’enseignement public etc…. Autant de conditions devenues des raisons de s’en faire exclure, dans les années 80-90, s’en est amusé un jour, en ma présence, l’ami Stéphane Le Fol.

J’appuie sur la grille. Un grincement sec accompagne mes pas. Les mocassins bruissent sur les gravillons gris une fois que j’ai pénétré pour de bon dans le cimetière de la Buze. Je m’autorise parfois ces venues discrètes afin de penser, de discuter avec Ludovic. Mon fils unique. Celui que je n’ai pas su retenir. Jamais je n’évoque Clara et les enfants. Je redoute que cela ne le peine davantage. Ludo, je t’ai perdu mon gosse. Les capucines, ses fleurs préférées, ornent le dessous de la plaque mortuaire. Elles ont plutôt résisté à la chaleur des derniers jours.

Ludovic Guérin (1980-2019)

Pas une once d’air. Le châtaignier en surplomb du carré tombal me protège du soleil qui enlumine l’ensemble du cimetière. Olivier Nélac n’est toujours pas sorti de garde à vue. Les El Mekkhi et Sorin l’ont bien baisé et nous avec. Comment leur en vouloir ?

Je m’en suis remis à des élus médiocres qui ne tenaient leurs mandats que de nos commissions d’investiture, de nos conclaves, de nos coups tordus au besoin. Des militants que nous dirigions, à la fin, comme bon nous semblait que grâce aux emplois que nous leur assurerions dans les conseils généraux, régionaux, dans nos villes. Le moindre scrutin interne du parti n’avait plus rien à envier aux magouilles des formations de droite.

A ce propos les confidences de Guillaume m’ont glacé tout à l’heure. Je l’ai interrogé sur Picaud sur ce que comptait faire le ministère. Sa réplique doucereuse s’est limitée à un.

* Trop tard ! Il a obtenu sa mutation.

Par lâcheté, accablement, je ne sais plus, j’ai préféré évacuer le sujet au bout de quelques secondes. Picaud aussi, appartient à ces enfants que nous aurions dévorés, si j’écoute Françoise. J’envoie un baiser à mon fils. Puis je m’éloigne, tout aussi hésitant qu’à l’aller. Elle n’a pas tort, mon épouse. A force de chercher à nous imposer aux vieilles générations celles de la Résistance, de la guerre d’Algérie, nous les avons écrasés.

Sans tomber dans le tropisme mythologique de Cronos, nous ne leur avons dégagé aucun espace pour qu’ils s’affirment, s’opposent. Pour qu’ils vivent, en somme. Trop accaparés que nous étions à nous hisser sur le pavois de la société libérale-libertaire que les plus éminents d’entre nous esquissaient.

Picaud ne représente qu’un parmi tant d’autres. Il a beau exhumer les vieux principes d’un parti aujourd’hui déchu, il n’abuse personne. Pour moi, c’est un conflit qui couve depuis si longtemps et pas seulement dans le domaine politique. A une période plus sereine, il aurait reporté son amertume de 2005 ailleurs. Le syndicalisme, la culture, allez savoir. Mais il a choisi les principes, la liberté. Quitte à en payer le prix fort.

* Homme libre toujours tu voisineras l’amer !

Je passe le portail en aluminium. Quelques rombières parfumées approchent arrosoir et pelle en main. L’une d’entre elle me détache un sourire chagrin.

Non, ces désormais quinquagénaires nous font payer notre indélicatesse générationnelle. . Il faut les y voir à chaque scandale privé ou public qui éclabousse l’un d’entre nous

J’atteins la C4 sans trop piétiner. Je supporte plutôt bien la température harassante. Je rassure Françoise d’un bref appel.

* Je rentre. Je suis allé à la Buze.

Cette fois, elle ne réprime pas de sanglot et raccroche. Je lance la voiture. Le chroniqueur, à la radio, se réjouit d’un après-midi consacré à Coleman, à l’aspect de son œuvre annonciatrice du free-jazz. Là encore, vraisemblablement, le compositeur est adoubé par Manchette. Mais ni en musique, ni dans le polar, ni nulle part, nous n’avons jamais levé le camp. La littérature d’apprentissage a viré au roman noir. Tout se bouscule dans mon esprit.

Selon moi, ce dont il faudrait traiter dans ce genre de fiction ce sont des vies à la Nathalie Moreira, tiens. Le pur négatif de la photo d’une époque. Tu crois reconnaître la voix enfantine de Ludo derrière.

* Papa, parle-moi de Coleman, de Duke s’il te plaît !

Tu jettes un œil fébrile dans le rétroviseur.

* Oui, mon garçon. Qu’est-ce que tu veux savoir ?

Du chocolat entoure ses lèvres.

* C’est quoi comme musique ?

Il m’a manqué.

Subitement, ma poitrine se comprime. La main gauche s’accroche à mon cou. Trop tard. Je m’écroule sur le volant.

**Epilogue**

**Villiers-Sagrie. Un samedi de Mai 2024.**

Steve Munoz se déploie dans les rayonnages de la médiathèque. Il boîte légèrement. Des stigmates de la ballade en vélo de la veille. Une mauvaise chute. Pas évident de se reprendre en main. Steve Munoz s’efforce de changer de vie. En tout cas, de s’en reconstruire une loin des embrouilles Il prend contact progressivement avec des connaissances du foyer ou du collège. Il fréquente ceux qui s’en sortent à peu près. Steve Munoz ne regrette rien depuis ce mois de juin 2022.

Séphana Alami, la responsable bénévole, l’a chargé de ranger les nouveaux arrivages de la semaine. Il y en a pour tous les goûts. Les mangas dont il s’est détourné progressivement, autobiographies de personnes connues ou qui aspirent à le devenir, quelques bandes dessinées, sans compter les polars du mois. Le monde de l’édition le sidère maintenant qu’il s’y intéresse un tant soit peu. Une surproduction méthodiquement organisée alors que le nombre de clients sinon ne régresse du moins stagne.

Steve Munoz trouve que Séphana a forci depuis quelques temps. Les signes avant-coureurs de la ménopause ? Il s’en moque. Steve Munoz pratique plus qu’avant l’indulgence. Elle l’a éveillé à tellement de choses, à une partie de ce qui lui manquait surement.

Non, Steve Munoz ne regrette pas.

Il pousse sur le chariot qui déborde d’ouvrages. Dans les allées, il s’excuse auprès des lecteurs les plus matinaux. La plupart du temps ils lui répondent d’un sourire bienveillant. Steve Munoz a relégué le bracelet électronique à sa cheville droite au rayon d’un passé qu’il entend apurer pour de bon. Le bracelet est soigneusement caché sous le pli en lin du pantalon. Quelques fois, il sonne quand il passe le portique. C’est devenu un motif de poilade avec Séphana. Moins d’un mois après sa sortie de détention, Steve Munoz a été embauché en CDD par le service culturel de l’agglomération. Le conseiller d’insertion et de probation lui avait rédigé une lettre en or.

Pour le reste, il se maintient à bonne distance des suites judiciaires de son affaire. Tout juste a-t-il lu, dans les journaux, le départ de Villiers-Sagrie de Nélac, l’ex-maire. Peu de temps après, il a appris l’accident qui a coûté la vie à son prédécesseur, l’ancien ministre, Guérin. Steve Munoz est convoqué comme témoin au procès de Nélac, de Sorin qui croupit toujours en maison d’arrêt avec les frères El Mekkhi. L’avocate lui a demandé de ne pas s’inquiéter.

Même le juge n’a pas chicané sur l’aménagement de peine dès lors qu’il a présenté ce contrat. Quant à Avugny, il a juste vu, comme le tout le monde, à la télévision, l’arrestation très médiatique d’Ali Camara à l’aéroport d’Abidjan. Son ancien protecteur est inculpé pour ses multiples trafics mais aussi pour avoir commandité une tentative d’assassinat sur la député de gauche d’Avugny. Steve Munoz dispose deux romans sur les étagères les plus hautes avant de reprendre sa distribution. Séphana s’est plaint d’un lumbago la semaine dernière. Steve Munoz se veut prévenant avec la femme, tête penchée sur un document.

Elle parcourt une pièce historique commandée par un lecteur. Steve, le contractuel, l’interrompt dans ses réflexions, un ouvrage à la main.

* Seph, je le mets où ce bouquin ? Dans les essais ou les polars ?

Les ridules de la belle quadragénaire oscillent.

* C’est quoi le titre ?

Steve Munoz balbutie.

« L’étendue des façades », il y a marqué « témoignage » mais c’est dans une collection policière.

Une pointe de sérénité s’ébauche sous les pommettes rougies de Séphana Alami.

* Là où tu penses que c’est le mieux, Steve.